



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

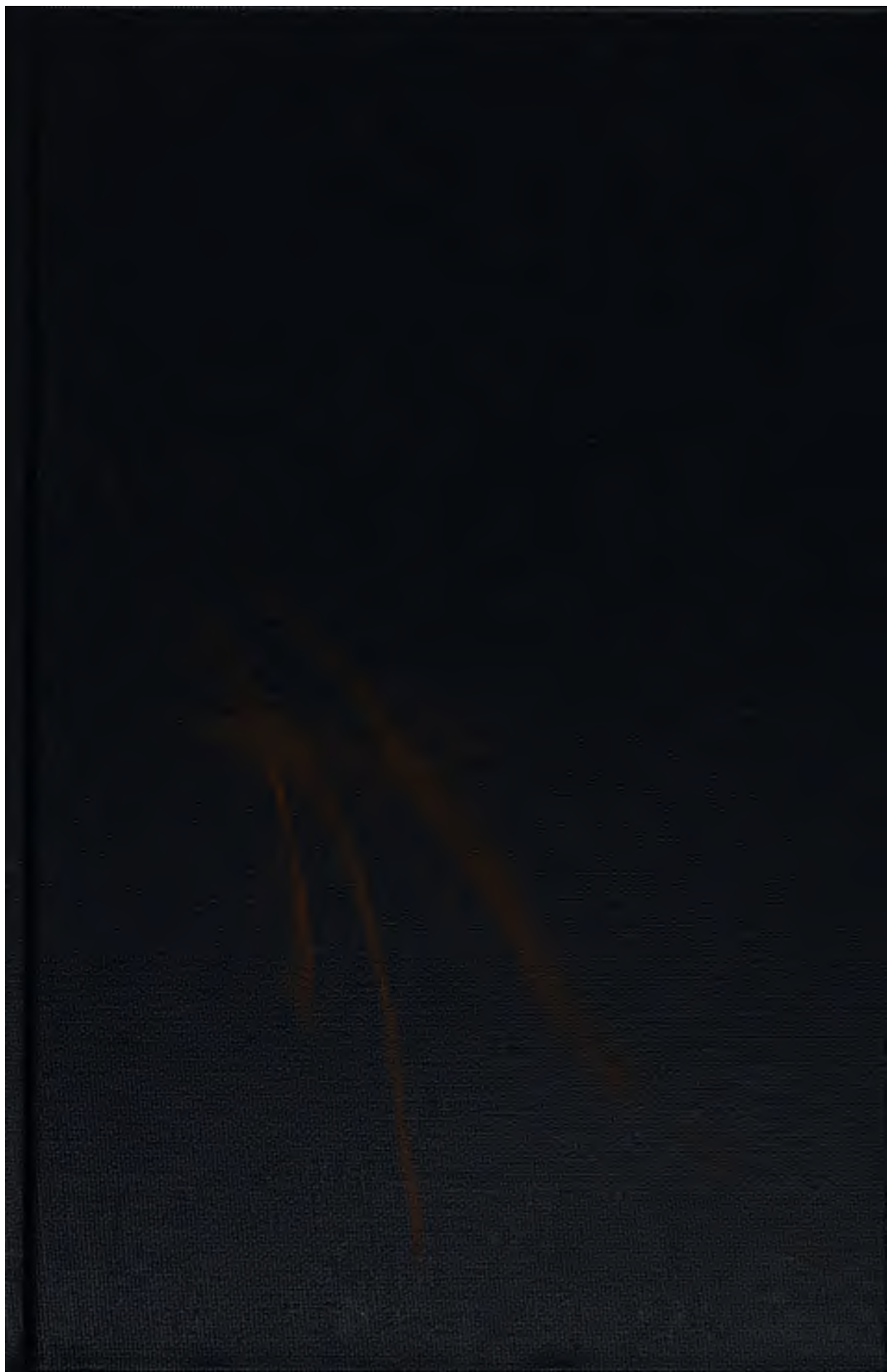
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

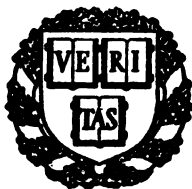
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Harvard College
Library



FROM THE BEQUEST OF
FRANCIS BROWN HAYES

Class of 1839

OF LEXINGTON, MASSACHUSETTS









Ms. A. 2.26.1



Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

(Class of 1839)

This fund is \$10,000 and its income is to be used
"For the purchase of books for the Library"

Mr. Hayes died in 1884

6 July, 1897.

LA COMTESSE DE DIE

Cet ouvrage a été tiré à 200 Exemplaires.

Exemplaire N° 96

①

SERVIN SANTY

LA
COMTESSE DE DIE

SA VIE — SES ŒUVRES COMPLÈTES
LES FÊTES DONNÉES EN SON HONNEUR,
AVEC TOUS LES DOCUMENTS

INTRODUCTION

PAR

PAUL MARIÉTON



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

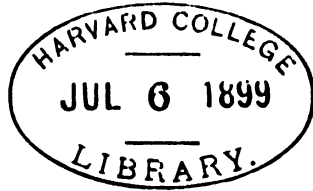
Libraires des Archives nationales, de la Société de l'École des Chartes,
de la Société d'Histoire contemporaine, etc.

82, rue Bonaparte, 82

M DCCC XCIII

~~Rom. 226.1~~

Rom 226.1



Hayes fund.

Aux miens.

A ceux qui me sont chers.

A mes amis Diois.

Aux Cigaliers et aux Félibres.





LA COMTESSE DE DIE

(D'après le buste de M^{me} CLOVIS HUGUES)



INTRODUCTION



e livre encore va témoigner du sortilège inépuisable de la Provence poétique. L'auteur, né dans le Centre, d'atavisme languedocien, semblait peu préparé par ses fonctions, aux études qu'il aborde aujourd'hui. Mais les hasards de sa carrière l'ayant promené dans toutes les régions du merveilleux Midi français, où il avait rêvé de reprendre racine, il comprit et aima la gloire de ces provinces à qui revenait la conscience de leurs antiques solidarités. Il est de ces âmes généreuses dont parle Vauvenargues, qui ne partagent que la sympathie et l'admiration.

Avec son avant-dernière étape, en Dauphiné provençal, coïncida la commémoration de la Comtesse de Die (1888), laquelle inaugura l'expédition des Félibres dans la Provence romaine. On se rappelle l'enthousiasme qui salua le retour de la Tragédie antique sur la vénérable scène d'Orange. Ce premier pèlerinage des Méridionaux aux grands souvenirs de leur terre natale, fut son chemin de Damas. Soudain conquis à leur apostolat, il se joignit à l'allègre cortège. Et voici que devenu lui-même un de nos plus vaillants initiés,

il a résolu de se faire l'historien de chacun de ces ancêtres à qui la Jeune Provence veut ramener le culte de son peuple.

Terre fortunée que la Provence ! Elle a réuni au travers de l'histoire, toutes les magies sur son nom. La grâce tempérée, le charme varié de sa nature, avec la souple et noble race qui en sort, donnent l'illusion d'une autre Hellade. Epargnée dans la plupart des guerres du Moyen-âge, depuis la légendaire invasion teutonne réprimée par ce Marius dont elle a fait un héros national, elle n'a guère retenu de tant d'oppressions qui ont pesé sur l'Occident, que les dures incursions des Maures. Encore n'est-il pas certain qu'elle même ne les ait provoquées, contre les hordes franques de Charles-Martel. Survint la Civilisation Romane, éclosion magnifique du génie latent d'une race qui devait séduire les Barbares comme elle avait charmé et retenu les antiques civilisations. Sans lui avoir donné la naissance ni ses plus fameuses gloires, la Provence lui laissa pourtant son nom. C'est avec ce doux nom de Provence dont rien ne saurait user le parfum, que la légende des troubadours a traversé les siècles. Généreuse, indolente aussi, cette patrie de l'âge d'or a reflété sa douceur sur les plus fameux de ses maîtres, encore populaires dans leur proverbiale bonhomie. Et remarquez que la plupart sont de race étrangère, depuis ses grands saints d'Arles et de Lérins et ses grands princes, les Raymond-Béranger, des catalans, Jeanne de Naples, René d'Anjou, jusqu'à ses papes d'Avignon et ses grands hommes d'adoption, tel Romée de Villeneuve. L'idée de l'antique *Provincia* était restée vivante dans la tradition du Midi, d'où la perpétuité de son nom au Moyen-âge (1). Mais la re-

(1) Cf. Paul Meyer, *La Langue romane et ses différents noms (Annales du Midi, t. I.)*

nommée des troubadours l'a sentimentalisee en la conservant. Provence est désormais la terre prédestinée du gai-savoir et du printemps des choses.

Elle les a si bien étendues, ses idéales frontières, qu'aujourd'hui même étudier les poètes du Languedoc et du Limousin, c'est encore étudier la poésie provençale. Sous cette appellation le goût s'en est répandu, dès les premières enquêtes de la Critique, dans tous les milieux savants de l'Europe. L'Allemagne, se souvenant qu'elle devait ses Minnesœnger à nos troubadours, sembla vouloir disputer à la France la supériorité dans ces études neuves. Depuis Lacurne de Sainte-Palaye (1697-1784), jusqu'à la présente génération des romanistes, fourmillante du Nord au Sud et passionnément érudite, en passant par des maîtres comme Raynouard et Fauriel, initiateur savant et historien romantique, Diez, le prince de la philologie provençale, Paul Meyer et Chabaneau, c'est tout un monde qui a été dégagé des ténèbres. Mais c'est encore un domaine privé. Tant de travaux n'ont fait qu'assurer l'austère science et l'enrichir, sans qu'aucun de ses pionniers obscurs ait osé dépouiller son abnégation pour nous en donner la synthèse. Paul Meyer pourtant nous l'a promise, cette histoire des Troubadours. Qui plus que lui en est capable ? Mais l'aurons-nous bientôt et sera-t-elle accessible à tous ?

*
* *

Ce pendant le Félibrige, affirmé après quarante ans par des chefs-d'œuvre et des chefs d'hommes, a élargi et approfondi son empire. Il a revendiqué l'atavisme de la civilisation romane. L'heure est venue où il doit expliquer au peuple qui le suit comment tout moderne et précurseur qu'il est, il renoue cette tradition. Pour qui observe l'évolution du néo-provençalisme, le mérite de l'œuvre qu'on va lire réside en ceci : qu'elle ouvre

la voie aux vulgarisations de notre histoire nationale, à l'étude populaire des troubadours. Limité jusqu'à ce jour dans le cercle restreint du mandarinat des philologues, le romanisme en veut sortir. On nous a donné récemment d'excellentes éditions de nos poètes avec glossaire, comme le *Bertrand de Born* de M. Antoine Thomas (1890) (1) que va suivre un *Arnaud Daniel* de M. Chabaneau, éditions plus spécialement destinées aux élèves des facultés (2). Notre jeunesse félibréenne a compris la nécessité d'une histoire familière et détaillée de la littérature provençale. Pour elle, désormais, les troubadours sont des ancêtres, dont elle voudrait faire des classiques, les rattachant à la civilisation gallo-latine et par elle à l'antiquité. Un tout récent mouvement esthétique, « l'école romane » de MM. Moréas et Ch. Maurras, application littéraire de *l'Idée latine*, dès longtemps chère au Félibrige, semble précisément s'ajuster avec le mouvement historique provoqué vers 1874, par Nap. Peyrat, Fourès et M. L. X. de Ricard, pour relier la Cause néo-provençale à la patrie méridionale, *aquitane*, traitreusement égorgée au XIII^e siècle.

Voici, pour les études synthétiques et les monographies des troubadours, l'heure critique de surgir. (3)

L'entreprise de M. Santy qui, à la biographie détaill-

(1) *Poésies complètes de B. de Born*, avec introduction biographique, un volume in-12. Toulouse, Ed. Privat, 1890.

Cf. Aussi *Du rôle historique de B. de Born*, par L. Clédât. Paris, Thorin, 1879.

(2) M. Chabaneau, parmi tant d'autres savants travaux, a donné une parfaite édition critique des *Biographies des Troubadours* (textes provençaux et latins du Moyen-âge), *Histoire du Languedoc*, t. X, pp. 209-409. Je crois être assuré qu'il va la rééditer prochainement en un volume plus accessible.

(3) Un jeune félibre toulousain, M. J.-Félicien Court, doit publier en languedocien une série de brochures populaires sur chacune de nos écoles littéraires au Moyen-âge. La première, *l'École toulouséno*, a paru récemment.

lée du poète, à ses œuvres et à leur traduction, entend joindre tous les documents relatifs à l'instauration de sa gloire, rattache ainsi le présent au passé. On sera peu sévère pour l'ensemble des hommages en vers ou en prose, provoqués par la fête de Die, et que l'auteur a recueillis pieusement. C'était en réalité la première de ces manifestations rétrospectives; elle eût la naïveté de tous les commencements.

Après la Comtesse de Dié il doit célébrer, à la suite du Félibrige, nos glorieux poètes limousins. C'est le Limousin qu'il habite aujourd'hui, plus ardent que personne à en réveiller les grands souvenirs. Ce rôle d'historiographe sera sa fonction parmi nous.

Bien conduites, ses monographies raconteront la vie, l'œuvre, l'action des troubadours, et l'influence d'une littérature qui plutôt même qu'elle ne refléta une civilisation, fut cette civilisation elle-même. Elles prouveront aux sceptiques que l'arbre félibréen s'épanouit sur un tronc vénérable, aux énergies vivaces, lui-même issu d'une souche antique et consacrée (1).

* * *

La littérature des Troubadours comme celle des Félibres a débuté par la poésie lyrique. C'est avec ses chantres éoliens que la Grèce commença de charmer le monde. Rien ne vaut les ailes du rythme pour civi-

(1) Non pas qu'il se puisse établir de rapports précis entre la culture antique, si raffinée encore à son déclin, et la littérature des troubadours. Celle-ci fut le développement d'une poésie populaire dont on sait peu de chose, très différente de l'humanisme gallo-romain auquel elle avait succédé, quoique sans doute pénétrée de lui, et qui s'exprimait dans *la langue romane* proprement dite, idiome parlé dans tout le monde romain, de la fin du v^e à la fin du viii^e siècle. Mais très rares sont les monuments qui en ont été conservés. La forme des premiers essais lyriques des troubadours témoigne, par son caractère encore populaire, de cette obscure filiation.

liser. La France du Nord, comme Rome, devait s'affirmer plus lentement, avec des genres plus sévères. Cette éclosion splendide de chanteurs provençaux en Limousin et en Auvergne nous apparaît presque soudaine. Avant Guillaume de Poitiers c'est le silence et c'est la nuit. Une langue littéraire a surgi, bientôt si répandue, si fameuse, que la voix de ses premiers interprètes, poètes de cour pour la plupart, peu à peu se démocratise jusqu'à gagner tout le pays méridional (1). Ainsi du parler, prétendu aristocratique, des félibres, idiome très vivant mais épuré pour l'usage universel et la dignité littéraire.

La Provence du haut Moyen-âge avait peu de goût pour les prouesses belliqueuses, ce qui explique l'absence presque complète d'une Epique méridionale. Doit-on la regretter si l'on songe que cet esprit « civil » qui fut le sien, devait faire la conquête de la France, devait provoquer la Renaissance et la Révolution ? Essentiellement amie des arts de la paix, elle favorisa de tout temps chanteurs et *joculatores* (ses futurs jongleurs). L'épisode est célèbre du scandale que produisit leur arrivée à la cour de Paris, lors du mariage de Constance d'Arles avec le roi Robert. Récitants et poètes avaient la protection des seigneurs, dans les cours du Midi. Le jour où ceux-ci se mêlèrent eux-mêmes de composer, la gloire environna cet art du *trobador* qui permettait aux plus humbles d'aspirer à l'amour de leur suzeraine. Cette réhabilitation du chanteur

(1) Ce puissant Guillaume de Poitiers qui apparaît à l'aurore de la civilisation romane, dédaignant son parler naturel (le Poitevin, dialecte d'oïl) pour chanter en provençal, apporte déjà la preuve d'un entraînement irrésistible vers la Muse qui se révélait. Un siècle plus tard, son petit-fils par alliance, Henri II Plantagenet, nous offrira un exemple analogue en sa cour normande et provençale. Ce roi d'Angleterre n'a probablement jamais su l'anglais.

resta du moins longtemps sans effacer les distances, et l'âme de ses inspirations revêtit une humilité qui fut l'idéal même d'un temps.

Mais la vogue est désormais acquise aux beaux diseurs d'amour. Et voici cette poésie aux accents inconnus qui élargit sa conquête, conformément à son génie, par des récitations publiques, des fêtes, des assemblées du Gai-savoir ! (La divulgation du Félibrige s'étendra sous les mêmes auspices). On connaît ces *Puys Notre-Dame*, sortes de parnasses institués à l'imitation des premiers concours de Notre-Dame du Puy-en-Velay, qui réunissaient les adeptes de ce renouveau de la Lyre. On sait combien la popularité s'attacha vite aux maîtres en l'art de « trouver » à qui leurs chansons d'amour, leurs subtiles tençons, leurs sirventes guerriers ou satiriques ouvraient les cours des princes.

Un ancien préjugé du Nord, qui persiste dans l'opinion, relègue encore les troubadours dans je ne sais quel vague idéal lointain et suranné. C'étaient les hommes les plus modernes du Moyen-âge. A l'encontre d'une théorie connue de M. Gebhardt (1), j'estime que sans la guerre albigeoise, la Renaissance ne pouvait s'affirmer qu'en pays d'Oc, et à la cour de ces Raymond de Toulouse, plus puissants alors que les rois de France, et protecteurs de tous les arts. La littérature provençale a « subi des pertes inouïes » au dire de ceux qui peuvent en parler sans appel. Tous les grands sujets des littératures modernes ont été abordés par elle. La destruction impitoyable des inquisiteurs n'en a guère épargné que des chansons d'amour, et nous leur devons Dante et Pétrarque. L'esprit frondeur des sirventés qu'on ne peut comparer qu'aux

(1) *Les origines de la Renaissance en Italie*. Paris, Hachette, 1879.

licences de notre journalisme, avait libre cours en plein Moyen-âge, dans cette chevalerie démocratique du Midi où le talent égalait les poètes aux princes. Quelques écrivains, d'ailleurs mal informés, confondant de parti-pris les troubadours et leurs jongleurs, deux castes très distinctes, ont voulu voir des comédiens-auteurs dans ces chanteurs errants, missionnaires du gai-savoir. Qu'ils naquissent de sang royal comme Richard Cœur-de-Lion ou Frédéric II, puissants barons comme Bertrand de Born, ou plébéiens comme Bernard de Ventadour, la renommée rapprochait leurs conditions. Ce séduisant Bernard, prince charmant des mélancolies amoureuses, qui était fils d'une fourmière de Ventadour, fut aimé de la femme de son seigneur, avant de conquérir l'amour d'Eléonore d'Angleterre. Tous ces poètes vivaient en parfaite égalité avec la meilleure compagnie de leur temps. C'est dans un monde assez semblable à notre société cosmopolite que s'agitaient leurs passions. Influencées de longue date par les Byzantins, les Juifs et les Arabes, leurs idées mêmes, ouvertes à tous les souffles du Midi et du Nord, différaient moins qu'on peut le croire de la civilisation moderne. Les Cours d'amour où l'on a cherché longtemps plus de solennité qu'elles n'en comportaient, qu'on a niées plus tard au nom de la science, et auxquelles on semble revenir, — tel est l'occulte et indestructible pouvoir de la tradition! — les Cours d'amour devaient constituer un des divertissements préférés de la villégiature. (1) A la différence de nos lettrés mondains, les troubadours villégiaturaient sans cesse, montrant ce dédain du bourgeois, qui dans tous

(1) Cf. *Revue Félibréenne* de juillet 1891, à propos d'une thèse importante de M. Trojel, favorable aux Cours d'amour, et de la savante étude contradictoire de M. Gaston Paris, ainsi que les récents travaux de MM. Pio Rajna (*Cortè d'amore*, Milan 1890), et et Crescini (*Per li studii romanzi*, 1892).

les âges n'a fait se plaire les artistes qu'avec le peuple et l'aristocratie.

Demandez à nos jeunes néo-chrétiens, « compagnons de la vie nouvelle », si l'idéal d'amour du Moyen-âge est pour eux tellement aboli. Rien ne meurt tout à fait des rêves de l'esprit humain. Le réservoir religieux de l'Orient subsiste, indifférent à nos négations, en attendant son heure de les submerger. Rien ne meurt, mais tout ne se transforme pas pour revenir à la lumière.

* * *

Quand s'ouvrit le XII^e siècle qui allait être le grand siècle de la civilisation provençale, les pays de langue d'Oc et de droit romain, villes libres ou principautés libérales que de vagues suzerains ne gênaient guère, formaient, malgré leurs permanentes hostilités, une sorte de Fédération morale, s'étendant de la pointe orientale du Léman à l'embouchure de la Gironde, et de Limoges à Valence d'Espagne. C'était à peu près le royaume d'Aquitaine des héritiers de Charlemagne, augmenté de l'antique Provence et du vaste Viennois. Depuis l'occupation des Wisigoths, la langue avec les mœurs s'étaient développées parallèlement chez tous les peuples de ce grand pays, pour former non pas un Etat, mais comme une idéale nationalité ethnique, hors de laquelle il semblait n'exister plus que des barbares. Maintes fois les troubadours ont témoigné de cette conscience éparse d'une fraternité des Méridionaux, des confins helvétiques de la Savoie aux frontières de l'Aragon. Albertet de Sisteron (XIII^e siècle), opposant les Français aux Catalans, c'est-à-dire aux peuples de langue provençale, dans une tenson bien connue, nous en fournit un curieux exemple :

Monges, digatz, segon vostra scienssa,
Qual valon mais Catalan o Franses,

E met de sai Gaiscunha e Proensa
 E Lemozin, Alvernh' e Vianes,
 E de lai met la terra dels dos reis.... (1)

Non pas que le parler fût identique chez tous ces peuples. Il y existait des dialectes, moins marqués pourtant qu'aujourd'hui. Ajoutons que l'idiome de Gascogne, d'usage administratif, était considéré comme « lengatge estranh », et qu'on qualifie aujourd'hui de *franco-provençal* celui qui régnait au nord-est de la terre méridionale. Mais la langue littéraire des troubadours, la *parladura lemosina, catalana*, ou le *provençalés*, sous laquelle ils embrassaient tous les dialectes d'oc et qui fut populaire aussi, n'en était pas moins une, avec ses règles de grammaire, avec ses genres poétiques (2).

Ce fut au XII^e siècle, malgré des hostilités permanentes de seigneureries à municipes et de vassaux à suzerains, une vraie féodalité du Midi où la vie artistique était d'autant plus vive que les centres étaient multipliés. En tenant compte de tout ce qui en a sombré sans retour dans la guerre albigeoise, on peut rapprocher *le Parage*, la civilisation provençale, des plus grands siècles de l'humanité, l'âge de Périclès et la Renaissance.

Alors, et près de cent cinquante ans, Catalogne et Provence ont prospéré sous le sceptre patriarcal de ces Raymond-Bérenger dont le dernier fut père de quatre

(1) Raynouard, *Poésies des Troubadours* IV, 38. — Un écrivain Catalan, Jaufré de Fox (XIII^e siècle), a déclaré aussi que par *Provençalés* « on entend le parler de Provence, de Viennois, d'Auvergne, de Limousin et des terres avoisinantes. » (*Romania*, IX, 58). — Aux territoires indiqués dans ces textes, il faut ajouter pour le XII^e siècle l'Italie septentrionale.

(2) Dante (qui plaçait en Catalogne le centre principal de l'idiome des troubadours) est sans doute le premier qui l'ait qualifiée de « langue d'oc » pour la différencier d'avec celles d'oïl et de si. (*De vulgari Eloquentia*, LIB. I, CAP. XIII.) Cf. C. Chabaneau, *Histoire du Languedoc*, T. X. note xxxvi.

reines. L'Aquitaine (Gascogne, Poitou, Saintonge et Guyenne), qui avait donné le premier troubadour connu, le turbulent comte de Poitiers, Guillaume VII, étendait au loin sa renommée sous sa petite fille, cette passionnée et superbe Eléonore, aimée de Saladin et de Bernard de Ventadour, mère de Richard Cœur-de-Lion, et qui devait régner sur la France et l'Angleterre. La cour des Raymond de Toulouse, dynastie libérale et savante, où s'abrita l'hérésie albigeoise, faisait du Languedoc le foyer du Parage dont l'Auvergne et le Limousin fournissaient les plus éclatantes lumières.

La monarchie capétienne redoutait la formation possible d'un grand État de langue d'Oc qui l'eût arrêtée sur la voie des conquêtes. Il en résulta la Croisade qui ruina le Midi. Mais malgré tant de désastres, d'où s'épouvanta pour jamais la forêt aux enchantements, cette nationalité naturelle restait possible. La solidarité de la race s'était bien montrée dans l'appui spontané que les provençaux catholiques prêtèrent au comte Raymond VII, assiégé dans Beaucaire par Simon de Montfort. En 1245, cet état du Midi fut sur le point de se former. Qui sait si Charles d'Anjou sans l'appui de Romée de Villeneuve, fût parvenu à triompher de ce même Raymond VII de Toulouse, pour la main de Béatrix, fille de Raymond-Béranger, héritière de la Provence ? Ce mariage rendait stérile la longue guerre injuste de la croisade capétienne.

Le regret poétique et traditionnel des grands jours de la race a maintes fois hanté les Méridionaux. Sans cesser de reconnaître qu'il était écrit que la France s'étendit aux naturelles frontières de l'idéale Gaule (1),

(1) Les historiens ont toujours vu dans la vieille Gaule une sorte d'unité sociale, bien que les races qui la composaient formassent autant de peuples différents. La Gaule ne fut jamais qu'une expression géographique. Les Ligures qui en occupaient le Midi restèrent distincts des Phéniciens et des Phocéens du

sans cesser d'admirer sa prédestination nationale, ils n'admettent qu'avec réserve la rigueur chaque jour croissante d'une prédominance parisienne qui réduit les énergies locales à néant. Mistral a magnifiquement formulé ce double sentiment des patriotes du Midi, dans un poème qui scella le pacte fraternel de la Renaissance catalane avec le Félibrige (1859).

Aro pamens se vèi, aro pamens sabèn
 Que dins l'ordre divin tout se fai pèr un bèn :
 Li Prouvençau, flamo unanimo,
 Sian de la grando Franço, e ni court ni coustié;

 Car enfin a la mar fau que tounge lou riéu
 E la pèiro au clapié; di traiti Vaqueiriéu
 Lou blad sarra miéus se preservo.

 Car es bon d'èstre noumbre, es bèu de s'apela
 Lis enfant de la Franço....

MISTRAL (*I troubaire catalan*). (1)

Pourtant ils n'ont pas cru devoir tout renoncer de ce qui fit leur libre gloire d'autrefois. C'est dans ce sentiment que s'est organisé le Félibrige en 1876, vaste confédération littéraire de patriotes provinciaux dont les limites correspondent au glorieux Midi du XII^e siècle. Autant que d'y préserver leur idiome moderne (car il a subi comme tous les autres ses transformations organiques) d'une ruine illogique et anti-naturelle, nuisible même à la connaissance du Français en terre d'Oc,

Littoral, comme des Celtes de l'intérieur. Peut-être admettra-t-on, un jour, une sorte d'unité pélasgique de la Gaule, antérieure aux temps historiques? M. S. Reinach en entretenait récemment l'Institut, se basant sur les monuments mégalithiques, partout répandus, mais dont le sens est encore si obscur. Cette hypothèse semblerait donner raison au système de M. l'abbé Espagnolle, sur l'*Origine du français*... Quoi qu'il en soit, depuis les temps anciens, il n'y a pas de races pures, à proprement parler; il n'y a que des races morales, fondées sur des attractions nationales et géographiques, sur des intérêts séculaires.

(1) *Iscolo d'or*, p. 170.

les Félibres ont pris à tâche de maintenir le génie et les traditions de leur pays. Encore ne faut-il pas imposer à tous ses membres les *desiderata* sociaux, c'est-à-dire les réformes administratives souhaitées par quelques-uns. Ce que nous voulons tous, c'est qu'un Provençal, un Gascon, un Languedocien ait le droit de connaître et d'aimer sa terre natale, qu'il ait la liberté de ne pas renier ses ancêtres, en la seule faveur d'un patriotisme si abstrait qu'il le dénationalise. Nous ne voulons plus de cet enseignement uniformitaire qui réduit l'histoire de la France à l'histoire des agrandissements de la monarchie, et son génie à celui de ses provinces conquérantes. Ces sentiments sont légitimes et français. Au-dessous de sa métropole nationale, la France peut revendiquer autant de métropoles régionales que d'anciens chefs-lieux historiques. C'est le vœu secret de toutes les provinces, justement révoltées contre ce vampire politique, la centralisation. On doit s'attendre à voir tous les partis peu à peu réconciliés dans cette idée. Mais on se souviendra qu'elle a ses racines chez nous.

* * *

Mais voilà une bien longue introduction à la vie d'une femme qui ne sut qu'aimer et chanter. Peut-être était-il nécessaire d'indiquer au public naturel de ce livre la portée sociale d'une littérature à laquelle on veut l'initier, et qui fut la source moderne de toutes les littératures de l'Europe. C'est dans leur conception de l'amour, c'est dans le culte de la femme, idéal de douceur et de beauté, proposé comme postulat de toute vie chevaleresque, que réside l'influence civilisatrice des troubadours. Les premiers, ils ont *fait de l'art* avec le sentiment chrétien de l'amour. Un sourire inconnu de mystique tendresse rayonne désormais sur les grâces

mortelles de la muse de Catulle et d'Anacréon. L'Italie et la France, puis l'Allemagne, la Castille et le Portugal, l'Angleterre elle-même à travers Boccace et les Trouvères, apprirent de la Provence l'idéal nouveau.

Les premiers troubadours italiens, Sordello, la noble « âme lombarde » que Dante aborde en purgatoire, Lanfranc Cigala, Lamberti de Bovarel de Bologne, Bartholomée Zorzi de Venise, Boniface Calvo, Perceval et Simon Doria de Gênes, le marquis Albert de Malaspina (on peut en citer une vingtaine), écrivaient en provençal, et le choix même de leurs sujets fait présumer que leur parler n'était pas incompris du peuple. Les seconds à la cour sicilienne de ce savant roué de Frédéric II, prince des dilettantes, imitaient les troubadours en un italien pénible, plus subtils déjà que leurs maîtres. La troisième génération des chanteurs d'Italie, les mystiques d'amour, Guido Guinicelli, Guido Cavalcanti, Dante lui-même, abordaient un platonisme érudit à peine soupçonné de leur *trobador* de prédilection, Arnaut Daniel, mais qui cachait souvent le symbolisme Gibelin.

Les deux grands poètes du Moyen-âge devront aux Provençaux les meilleures raisons de leur gloire. Car, outre le respect de la langue vulgaire dont l'usage a fait d'eux des poètes nationaux, Dante et Pétrarque ont appris des troubadours la discipline du style et la tradition chevaleresque de l'amour. A défaut des témoignages du *De vulgari éloquio* où l'Alighieri les qualifie de docteurs, les œuvres poétiques de l'un et de l'autre nous prouveraient assez par leurs éloges autant que par les emprunts qu'on y a constatés, la gratitude des deux génies et la sincérité de leur admiration (1).

(1) Cf. *Alcuni fonti provençali della Vita Nuova* de M. Scherillo (Turin, 1889), où il s'agit moins des sources provençales de la *V. N.* qui n'en a guère, que des influences qui ont présidé à la

Qu'on n'y voie pas que je prétende rabaisser leur gloire. A ne les considérer que comme chantres de l'amour, ces vrais grands hommes mériteraient la louange des siècles. Mais peut-être y ont-ils des égaux. Le *Canzoniere* et la *Vita nuova*, d'ailleurs immortels par le style, ne hantent-ils point la mémoire des âmes pour une autre raison que leur substance même?... Dante et Pétrarque n'ont célébré et immortalisé qu'une femme : il faut n'en chanter qu'une pour les enchanter toutes. L'un et l'autre, dans leurs poèmes, lui ont gardé respect et fidélité : c'est assez pour se conquérir ces tendres cœurs et à jamais. Elles refusent la pleine gloire à qui a médité d'elles : éternellement l'ironie de Heine l'empêchera de monter à ce Parnasse de leurs poètes où Pétrarque et Lamartine sont dieux.

Les vers des troubadours, plus humains, sont moins purs. Car en beauté surnaturelle Béatrix et Laure sont emparadisées par leurs amants. C'est pourtant à ces sublimes exaltations de solitaires que devait aboutir la poésie sensuelle et subtile des Provençaux. Leur renommée aura souffert longtemps de l'aveuglant éclat de ces soleils de gloire, leurs disciples. Voyez-la sortir de sa nuit!

« Quand on imite, il faut tuer son homme », disait Voltaire qui se connaissait en imitations. Rien n'est plus vrai s'il s'agit de gloire populaire. Mais il comptait sans la critique et l'érudition, sœurs modernes, qui puisent parfois le pouvoir de ressusciter, dans le sentiment de la justice.

Entre l'amour religieux du Nord, ces passionnées et mystiques tendresses du christianisme germanique qui s'épanouissent dans le cycle d'Arthur, et le pieux allé-

vocation poétique de Dante, et *les Troubadours et Pétrarque* de M. Gidel (Angers, 1857), et encore *Pétrarque et l'humanisme* de M. de Nolhac (Paris, 1892).

gorisme du sentiment de la nouvelle poésie platonicienne d'Italie, qui devait aboutir à travers les Académies florales et les Chambres de rhétorique au règne des Concetti et à l'empire prétendu classique de la convention, — les troubadours ont donné la formule d'un amour raffiné mais vivant, d'un art subtil mais sincère, moins étendu peut-être en profondeur qu'en charme, mais assez prestigieux pour avoir retrouvé et transmis le sentiment du style aux jeunes littératures encore informées de l'Occident.

* * *

Entre toutes les figures complexes de la littérature médiévale de Provence, celle de la Comtesse de Die restait une des plus indécises. Les récentes recherches des romanistes, très clairement élucidées par la biographie présente, nous restituent la légendaire *trobairitz* et la distinguent d'une seconde Comtesse de Die, sa parente, vaguement réputée... (d'après un dire du facétieux Nostredame) pour un *Traité de la Tarasque!*... Aucun document précis, dit la science, ne permet d'affirmer que notre Comtesse Béatrice (ou Alix) aimât le troubadour Raimbaud d'Orange. Mais faut-il donc tant de preuves pour croire qu'une princesse dauphinoise ait aimé un prince de son rang, dont le donjon avoisinait sa tour...

Comme lyriques humains de l'amour, la Comtesse de Die, Bernard de Ventadour, Giraud de Borneilh, Arnaud de Mareuil, Gaucelm Faidit et leurs disciples, Cavalcanti, Walther von der Vogelweide, le roi Denis, le marquis de Santillane, Ausias March, sont de la lignée des plus grands, en même temps que les aïeux directs des maîtres modernes de la poésie subjective, depuis Villon et Ronsard jusqu'à Lenau et Henri Heine.

Les romanistes qui ont étudié la vie de la Comtesse, et avec eux M. Santy, semblent hésiter à admettre ce

voyage à Toulouse invoqué par Francesco da Barberino. Il m'est apparu au contraire comme une preuve vivante de la réalité précise de la tendre Comtesse que j'appelai naguère la Sentinelle nébuleuse du Midi poétique... On est frappé au travers des documents que produit, chaque jour plus nombreux, l'enquête des romanistes, de l'aisance des communications d'une cour à l'autre à des distances souvent considérables (1). Les chroniques et les poèmes en témoignent, princes et troubadours sont constamment par les chemins. C'était dans les mœurs de la race, du temps aussi. Leur bibliothèque était légère : artistes subtils, mais sans érudition, ils allaient, chantant leur maîtresse, ou, plus impersonnellement, cette courtoise exaltation d'amour, *la Joie*, qui traduisait si bien l'idéal chevaleresque du Midi. A moins qu'un plus fort et plus puissant intérêt n'en fit encore des satiriques sociaux, des polémistes politiques (2).

La Comtesse de Die ne célébra que son amour. La poésie des femmes ne vit que par la passion. Eloquentes souvent, géniales parfois, elles ont rarement ce qui fait le talent, la forme achevée et volontaire. Mais pour être restée sincère et femme, celle-ci a trouvé des ac-

(1) Les mariages princiers provoquaient de fastueux déplacements. Raymond Bérenger I^{er} de Barcelone, dès 1113, ramenait plus d'un troubadour, de la Provence où il avait épousé la fille du comte Gilbert. Les couronnements des empereurs d'Allemagne à Arles dont ils se disaient rois, et à Monza où ils prenaient la couronne de fer, y attiraient seigneurs et poètes romans. Une tradition dont J. de Nostredame s'est fait l'écho rapporte qu'il y eut affluence de lettrés provençaux, en 1162, à Turin, pour l'investiture de Frédéric Barberoussc, et nous savons que l'empereur Conrad III prenait plaisir à leur société, en sa cour d'Arles.

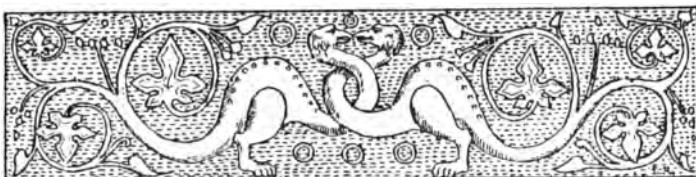
(2) Giraud de Borneilh, le chantre de la droiture et du plus noble amour, fait exception, par sa culture austère, aux mœurs insouciantes des troubadours. C'était un Pétrarque au petit pied. Il passait l'hiver dans sa bibliothèque et s'interdisait d'en sortir avant le printemps, qui remettait en route les poètes.

cents dignes des plus grands poètes. Raynouard a pu égaler la *tenson* que vous allez lire de la Comtesse de Die à certaine ode de Sapho réputée un chef-d'œuvre. Je reconnais plutôt chez elle les deux âmes de l'amour féminin, la douceur résignée des élégies suaves de Valmore, la sensualité franche des sonnets de Louise Labbé.

Les Diois, auxquels M. Santy dédie son livre en souvenir des neuf années qu'il a vécues dans leur brave pays, ignoraient, dit-il, la Comtesse avant l'intervention des Félîtres. L'érudition avait pris peine à nous embrumer sa légende. Ils pourront s'en glorifier désormais : la couronne murale de leur cité est dominée par cette image. Une fois de plus, la tradition a triomphé. Comment douter de la réalité d'une femme, quand de tels vers d'amour ont traversé les siècles sous son nom.

PAUL MARIÉTON.





LA
COMTESSE DE DIE

CHAPITRE PREMIER

BIOGRAPHIE. — LES TROUBADOURS. — LES COURS D'AMOUR. — VÉRITABLE NOM DE LA COMTESSE. — CELUI DE SON MARI. — SES RELATIONS AVEC RAIMBAUT D'ORANGE. — OPINION DES DIVERS COMMENTATEURS. — DE L'EXISTENCE D'UNE SECONDE COMTESSE. — ROMAN D'ALIX ET DE GUILLEM ADHÉMAR. — UNE LETTRE DE MADAME DE SÉVIGNÉ, AU SUJET DE NOTRE HÉROÏNE. — EXTRAITS DE FRANCESCO DA BARBERINO.



La surprise fut grande à Die, dans les premiers mois de l'année 1888, quand il fut question, pour la première fois, d'élever une statue à la COMTESSE DE DIE. Les vieux du pays, qui chantaient pourtant encore les rigodons et les romances patoises de jadis, n'avaient pas souvenir que leurs *anciens*, comme l'on dit là-bas, leur eussent jamais conté d'antique légende parlant de

la Comtesse. Moins généreuse pour la gracieuse muse dauphinoise, que pour Clémence Isaure, sa sœur languedocienne, la tradition n'avait pas popularisé son nom dans le pays qu'elle illustra. Et, de même que son commerce avait dû être, de son vivant, l'apanage de quelques privilégiés, de même la grâce de ses poésies ne pouvait être appréciée, de nos jours, que par les lettrés et les délicats. Aussi ignorait-on pour ainsi dire absolument, dans la vallée de la Drôme, son existence personnelle et l'existence de ses écrits.

Du reste, en offrant son buste à la ville de Die, les Cigaliers et les Félibres cherchaient moins à rappeler sa personne, qu'à symboliser, comme je le dis, dans mes paroles de bienvenue, cette langue harmonieuse que parlaient leurs ancêtres, les Troubadours ; cette langue qui donna naissance au *Giratz de Rossilho*, à la *Chanson de la Croisade contre les hérétiques albigeois* et à tous ces poèmes, dont la forme naïve cachait toujours des pensées élevées ou gracieuses ; cette langue qui a mérité l'honneur d'un enseignement particulier dans nos écoles nationales, après les efforts tentés en sa faveur par des esprits chercheurs et désireux de révéler nos gloires littéraires, à quelque époque qu'elles appartiennent.

Les documents existant sur notre héroïne sont peu nombreux et l'on arrive difficilement à discerner, au milieu de ces notices rares et se contredisant parfois les unes les autres, ce que l'on doit accepter comme exact, ou repousser comme créé par des

imaginations trop éprises de leur sujet, pour avoir été toujours soucieuses de la vérité.

« Il est à peu près impossible, écrit M. Rochas, de dire précisément ce qu'était ce personnage (la Comtesse). Son existence paraît se rattacher à deux questions les plus ardues de l'histoire du Dauphiné, la filiation des anciens comtes de Die et l'origine des comtes de Valentinois, du nom de Poitiers. Aussi est-elle enveloppée de la plus épaisse obscurité. » (1)

Je n'ai pas la prétention de jeter un jour nouveau sur l'existence de mon héroïne. J'essayerai de la faire connaître, en transcrivant les textes que j'ai pu recueillir et que je me suis borné à rattacher entre eux par quelques courtes observations.

Un point que l'on peut donner comme certain, c'est que notre Comtesse brilla d'un éclat marqué dans la phalange des divers poètes lyriques qui ont écrit en langue d'oc, depuis le douzième siècle jusqu'à la fin de la guerre des Albigeois, et que l'on désigne sous le nom de troubadours. (En provençal *trobair*, du verbe *trobar*, trouver).

Elle fut une des premières à cultiver la poésie, puisqu'on cite son amant, Raimbaut d'Orange, comme un des plus anciens troubadours connus (2). Déclarée par plusieurs l'égale de la muse de Lesbos, elle forme comme le premier anneau de cette chaîne

(1) ROCHAS. *Biographie du Dauphiné*. Vol. I, page 355, art. Dye.

(2) Eugène LINTILHAC. *La Poésie des troubadours*. — *Revue Félibréenne* d'avril 1890, p. 100.

ravissante, composée des célèbres amoureuses qui illustrèrent deux siècles de littérature naïve : Azalaïs de Porcairagues, la Comtesse de Provence, Marie de Ventadour, Isabelle, Na Castelloza, Claire d'Anduze, Guillelma des Roziers, Bierris de Romans et la dame de Villanova.

On peut admettre, en second lieu, que notre héroïne figura dans les Cours d'amour, dont elle présida souvent les délibérations.

« La Cour d'amour, d'après Perrin, n'était autre chose qu'une société de gens d'esprit des deux sexes, qui s'était formée en Provence, vers la fin du onzième siècle. Ils se communiquaient leurs ouvrages et ils s'entretenaient sur diverses matières, où l'amour avait toujours part ; les brouilleries et les jalousies des amants étaient l'objet le plus ordinaire de leurs jugements ; on y faisait décider les disputes que les *tensons* faisaient naître.

» Frederico Ubaldini, l'éditeur des *Documenti d'amore* parus à Rome en 1640, parle assez longuement des Cours d'amour dans la préface :

<p>Si eressero alcuni tribunali, che corte d'amore si chiama- vano, dov' erano presidenti le piu valorose donne del paese, per dar fine alle contese amo- rose..... (1)</p>	<p>« Il s'établit quelques tribu- » naux nommés Cour d'amour, » qui étaient présidés par les » plus puissantes dames du » pays, et où l'on jugeait les » débats amoureux. »</p>
---	---

(1) Cette notice est empruntée à l'*Extrait des Lettres de M^{me} de Sévigné*, par M. de Monerqué, membre de l'Institut. Hachette 1862. Notes 14 et 17 sur la lettre 1234. Vol. IX, pages 306 à 311.

Voir au sujet des Cours d'amour : *Recherches sur les prérogatives*

La présence de la Comtesse aux Cours d'amour a été si souvent répétée à sa louange, que son existence paraît, pour ainsi dire, intimement liée à celle de ces réunions courtoises. Et quelques érudits ont soutenu que la Comtesse n'a jamais vécu, par ce motif que les Cours d'amour auxquelles elle aurait pris part, n'ont existé que dans l'imagination de Jean de Nostredame (Nostradamus) (1), historien des troubadours, qui, le premier, a parlé de ces assemblées.

Tout d'abord, en ce qui concerne les Cours d'amour, je n'hésite pas à croire, avec M. P. Mariéton, « que les réunions fameuses de nos châteaux de Romanin, de Pierrefeu, de Roque-martine et de Signes ont été de belles et poétiques réalités » (2). Nous devons, ce me semble, accepter, sans contestation, tout ce qui avait pour but le culte de l'éternel féminin et la glorification des choses amoureuses, quand il s'agit de cette époque, où la chevalerie se détournant de ses premières tendances, belliqueuses avant tout, commençait à mettre sa valeur au service des dames.

De plus, le motif invoqué ne paraît pas concluant. L'existence de la Comtesse ne doit pas être absolument unie à celle des assemblées galantes. Notre

des dames, par le président Rolland. (Paris, 1787) et *La Terre Provençale* de M. P. Mariéton (p. 518).

(1) Jean de Nostredame (dit Nostradamus), procureur au parlement d'Aix en Provence, mort en 1590, est l'auteur des *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux*.

(2) P. MARIÉTON. *La Terre Provençale*, p. 518.

héroïne peut avoir composé les œuvres ravissantes, qui nous sont parvenues à travers les siècles, sans avoir eu à présider des tribunaux d'amour.

Et afin de répondre par avance aux critiques que pourra faire naître cette notice sur une personnalité, qui appartient plutôt à la tradition qu'à l'histoire, je me permets d'invoquer l'opinion de M. P. Mariéton. Avec lui, je proteste hautement contre la tendance de certains esprits à repousser systématiquement tout ce qui n'est pas absolument prouvé. J'espère que mes lecteurs, moins difficiles, seront heureux de connaître les légendes qui se rattachent à mon héroïne, et me sauront gré d'avoir relaté, avec les données certaines que nous possédons, les récits gracieux rapportés, sans preuves à l'appui, par quelques écrivains.

La notice la plus ancienne qui existe sur la Comtesse, a été extraite par Raynouard d'un vieux manuscrit sur les troubadours. (Bibliothèque du Vatican, n° 3204). Elle est d'une brièveté d'autant plus regrettable, que sa rédaction en langue romane indique qu'elle remonte à une époque fort reculée et qu'elle peut, par conséquent, être acceptée sans réserve.

En voici la reproduction textuelle :

<p>La Comtesse de Dia si fo moiller d'en Guillem de Peitieux bella dompna et bona; et ena- mouret se d'en Raembaut d'Au- renga, e fetz de lui mains bons vers (1).</p>	<p>« La Comtesse de Die épousa » Guillaume de Poitiers; elle » était belle et bonne, devint » amoureuse du seigneur Raim- » baut d'Orange, et fit à son su- » jet maintes bonnes poésies. »</p>
--	---

(1) RAYNOUARD. *Choix des poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 123.

Cette notice, précisément à cause de son lacanisme, a fait naître de nombreuses difficultés. Et tout d'abord, quel était au juste le nom de notre héroïne ? Et quel fut son mari ?

Jean de Nostredame (Nostradamus) l'appelle *Alix*, comme la plupart de ceux qui ont écrit après lui, mais en acceptant, il est vrai, l'existence de deux Comtesses, hypothèse que nous examinerons plus loin, et il donne ce nom à la seconde.

Chorier lui attribue le même nom dans une partie de son ouvrage, bien qu'ailleurs il l'ait appelée *Isoarde*, et il indique que son mari était un d'*Argout* (1).

Dans la notice historique sur Marsanne, elle est appelée *Philippe* ou *Véronique*, et l'auteur la dit fille d'un comte Eustache, possesseur du comté de Valentinois, vers 1100, et femme d'un certain Berthon de Poitiers, fils d'AIMAR II, qu'elle aurait épousé en récompense des bons offices par lui rendus à son père. De plus, il la confond, comme quelques commentateurs, avec cette mystérieuse comtesse de Marsanne, « dont il est parlé dans une légende chevaleresque relative à l'établissement de la maison de Poitiers en Dauphiné » (2).

M. Thomas, dans son excellent ouvrage sur la littérature provençale, paraît avoir fourni les renseignements les plus vraisemblables sur ces deux points.

(1) CHORIER. *Hist. Gén. du Dauphiné*, t. II, p. 76.

(2) ROCHAS. *Biographie du Dauphiné*. Paris, 1856, t. 1^{er}, d'après l'*Hist. Gén. des comtes de Valentinois et de Diois*, par André Duchêne, page 5 des Preuves.

D'après l'éminent professeur, notre Comtesse ne serait autre que Béatrix de Viennois.

Voici d'ailleurs une partie de sa notice :

« Le Guilhem de Poitiers y dénommé, (dans la notice en vieux roman) est évidemment Guillaume de Poitiers, comte de Valentinois, que l'on voit figurer dans des documents authentiques de 1178 à 1187. Il eut pour femme Béatrix de Viennois, fille de Guigue VI, comte d'Albon et de Grenoble, lequel était mort en 1142. Cette Béatrix serait donc la même personne que notre Comtesse. » (1)

Des indications analogues se trouvent dans la livraison consacrée aux troubadouresses par M. O. Schultz et qui offre, avec leurs œuvres, des détails précieux sur chacune d'elles.

« La nôtre, dit-il, qu'on a appelée la Sapho provençale, était la fille du Dauphin de Vienne, Guigue VI, mort en 1142, et, d'après les manuscrits, l'épouse de Guillaume de Poitiers qui était, en même temps, comte de Valentinois et qui régna de 1158 à 1189. » (2)

De même, M. Rochas la prétend épouse de Guillaume de Poitiers, « qui obtint en 1168, de l'empereur Frédéric, diverses concessions dans l'étendue de l'évêché de Die, concessions révoquées quelques années après » (3).

(1) Ant. THOMAS. *Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie au moyen-âge*. Paris, 1883.

(2) O. SCHULTZ. *Die provenzalischen Dichterinne*. Leipzig, 1888.

(3) ROCHAS. *Biographie du Dauphiné*, t. 1^{er}.

Mais après avoir, pour ainsi dire, établi d'une façon précise le nom de notre héroïne et celui de son mari, les commentateurs soulèvent eux-mêmes une autre question.

« D'où vient, continue M. Thomas, ce titre de comtesse de Die, que Béatrix ne tenait ni de son père ni de son mari? Ce n'est, en effet, qu'après la mort de ce dernier en 1186, que son fils, Aimar, devint comte de Diois. Il y a là un point obscur. » (1)

Et M. Schultz « trouve étonnant que notre poétesse soit appelée Comtesse de Die, puisque le comté de Die n'échut à son fils Aimar, d'après Brun Durand, qu'en l'année 1199 » (2).

Chorier et, après lui, Boissier expliquent ce fait en donnant pour père, à la Comtesse, Isoard II, comte de Diois. Mais si on acceptait cette hypothèse, il faudrait repousser les explications si précises de MM. Thomas, Schultz et Rochas, relatives aux noms de la Comtesse et de son mari.

Il reste donc bien là une énigme impossible à résoudre, avec les données que l'on possède.

Tout, d'ailleurs, dans l'histoire de la Clémence Isaure dauphinoise, semble devoir rester enveloppé d'un certain mystère.

L'indication de la vieille notice du Vatican, relative à son amant, n'est pas corroborée par tous les écrits publiés sur les deux troubadours.

(1) Ant. THOMAS. *Loco citato*.

(2) O. SCHULTZ. *Loco citato*.

Le nom de Raimbaut n'est pas mentionné dans les poésies de la Comtesse. D'un autre côté, les lignes consacrées au Seigneur d'Orange, par l'auteur qui a rédigé celles qui concernent son amante, ne parlent nullement de notre héroïne.

Elles portent seulement, que Raimbaut « aimait pendant longtemps une dame de Provence du nom de Marie de Verfeuil et devint amoureux ensuite de la bonne comtesse d'Urgel, fille du marquis de Busca ». (1)

Et M. Thomas, dont nous invoquons souvent l'autorité, fournit le même renseignement :

« On ne connaissait pas, jusqu'à ces derniers temps, de biographie provençale de Raimbaut d'Orange, dont nous possédons cependant un grand nombre de poésies. Un nouveau chansonnier, que M. L. Constans a pu récemment étudier en Angleterre, vient heureusement combler cette lacune. (2)

» L'auteur de la biographie nous donne des détails curieux sur les amours de Raimbaut avec Marie de Verfeuil et la comtesse d'Urgel, mais il se tait complètement sur la Comtesse de Die. » (3)

Enfin M. Oscar Schultz est surpris aussi de ce que

(1) *Amet longa sason una domna de Proensa, que avia nom madonna Maria de Vertfuoil...* Et el s'ennamoret pois de la bona contessa d'Urgel, filla del marques de Busca. (CHABANEAU. *Notes sur l'Histoire du Languedoc*, page 284, note 38.)

(2) *Les manuscrits provençaux de Cheltenham*. Paris, Maisonneuve, 1882, p. 13-15.

(3) Ant. THOMAS. *Loco citato*.

« la biographie détaillée de Raimbaut d'Orange, dans laquelle sont racontées ses aventures amoureuses, ne parle pas de ses relations avec la Comtesse de Die. On ne trouve même rien, écrit-il, se rapportant à ces relations dans les poésies de Raimbaut, si l'on ne tient pas compte de la mention une fois employée de *Valentines* » (1).

Je ferai remarquer qu'il y a lieu, au contraire, de s'arrêter à ce mot, qui s'applique incontestablement à l'épouse du *comte de Valentinois*. On doit, à mon avis, trouver, dans l'emploi de cette expression par le troubadour, une confirmation certaine de la liaison mentionnée dans la notice romane. Du reste, ne devons-nous pas, si nous admettons les indications de cette notice en ce qui concerne le mari de la Comtesse, accepter celles qui ont trait à ses amours pour Raimbaut, qui vécut à la même époque qu'elle, puisque sa mort, à Courthezon, date de 1173 ou 1175.

On ne saurait être surpris des relations libres de la reine des Cours d'amour avec un seigneur poète, son voisin. Rien de plus naturel que le choix fait par la noble trobairitz, d'un chevalier cultivant, comme elle, les choses de l'esprit et que sa haute naissance faisait son égal.

Presque tous les auteurs admettent l'existence de cette liaison comme certaine. Et si nous voyons le troubadour, d'après les notices qui lui ont été consacrées, quitter le servage de Marie de Verfeuil, pour

(1) O. SCHULTZ. *Loco citato*.

offrir l'hommage de son admiration à la bonne Comtesse d'Urgel, nous ne devons pas en conclure qu'il ne subit pas le charme de notre héroïne, mais seulement qu'il fut un chevalier inconstant et volage, comme en témoigne d'ailleurs la légèreté de ses écrits.

On n'est nullement fixé sur l'époque où les relations des deux poètes prirent naissance. Certains auteurs ont cependant affirmé que le mariage de Béatrix n'eut lieu qu'à la mort de Raimbaut.

La solution de cette question offre peu d'intérêt.

Les admirateurs enthousiastes de cette poésie provençale, endormie pendant des siècles, et qui renaît aujourd'hui sous l'impulsion de la vaillante pléiade des félibres (1), n'ont qu'à se réjouir que cette liaison se soit produite, puisqu'elle a fait éclore les fleurs ravissantes que nous a laissées la douce et plaintive amante de l'inconstant Raimbaut.

En signalant les amours de notre héroïne, je suis tout naturellement amené à parler des aventures d'une seconde comtesse de Die, que certains ont prétendu être la fille de la première et qui aurait porté le nom d'Alix.

Et je dois soumettre à mes lecteurs la discussion

(1) Le Félibrige est une association poétique fondée, en 1854, par sept poètes provençaux réunis au castel de Fontségude, (MISTRAL. *Dict. provençal français* au mot Félibre) et en tête de laquelle figurent Mistral, Mathieu, Félix Gras, Paul Arène, Maurice Faure. Deux des créateurs du Félibrige, Aubanel et Roumanille, sont morts ; le premier il y a peu d'années, et le second en juin 1891.

qui s'est élevée entre les historiens, au sujet de l'existence possible de deux femmes poètes, ayant porté le nom de Comtesse de Die.

La plupart admettent que deux troubadouresses dauphinoises ont joui de ce titre.

L'histoire littéraire de la France (1) renferme, à la page 446 du tome XV (paru en 1826), un article dans lequel Guinguené, sur les indications de Nostredame, qui cite lui-même le Moine des îles d'or comme son auteur, accepte l'existence de deux comtesses.

« Il y eut deux comtesses de ce nom, toutes deux poètes et toutes deux aimées et chantées par deux troubadours provençaux. On ne peut que conjecturer ce que ces deux comtesses étaient l'une à l'autre ; il paraît que c'était la mère et la fille. »

La même thèse est soutenue par Auguste Boissier.

Sa notice, parue dans le 5^e concours de la *France Littéraire* et reproduite par le *Journal de Die* du 5 août 1888, mérite d'être transcrite ici, surtout à cause de la nationalité de son auteur (2).

Je donne la partie dans laquelle il s'occupe de la seconde Comtesse.

(1) Ouvrage commencé par des religieux bénédictins et continué par les membres de l'Institut.

(2) Auguste Boissier, poète diois, mort il y a quelques années, en laissant une œuvre d'autant plus remarquable qu'arrivé à Paris, sachant à peine lire, il fit paraître, peu de temps après, des poésies charmantes, dont l'édition fort originale est malheureusement épuisée aujourd'hui. — Une précieuse notice de M. A. Rochas sur Auguste Boissier, a paru en 1888, à Grenoble, librairie Allier.

« Rambaud d'Orange mourut à Courthezon, en 1175. Ce fut alors, dit-on, que la Comtesse de Die épousa Guillaume de Poitiers, comte de Valentinois, et par la mort de son père, elle apporta à son mari le comté de Diois, dont elle garda le titre, selon l'usage du temps. (1) Ce titre passa même à sa fille Alix. Les chroniqueurs assurent que la grande beauté de la jeune comtesse était le moindre présent qu'elle eût reçu de la nature, puisque son esprit et la pureté de ses sentiments la rendaient le chef-d'œuvre de son sexe. »

Enfin, l'abbé Vincent, dans son essai historique sur Marsanne, consigne l'indication suivante :

« Sa fille Véronique ? appelée encore Philippe ? par quelques généalogistes, savait allier les pensées graves et religieuses avec des habitudes de frivolité et de galanterie. » (2)

L'idée de l'existence de deux comtesses, unies par les liens du sang et dont la seconde aurait hérité du talent maternel pour la poésie, était trop séduisante pour ne pas plaire aux divers écrivains qui se sont occupés des troubadours. Aussi les voyons-nous presque tous l'accueillir avec empressement.

Le charme que l'on éprouve, en lisant les biogra-

(1) Nous avons déjà vu qu'on est fort embarrassé pour expliquer l'origine du titre de *Comtesse de Die*, porté par notre héroïne. Aussi ne doit-on accepter, que sous réserve, l'affirmation de Boissier à cet égard.

(2) Ces lignes sont prises dans un ouvrage sur l'*Arrondissement de Montélimar*, par M. Lacroix, archiviste du département de la Drôme.

phies qu'ils ont tracées, est tellement puissant, que l'on se sent tout disposé à les accepter dans leur entier. Des opinions contraires se sont cependant produites dans ces derniers temps.

Le savant professeur, M. Thomas, dans son étude sur *La Littérature provençale au moyen-âge*, publie la note suivante :

« Nostredame prétend qu'il a existé deux comtesses de Die, l'une, la mère, amante de Raimbaut d'Orange, l'autre, la fille, amante de Guilhem Adhémar. C'est évidemment à la biographie, telle que nous la possédons (1), que Nostredame a emprunté le nom de Raimbaut; quant à Guilhem Adhémar, on ne trouve aucune trace de ses relations avec une comtesse de Die (2); et Nostredame doit avoir inventé tout ce qu'il en raconte, à commencer par l'existence même de cette seconde comtesse de Die. » (3).

M. Henry Vaschalde, auteur d'une histoire des troubadours du Vivarais, du Gévaudan et du Dauphiné, nous apprend que l'abbé Millot, dans son *Histoire des Troubadours*, tome 1^{er}, page 161, « a victorieusement réfuté les fables de Nostradamus,

(1) Il s'agit ici des quelques lignes en vieux roman, déjà citées.

(2) M. O. Schultz explique le récit de Nostredame par cette circonstance qu'une seconde comtesse de Die, qui n'avait nulle parenté avec la première, aurait eu des relations avec Adhémar Le Nègre, qui aurait été confondu avec Guilhem Adhémar. (*Die Provenzalischen Dichterinnen. Beatrix de Dia*, note 15.)

(3) A. THOMAS. *Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie au moyen-âge*. Paris, 1883.

adoptées aveuglément par presque tous nos écrivains dauphinois ». (1)

Malgré tout ce qu'il peut y avoir de pénible à repousser une partie des récits gracieux que nous ont laissés les historiens de notre héroïne, on ne doit pas hésiter à adopter la thèse soutenue par ces deux derniers commentateurs.

On remarquera, tout d'abord, que l'éminent auteur de la *Littérature provençale au moyen-âge* et M. Vaschalde, ayant écrit longtemps après les historiens cités en premier lieu, ont dû avoir en leur possession des données plus nombreuses et certainement plus exactes. De plus, à l'époque où vivait Nostredame, le premier qui ait parlé des deux comtesses, l'écrivain se laissait souvent dominer plutôt par son imagination que par le désir de dire vrai ; il n'y aurait rien de surprenant à ce que, tenté par la grâce de cette légende d'une poétesse amoureuse, donnant le jour à une fille éprise de poésie et d'amour, cet historien ait laissé son enthousiasme le guider dans la rédaction de la biographie. Quant à ceux qui l'ont suivi, ils ont accepté ses dires, en s'abritant derrière son autorité.

Mais si nous repoussons, avec MM. Thomas et Vaschalde, l'hypothèse de l'existence de deux comtesses de Die, descendant directement l'une de l'autre et ayant vécu ensemble, il nous paraît très possible que plusieurs femmes, amies de la poésie, aient porté ce titre, à différentes époques.

(1) H. VASCHALDE. *Histoire des Troubadours*. Maisonneuve. Paris, 1889, page 6.

Nous en trouvons une preuve dans l'*Histoire du Languedoc*, de M. Chabaneau.

L'éminent professeur fait remarquer, que les données chronologiques de la biographie de Raynouard, transcrite plus haut, paraissent inconciliables avec celles que fournit Francesco da Barberino, dans les deux ouvrages qui nous restent de lui et où il parle à plusieurs reprises de la Comtesse de Die, d'après des originaux provençaux adirés ; ce qui doit faire supposer que Barberino et Raynouard ont eu deux personnes différentes en vue. (1)

Et, en effet, dans un autre de ses ouvrages, M. Chabaneau émet la conjecture, « que les récits de Barberino concernent une autre comtesse de Die, que l'amante de Raimbaut d'Orange ; la même que celle qui, d'après un manuscrit aujourd'hui perdu, mais dont Redi nous a conservé des extraits, avait échangé des vers avec un poète de Toulouse, nommé Jaufré » (2).

Cette hypothèse est corroborée par une des pièces de Francesco da Barberino citée plus loin, et dans laquelle il est fait mention d'un voyage de la Comtesse au pays toulousain (3). Je ferai remarquer d'ailleurs que tous les récits de Barberino ne s'appliquent pas à la même personne.

M. O. Schultz partage l'avis de M. Chabaneau sur ce point :

(1) CHABANEAU. *Histoire du Languedoc*, page 285, note 38.

(2) *Revue des Langues romanes*, vol. 23, page 20.

(3) Anecdote rapportée ci-après, à la fin du présent chapitre.

« A l'encontre de l'opinion émise par M. Thomas, dit-il dans son ouvrage, (1) je crois, avec M. Chabaneau, qu'il a existé deux comtesses de Die, poétesses, puisque Barberino né en 1264, affirme avoir vu le chevalier que la Comtesse de Die réprimanda et qui se corrigea depuis. » (2)

Et si l'on rapproche cette date (1264), de celle de la mort de Raimbaut, amant d'une comtesse de Die, survenue en 1173, on est forcé de reconnaître qu'il a dû exister une seconde comtesse, héroïne de l'anecdote citée par Barberino.

Pour M. Schultz, la seconde comtesse ne serait autre que « Philippe, épouse d'AIMAR II de Poitiers, comte de Valentinois et de Die, que l'on retrouve dans les années 1219 et 1235, la même qui aurait reçu les hommages de Arnaut Plagnes, du trouvère de Villa Arnaut et d'Adhémar le Nègre » (3).

Ce nom d'Adhémar a dû causer l'erreur commise par Nostredame et ses continuateurs, qui ont certainement confondu Adhémar le Nègre avec Guilhem Adhémar (4). Quant au nom d'Alix, attribué à la seconde comtesse, rien n'indique la source à laquelle il a pu être puisé, et, d'ailleurs, il n'existe aucune donnée précise, nous fixant sur le nom de cette dernière.

Après avoir mentionné les diverses discussions qui ont été soulevées à l'occasion de notre héroïne,

(1) O. SCHULTZ. *Loc. cit.*

(2) Anecdote rapportée plus loin à la fin du présent chapitre.

(3) SCHULTZ. *Loc. cit.*

(4) Voir note 2 de la page 15 ci-avant.

il reste peu de chose à dire sur sa vie si peu connue. Quelques commentateurs, à l'avis desquels on doit se ranger, si l'on admet, comme nous, l'existence des cours d'amour, indiquent qu'elle faisait partie de celle qui se tenait à Signe et Pierrefeu, en Provence, vers 1156 (1). Il s'agit ici de la 1^{re} comtesse, comme le fait remarquer très judicieusement l'auteur de l'article qui la concerne, dans l'*Histoire littéraire de la France* (2).

Le tribunal en question était composé de la façon suivante : Stéphanette, dame de Baulx, fille du comte de Provence ; Adalaric, vicomtesse d'Avignon ; Abalète, dame d'Ongle ; Hermysse, dame de Posquières ; Bertrane, dame d'Urgon ; Mabelle, dame d'Hyères ; *la Comtesse de Die* ; Bertrane, dame de Signe ; Rostangue, dame de Pierrefeu ; Jausserande de Claustral.

Si l'on veut se résumer et grouper ce qu'il y a de certain sur la muse dauphinoise, on doit s'en tenir surtout à la vieille notice en langue romane, en la complétant par ce détail, que la Comtesse fit partie de la Cour d'amour de Signe, au milieu du douzième siècle. Et, de plus, il y a lieu d'admettre qu'il a existé une seconde comtesse, aimée sans doute du poète Jaufré, et qui aurait inspiré d'autres troubadours, parmi lesquels Adhémar le Nègre.

En présence des doutes qui se sont élevés sur certains détails de la biographie de la célèbre poé-

(1) ROCHAS. *Biographie du Dauphiné*. Vol. I, page 355, art. Dye.

(2) *Histoire littéraire de la France*, t. XV (1820), p. 446.

tesse et sur l'existence possible d'une seconde comtesse de Die, fille de la première, je crois devoir reproduire ci-après, ce qui a trait à cette dernière. Notre cas n'est-il pas d'ailleurs de ceux où la légende, plus forte que l'histoire, se substitue, pour ainsi dire, aux faits réellement établis. On verra, dans la suite de cet essai, que la plupart des poètes inspirés par la Sapho du moyen-âge, ont surtout chanté Alix et le tendre Guilhem. Il est donc indispensable que mes lecteurs connaissent la triste aventure de ces malheureux amants, telle que l'ont créée quelques auteurs enthousiastes.

Voici l'extrait de l'œuvre de Nostredame :

« La comtesse de Die estoit de ce temps vne dame fort sage et vertueuse, de grande beauté et honneste maintien, docte en la poésie, et en rithme Prouensalle... fut amoureuse de Guillem Adhémar... à la louange duquel elle a escript plusieurs belles chansons, en l'vne desquelles elle monstre qu'il deuoit estre vn fort beau et vertueux gentilhomme, et bon cheualier ; car estant elle issue de noble et illustre maison, fille du comte de Die, dict qu'vne dame, auant que mettre son amour et son cœur à vn cheualier, se doit bien aduiser ; car elle en a choisi vn entre mil, qui est preux, vaillant et adroict aux armes. — Le cheualier Adhémar prisoit tellement les œuvres de ceste comtesse, qu'il les portoit ordinairement avec luy ; et quand il se trouuoit en compagnie des cheualiers et des dames, il chantoit quelques couplets des chansons de sa Comtesse..... On trouue parmy les chansons de ceste magnanime

Comtesse, que le cheualier Adhémar, se trouuant malade extrêmement de l'amour de ceste Comtesse, comme transporté de son sens, parce qu'on luy auoit rapporté qu'elle deuoit espouser le comte d'Embrunois, elle sçachant sa maladie, le vint visiter avec sa mère, la Comtesse; le Cheualier qui n'auoit qu'à rendre l'esprit, luy print sa main, et la baisa, et en souspirant, rendit l'esprit. Les deux dames Comtesses, de ceste piteuse mort toutes explorées (*sic*), en furent tellement desplaisantes, que la jeune Comtesse en demeura toute sa vie en mortel regret, et ne se voulut jamais marier; ains se rendit religieuse à Saint Honoré de Tharascon, et là composa et mist par escript plusieurs belles œuures..... — La mère de la Comtesse fist mettre le cheualier Adhémar en sépulture, et luy fist bastir et dresser vn riche mausollée, auquel fist entailler les hauts faicts et gestes du cheualier, ensemble certains hieroglyphes égyptiens d'vn merucilleux artifice; et la Comtesse religieuse deceda de douleur le mesme an, qui fut 1193. » (1)

Il n'existe pas de traces des chansons de la seconde comtesse; les pièces conservées jusqu'à nos jours sont l'œuvre de Béatrix. On ne peut donc pas contrôler l'assertion du commentateur, relative aux poésies, qui auraient parlé de la maladie d'Adhémar. Nostredame a dû inventer ce détail, comme le reste de l'histoire.

(1) NOSTRADAMUS (Jean de). *Les vies des poètes provençaux*. Lyon, 1575, p. 47 et 48.

Quant à Guilhem, voici ce qu'en dit Nostredame :

« Guilhem Adhémar estoit Gentilhomme Prouensal, grandement aymé et prisé de l'empereur Fridéric (Barberousse), pour son sauoir et vertu.... Il fut inuenteur d'un ieu à l'oreille, pour auoir commodité aux amoureux de descourrir leur amour, sans souspeçon des assistans. » (1)

Chorier (2), ainsi que l'auteur de l'*Histoire littéraire* (3), répètent, en d'autres termes, le récit que je viens de reproduire. Auguste Boissier accepte aussi la légende et la transcrit à peu près dans son entier (4).

On ne peut s'empêcher de rapprocher de cette touchante histoire, celle de *Geoffroy Rudel*, rapportée par le Moine des îles d'or, le plus ancien historien des troubadours. Ce Geoffroy partit pour la croisade, non dans un but pieux, mais pour aller admirer la beauté de la Comtesse de Tripoli. Tombé dangereusement malade pendant la traversée, il demanda à la voir avant de mourir. La puissante dame, touchée de cet amour, se rendit auprès de lui et le pauvre troubadour expira en la voyant. La Comtesse de Tripoli le fit ensevelir dans l'église des Templiers et prit bientôt après, le voile de religieuse (5).

Mes lecteurs se demanderont, avec moi, si Nostredame, qui connaissait l'œuvre du Moine des îles

(1) NOSTRADAMUS. *Loco cit.*, p. 45.

(2) CHORIER. *Hist. Gén. du Dauphiné*, t. II, p. 76.

(3) *Histoire littéraire de la France*, t. XV, p. 446.

(4) Aug. BOISSIER. *Loco citato*.

(5) Anecdote rapportée dans VILLEMMAIN. *Cours de litt. franç.* Paris, 1840. Didier, t. I, p. 113.

d'or, ne s'est pas laissé inspirer par l'histoire de Rudel, en écrivant celle de la Comtesse.

En tout cas, le roman est plein de fraîcheur et de délicatesse. On ne peut le lire sans émotion. Aussi, tous les écrivains qui ont étudié la littérature, se rapportant à l'époque galante de notre histoire, l'ont-ils cité comme un petit chef-d'œuvre de grâce amoureuse.

Madame de Sévigné, qui avait demandé à sa fille des détails sur la Comtesse de Die, lui écrit, dès qu'elle connaît l'aventure :

« Que cet Adhèmar est joli ! aussi qu'il est aimé ! Sa maîtresse devait être bien affligée de le voir expirer en baisant sa main..... Je trouve toute cette relation fort jolie ; c'est un petit morceau de l'ancienne galanterie, mêlée avec la poésie et le bel esprit, que je trouve digne de curiosité. » (1)

Et les amis de l'enthousiaste marquise, se mettent à versifier sur l'infortuné Guilhem. M. de Calvy fait insérer au *Mercur Galant* de 1690 (pages 165-170), une pièce de vers intitulée : *Le troubadour Adhèmar à M^{me} la Comtesse de Grignan*, qui se termine ainsi :

Moi-même, ombre antique et glacée,
Si la nuit du tombeau ne me venoit couvrir,
Je souffrirois pour vous ce que me fit souffrir
L'ardeur de mon amour passée,
Et je mourrois encor, si je pouvois mourir (2).

(1) MONMERQUÉ, membre de l'Institut. *Extrait des Lettres de M^{me} de Sévigné*. Hachette 1862. Lettre du 14 janvier 1690. T. IX, p. 381.

(2) MONMERQUÉ. *Loc. cit.* Note 36 de la Lettre du 19 février 1690, n° 1266, t. IX, p. 465.

J'aurai donné tous les renseignements connus sur mon héroïne, quand j'aurai reproduit, en guise d'histoire anecdotique, les récits publiés par Francesco da Barberino (1), dans les *Documenti d'amore*, et que je dois à l'extrême obligeance de M. le professeur Chabaneau.

Je les accompagne d'une traduction peu élégante parfois, parce que j'ai cru devoir la faire aussi littérale que possible, afin de lui conserver le mérite de l'exactitude.

Le texte lui-même paraîtra peu correct. Il a été relevé cependant avec un soin extrême; mais on ne doit pas oublier, que Barberino vivait au moment où le latin commençait à se corrompre, pour donner naissance aux langues modernes, et où l'idiome italien ne s'était par encore purifié, sous l'influence du Dante et de Pétrarque, les deux génies sublimes, qui devaient lui donner la vie, pour ainsi dire.

Il est impossible de dire à laquelle des deux comtesses s'appliquent ces récits, à l'exception du second, qui paraît concerner l'amie du poète Jaufré, et du quatrième dont l'héroïne n'est certainement pas la comtesse Béatrix. Ils offrent un réel intérêt, parce qu'ils remontent à une époque fort ancienne

(1) FRANCESCO DA BARBERINO, poète toscan, né en 1264, mort en 1348, auteur des *Documenti d'amore* (enseignements d'amour) parus à Rome en 1640. La famille Barberino a eu d'autres membres illustres, parmi lesquels le pape Urbain VIII et le cardinal Francesco (1597-1679).

(vers 1300), et relativement rapprochée de celle où vécut nos Comtesses.

I. — FRANCESCO DA BARBERINO, *Del reggimento e costumi di donna*.

Madonna Lisa di Londres (1) disse :

Che debole era il chuur di quella donna
 Che per vana laude e per vana vista
 Dava onore altrui del suo dispregio.

Acqu Coasto dire di questa donna s'acosta una riposta che facie la contessa de Dia con messere Ugolino. Lungo tempo messere Ugolino facie d'arme e menò cortesia per una sua donna. Sicchè un giorno essendo a una caccia questa donna con molte altre donne e cavalieri, e abiendo dinanzi la detta sua donna più volte promesso a messere Ugolino di dalgli una ghirlanda, disse messere Ugolino : « De! madonna, quando debo io venire al punto di questa ghirlanda, che tante fiate promesso m'avete? » Disse la donna che non glielle daria mai, e che mai nolglielle avea pro-

I. — FRANCESCO DA BARBERINO (Traduction).

Madame Lise de Londres (1), dit :

Qu'il était faible le cœur de cette femme
 Qui par vaine gloire et faux point de vue,
 Sacrifiait son honneur à autrui,
 Malgré son propre mépris.

Au dire de cette dame, se rapporte une réponse que fit la comtesse de Die à messire Ugolin. Pendant longtemps, messire Ugolin fit des armes et se montra courtois pour sa dame. En sorte que, un certain jour, celle-ci se trouvant à une chasse avec beaucoup d'autres dames et d'autres cavaliers, en présence desquels la dite dame avait plusieurs fois promis à messire Ugolin de lui donner une guirlande, messire Ugolin dit : « De grâce, madame, quand serai-je sur le point d'obtenir cette guirlande, que tant de fois vous m'avez promise. » La dame répondit qu'elle ne la lui donnerait jamais et que jamais elle ne la lui avait promise. Alors messire Ugolin enleva sa simarre, la jeta dans le fleuve

(1) Peut-être Londres (Saint-Martin de), village des environs de Montpellier.

messa. Allora messere Ugolino si trasse la guarnaccia, e gittolla nel fiume lungo il quale cavalcavano, e disse : « Ecco, io mi spoglio del vostro amore. » Eddella disse : « Piaciemi. » Dette queste cose alla Contessa, fecie chiamare messere Ugolino, e biasimò la follia ch'aveva usata. Ello si lamentava diciendo : « E' non à cavaliero in Proenza, che non saccia ch'ella me l'avea promessa. » Disse la Contessa : « E dacchui? » Disse messere Ugolino : « Dammè. » Allora la Contessa gli parlò così : « Tu medesimo ti se' condannato, chennè dovea sapere alchuni la promessa; se fatta l'avea, tu non dovevicosì publicam ente adomandarla, nè così disonestamente del suo amore partire. Mattù se' fatto come la majore parte di cavalieri di Proenza, chesselgli àno più bella e maggior donna di sè, vannosi vantando con molte bugie, e spessamente di lor diciendo che più sono amati da esse, che non amano; essè alcuna gioia voi ricevete, la mostrate per tutto il mondo. Essè voi amate men belle e minor di voi, quando alchun vi dicie : « E come e dove avete posto il chuur vostro? » E voi dite, che tante preghiere ricevete dalloro e tanto vi sforzano, che non potete altro; sicchè dannessun lato le donne posson con voi. Ma

le long duquel ils chevauchaient, et dit : « Voilà, je me dépouille de votre amour. » Et elle répondit : « Cela me fait plaisir. » Ces choses ayant été rapportées à la comtesse, elle fit mander messire Ugolin, et blâma la folie qu'il avait montrée. Lui se lamentait en disant : « Il n'y a pas un seul chevalier en Provence, qui ne sache qu'elle me l'avait promise. » La comtesse dit : « Et par qui (le savaient-ils) ». Messire Ugolin répondit : « Par moi. » Alors la comtesse lui parla ainsi : « Toi-même, tu viens de te condamner, car personne n'aurait dû connaître cette promesse; si elle te l'avait faite, tu ne devais pas en demander (l'exécution) aussi publiquement, ni renoncer à son amour d'une façon si malhonnête. Mais tu as agi comme la plupart des chevaliers de Provence qui, s'ils ont (l'amitié) d'une femme belle et de plus haute naissance qu'eux mêmes, vont se vantant avec force mensonges et souvent disant qu'ils sont plus aimés d'elle qu'ils ne l'aiment; et si vous en recevez quelque bijou, vous le montrez à tout le monde. Et si vous aimez (des femmes) moins belles et de moindre valeur que vous, lorsque quelqu'un vous dit : « Comment et où (vers quelle personne) avez-vous placé votre cœur. » Vous répondez que vous avez subi tant de supplications d'elles et qu'elles vous ont tellement poussé à bout que vous n'avez pu (faire) autrement; de sorte que les dames ne peuvent (se tourner) d'aucun côté,

voi andante alle scervigiali, e date la infamia alle donne, e fate comperare a' mercatanti le ghirlande e veli elle cinture, e dite che l'avete dalle donne. Credi tu, messere Ugolino, che questa donna sia di quelle che, per innalzar tuo honore, volgia suo onor disfare ? » Allora costui vergogniato giurò di non amar mai donna ; essanza altra risposta si partio dal paese, e di lui non si seppe ma' più novelle (1).

avec vous. Mais vous allez vers les servantes, vous donnez l'infâmie aux dames, et vous faites acheter chez les marchands, des guirlandes, des écharpes, des ceintures et vous dites que vous les tenez d'elles. Crois-tu, messire Ugolin, que cette dame soit de celles qui, pour rehausser ton honneur (tes succès), voudraient rabaisser le leur. » Alors celui-ci, honteux, jura de ne plus aimer jamais aucune femme ; et, sans autre réplique, il partit du pays et l'on ne reçut jamais plus de nouvelles de lui.

Les cigaliers et les félibres connaissaient sûrement l'ouvrage de Barberino, au moment où ils ont songé à fêter la Comtesse ; on doit les féliciter de ne pas lui avoir gardé rancune de son jugement sévère sur leurs aïeux.

Constatons, en passant, combien il est curieux de voir notre héroïne, partager l'opinion que devait émettre, quelques siècles plus tard, sur les gens de Provence, un de ses fidèles, un des propagateurs du félibrige, celui que Mistral appelle un *flame Provençau*, le séduisant auteur des *Lettres de mon moulin*. Quelques uns de mes lecteurs souriront avec moi, en remarquant que la reine des félibres avait pressenti *Tartarin*, sept cents ans avant sa naissance.

(1) CHABANEAU. *Notes sur l'Histoire du Languedoc*, page 285, note 38. D'après l'édition. Baudi di Vesme, Bologna 1875, p. 169.

II. — FRANCESCO DA BARBERINO (*Ibid.*)

La contessa da Dia passava per Tolosa e per quel contado ; e, sicondo ch'ella dicie innun suo trattato, arrivò ad un manieri d'un gran borgiese c'avea nome Gualtieri dal Piano ; e ciend ed albergò collui, cioè a quel luogo. Eranvi la sera due sue filgluole, ch'erano maritate a Monpulieri ; & l'una avea auti quatro mariti, e l'altra cinque. Et cosl ragionando, accadde a Gualtieri di dire alla Contessa questa aventura di queste sue filglie. Sicchè dopo alchuni ragionamenti disse la Contessa a quella de' quatro : « Et come vi sta di tutti ? » — « Madonna », disse quella, « che sempre sono andata di male in peggio. » La Contessa si volse a quella de' cinque : « Ed a voi come sta de' cinque ? » Rispose : « Che sempre sono andata di bene in meglio. »

Dicie colei de' quatro
 Che « l primo fu pien(o) di tutte bontadi,
 E ricco e largo, e mansueto, e dolcie.
 Lo sicondo fu avaro e pauroso,
 Che non credea che li bastasse il pane.
 Lo terzo fu superbo e disdengnioso,

II. — FRANCESCO DA BARBERINO (Trad.)

La Comtesse de Die passait par Toulouse et par ce comté ; et, d'après ce qu'elle dit dans un de ses ouvrages, elle arriva au manoir d'un grand bourgeois, qui avait nom Galtier de La Plaine ; elle soupa et logea chez lui, c'est-à-dire à cet endroit. Il y avait là, le soir, deux de ses filles, qui étaient mariées à Montpellier ; l'une avait eu quatre maris et l'autre cinq. Et tout en conversant, Galtier vint à raconter l'aventure (la situation) de ses filles, à la Comtesse. En sorte que, après quelques causeries, la Comtesse dit à celle aux quatre maris : « Et comment vous êtes-vous trouvée avec tous (vos maris) ? » — « Madame, dit celle-ci, j'ai toujours été de mal en pire. » La Comtesse se tourna vers celle des cinq (maris) : « Et vous, comment vous trouvez-vous de vos cinq ? » (La seconde) répondit : « J'ai toujours été de mieux en mieux. »

Celle des quatre dit que :

Le premier fut plein de bontés, et riche, et généreux, doux et tendre. Le second fut avare et peureux, au point qu'il craignait toujours que le pain lui manquât. Le troisième fut orgueilleux et dédaigneux, et ne trouvait personne qui pût (frayer) avec lui. Le

E non trovava chi collui potesse.
 Lo quarto fu gieloso e sospeccioso
 Eddè cõtale ancora, e vive meco.
 E mai non ebi un buon(o) giorno collui. »
 Or dicie la siconda alla Contessa :
 « Lo primo fu villano e sconosciente ;
 (E) Dio nel pagò, che in tre mesi l'uccise.
 Lo sicondo non stava punto a casa,
 Nè si figieva innuna terra un mese ;
 Che stetti quattro di collui in uno anno ;
 Poi anegò innuna nave che ruppe.
 Lo terzo mi vendeo tutti i miei arnesi,
 Ed in due anni andò barattiere ;
 Poi morto fu per un(o) furto che fecie.
 Lo quarto mi batte(v)a com(e) vile : Iddio
 Nel pagò ; che correndo uno cavallo,
 Cadde morto, e io il sotterrai.
 Lo quinto m'a tenuta ben(e) quattro anni,
 Poi mi rubò, e andonne innInghilterra ;
 Or ci è novella, ch'egli è morto in Francia. »
 — « Or come dunque », dicie la Contessa,
 « Andata se' di bene in me(lgio)? » Rispose :
 (Che) « tutti rei, tutti morti.
 Io pur ciercava per averne un[o] buono ;

quatrième fut jaloux et défiant ; il est encore de même, car il vit avec moi, et je n'ai pas eu un seul jour de bonheur avec lui.

Alors la seconde dit à la Comtesse : « Le premier fut commun et grossier ; et Dieu le lui fit payer ; en trois mois il le tua. Le second ne restait pas un seul instant à la maison, ne se fixait pas un mois au même endroit ; je suis restée quatre jours avec lui, dans une année ; puis, il monta sur un navire qui périt. Le troisième, vendit tous mes meubles et en deux ans, devint un escroc ; puis, fut tué à la suite d'un larcin qu'il avait commis. Le quatrième me battait comme un lâche ; Dieu l'en punit ; en courant sur un cheval, il tomba mort et moi je l'enterrai. Le cinquième m'a bien traitée pendant quatre ans, puis il me vola et s'enfuit en Angleterre ; à présent, je reçois la nouvelle qu'il est mort en France. »

— « Or, comment donc, dit la Comtesse, avez-vous été de micux en micux ? » Elle répondit : « Tous scélérats, tous morts. »

Veggio che nonnà luogo :
Volgliomi omai di ciò riposare. »

Or dicie la Contessa : « Nota qui :
Che chinne truova un buon(o), solo Iddio laudi,
Essè le manca, poi non cierchi invano ;
E ancor color che trovato ànno i rei ;
Vedi che vana cierca fanno ancora » (1).

Je cherchais assez pour en avoir un bon ; je vois qu'il n'y en a nulle part ; je veux désormais me reposer. »

La Comtesse dit alors : « Notez bien ceci : que celle qui en trouve un bon, en loue Dieu seul ; et si vous le manquez, ne cherchez pas en vain ; car celles qui en ont rencontré de coupables, je vois qu'elles font de vaines recherches (pour tomber mieux).

Cette pièce concerne certainement, comme je l'ai déjà indiqué, la seconde des comtesses, celle que M. O. Schultz nomme *Philippe* et qui aurait reçu les hommages de plusieurs troubadours, parmi lesquels Adhémar le Nègre et Jaufré, le poète toulousain. Il n'y a rien de surprenant à ce que Barberino ait commis une confusion entre les deux comtesses, en réunissant ces récits comme s'appliquant à la même personne, puisqu'on n'est pas encore fixé aujourd'hui sur les faits se rapportant à l'une ou à l'autre, même après les récents travaux sur les troubadours.

III. — FRANCESCO DA BARBERINO (*Ibid.*)

Unde certe rex Francorum unius militis honoraret uxorem (2).
Sed que est ratio? Dixit comitissa de Dia quod hec eis ex debito

III. — FRANCESCO DA BARBERINO (Trad.)

(C'est pour cette cause) certainement, que le roi de France rendait les honneurs à la femme d'un chevalier(2). Mais quelle en

(1) CHABANEAU. *Notes sur l'Histoire du Languedoc*, page 286, note 38, d'après l'édition Baudi di Vesme, Bologna, 1875, p. 247.

(2) Ce début constitue évidemment le second membre d'une phrase, dont le commencement devait être sans intérêt.

fiabant a viris, eo quod nobiliores. Beltrandus quesivit quare, & ipsa inquit : « Quoniam vir de humo & terra lutosa creatus seu formatus extiterat, femina vero de nobilissima costa humana jam mundificata Dei presidio, quod ex utriusque manus lavatione probabat (1). Item quia vir, tanquam mercenarius qui habebat servire mulieri, fortis creatus fuerat & robustus; mulier autem, quia dominari debebat & ad sola nobilia & amena intendere, creata fuerat delicata & pulcra, nec in ea ponere Deus curaverat nisi illa que ad pulcritudinem pertinebant. Ideo, inquit, sedent domine, viris bellantibus insistentibusque labori. Adducebat etiam plures alias rationes, de quibus dictum est supra, pro eis & contra eos (2).

IV. — FRANCESCO DA BARBERINO (*Ibid.*)

Comitissa de Dia quendam suum militem habebat qui totum intentum suum dirigebat ad duo : unum erat in se ornare &

est la raison? La Comtesse de Die dit qu'ils étaient dûs aux dames par les hommes, parce qu'elles sont plus nobles. Beltrand demanda pourquoi. Elle répondit que l'homme avait été créé ou formé de terre et de boue, au lieu que la femme l'avait été de la plus noble côte de l'homme, déjà purifiée par les soins de Dieu; et elle le prouvait par la main qui lave l'autre (1). C'est pourquoi l'homme, un mercenaire, qui avait à servir la femme, avait été créé vaillant et robuste, tandis que la femme, parce qu'elle devait dominer et n'avoir que des occupations nobles et agréables, avait été créée délicate et belle. Dieu avait eu soin de ne mettre en elle que ce qui a trait à la beauté. Voilà pourquoi, dit-elle, les dames restent chez elles quand les hommes sont à la guerre ou à leurs travaux. Elle ajoutait encore plusieurs autres arguments dont il a été parlé plus haut, en faveur des dames et contre les hommes.

IV. — FRANCESCO DA BARBERINO (Trad.)

La Comtesse de Die avait un chevalier, qui dirigeait toute son attention vers deux choses; l'une (était de) se parer comme une

(1) Allusion au proverbe : « Une main lave l'autre »?

(2) CHABANEAU. *Notes sur l'Histoire du Languedoc*, page 287, note 38, d'après A. Thomas (*Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie au moyen-âge*, p. 174).

lavare more femini & ultra; aliud erat in luxuria & pertinentibus ad eam. Comitissa vero, que jam lasciviam mundi deseruerat & vacabat Deo, cum inveniret mane quodam hunc militem juxta suam cameram se ornare, dissit ad eum hujus regule testum; quem considerans miles ab inde in antea multum correctus est, & vidi eum postea mirabiliter ordinatum.

Tu che ti lavi le tue membra spesso
 Per esser netto appresso,
 Come t'involgi in cotanta laideza
 Del peccato, e vileza?
 Che poniam pur che Dio te 'l perdonasse,
 Et hom no lo spregiasse;
 Dovresti sol per bella, e netta vita,
 Tener la mente sincera, e pulita (1).

femme et plus encore; l'autre (de s'adonner) à la luxure et à tout ce qui s'y rapporte. La Comtesse qui avait déjà renoncé aux plaisirs du monde, et s'occupait de Dieu, ayant rencontré un certain matin, ce chevalier près de sa chambre, (occupé) à se parer, lui cita le texte de la règle qui suit; le chevalier l'ayant médité, se corrigea beaucoup, et je l'ai vu depuis, admirablement rangé :

« Toi qui laves si souvent tes membres pour être propre ensuite; comment te complais-tu dans une aussi grande laideur et vilénie du péché? Alors que, pour que Dieu te pardonnât et que les hommes ne te méprisassent pas, tu devrais, par une vie sage et réglée, rendre ton âme nette et sans tache. »

On reconnaîtra dans l'extrait qui précède, celui dont il a été parlé à la page 18 ci-avant, et dont les énonciations semblent prouver, au dire de M. Schultz, l'existence d'une seconde comtesse.

(1) CHABANEAU. *Notes sur l'Histoire du Languedoc*, page 287, note 38, d'après A. Thomas (*Francesco da Barberino, etc....*, p. 191).

V. — FRANCESCO DA BARBERINO (*Ibid.*)

Quesitum fuit a comitissa de Dia que posset dari regula optima, brevis & aperta militibus ad bellandum; & illa interrogavit: « De quo bello queritis? » Et querens iterum quesivit: « Quot sunt bella? » Dixit illa: « Duo. » Et querens: « Que? » Dixit ipsa: « Bellum armigerum & bellum verbale; & armigero aliud ad mortem, aliud ad valendum; verbalis autem aliud ad solatium, aliud ad convicendum. De armigero ad mortem tolle regulam unam: vincat curialitatem vita. De armigero autem ad valendum tolle secundam regulam: preama & preamate amore potius vale quam ut presis. De verbali ad solatium tolle tertiam: vinci magis quam vincere altercationibus cura. De verbali ad convicendum fac partes II: ut prima, si fueris cum irato iratus & veritas est tecum, verbis claris & paucis tene partem tuam, donec in astantes fidem tue veritatis inducas, quo facto in alia cum aliis te convertas. Et in hoc & eodem, si veritas contra te, in casu quo te

V. — FRANCESCO DA BARBERINO (Trad.)

On demanda à la Comtesse de Die, quelle était la meilleure règle courte et facile, qui pourrait être donnée aux chevaliers pour combattre; elle questionna (disant): « De quelle guerre parlez-vous? » Et l'interlocuteur demanda de nouveau: « Combien y a-t-il de guerres? » Elle dit: « Deux ». Et celui qui l'interrogeait: « Lesquelles? » Elle reprit: « La guerre des armes et la guerre de paroles; et dans celle des armes, l'une (relative) à la mort, l'autre au salut; dans celle de paroles, l'une (ayant pour but) de consoler, l'autre de convaincre. Dans la guerre des armes pour (procurer) la mort, suis une seule règle: tâche de vaincre. Dans la même guerre (entreprise afin d'assurer) le salut, retiens une seconde règle: aime-toi au point de (préférer) te sauver que de vaincre. Dans la guerre de paroles pour consoler, note une troisième (recommandation): cherche plutôt à être vaincu qu'à vaincre, dans les discussions. Dans la même guerre (entreprise) pour convaincre, fais deux divisions: d'abord si, irrité, tu te trouves avec un adversaire en colère, et que la vérité soit de ton côté, plaide ta cause en mots clairs et concis jusqu'à ce que tu

(1) CHABANEAU. *Notes sur l'Histoire du Languedoc*, page 287, note 38, d'après A. Thomas (*Francesco da Barberino, etc.*., p. 192).

ipsum publicari non decet, post aliquam resistentiam irato cede. Secunda, si iratus cum non irato, te ipsum contine ac expecta tibi obviam rationem. Tertia si non iratus cum irato : in casu isto, aut est amicus aut non sic. Amicum quippe te convenit expectare; alii autem propter iram, proposita plana voce tua defensione, cede. Quod si omnino perstiterit, loquens cum astantibus de aliis da sermonem, quasi verba ejus contempnere, si tuus non est superior, videaris. De superiori autem, inquit illa, in quo gradu singulas intelligas dominas, tibi regulam trado talem : iratis deferas, non iratis assurgas, vinci semper & non vincere queras. Hoc quippe modo gratias juvenes acquirunt crudelium dominarum & crudelitatem virorum temperant asperorum. » Hec namque, licet longa sint, [puta in tractatibus suis], hic breviter collecta sufficiant (1).

aies pénétré les assistants de ton bon droit, et, cela fait, détourne ta conversation vers d'autres (sujets), avec d'autres (personnes). Et dans la même (situation), si la vérité est contre toi, pour le cas où tu ne voudrais pas t'afficher, cède, après quelque résistance, à ton adversaire en courroux. En second lieu, si (toi-même étant) en colère, ton contradicteur n'est pas irrité, contiens-toi et attends que la raison te pénètre. Troisièmement (si) n'étant pas en courroux, (tu discutes) avec un homme emporté ; dans ce cas, il est ton ami ou non. Avec un ami, certes, il te convient d'attendre ; avec un autre, cède à cause de sa fureur, mais après avoir développé ta défense d'une voix ferme. S'il persiste absolument, causant avec les personnes présentes mets la conversation sur un autre (sujet), comme si tu méprisais ses paroles, s'il n'est pas ton supérieur. En ce qui concerne les supérieurs, dit-elle, et dans cette catégorie comprends toutes les dames, je te transmets la règle suivante : ne résiste pas à ceux qui sont irrités, cède à ceux qui ne le sont pas, cherche toujours à être vaincu et non à vaincre. De cette manière, les jeunes gens gagnent les (bonnes) grâces des dames cruelles et tempèrent la sévérité des hommes difficiles. » Que ces (préceptes), longuement (développés ailleurs), [dans ses traités sans doute], suffisent, (bien qu')énumérés brièvement ici.

Les derniers extraits de l'œuvre de Barberino, fournissent un nouvel argument aux personnes qui admettent l'existence des Cours d'amour. Notre Comtesse n'aurait certainement pas donné des conseils aussi nets et aussi précis, que ceux rap-

portés plus haut, si elle n'avait été appelée, à plusieurs reprises, à trancher des débats amoureux, et sans doute avec l'aide d'autres dames aussi expertes qu'elle-même, en de semblables matières.

Ils provoqueront un nouveau mouvement en faveur de Béatrix. Car si quelques pièces trop peu nombreuses, de son œuvre poétique, sont parvenues jusqu'à nous, les rapports de Barberino indiquent que notre héroïne n'en était pas moins une conseillère avisée, dont les jugements durent toujours être empreints de tact et de délicatesse.





CHAPITRE DEUXIÈME

ŒUVRES DE LA COMTESSE DE DIE. — QUEL EN EST LE VÉRITABLE AUTEUR. — TRANSCRIPTION ET TRADUCTION DES POÉSIES ATTRIBUÉES A NOTRE HÉROÏNE. — SON CHEF-D'ŒUVRE, SUIVI DE L'APPRÉCIATION DE RAYNOUARD. — DIGRESSION SUR LA LANGUE ROMANE ET LE FÉLIBRIGE.



Avant de transcrire les œuvres de la Comtesse de Die, il est bon d'indiquer que la plupart des auteurs les attribuent à la première des deux, à celle que nous avons appelée BÉATRIX, et qui aurait été aimée de Raimbaut d'Orange.

Nous nous rangeons à cette opinion, avec M. O. Schultz (1), bien que M. Thomas fasse remarquer :

« Que ces œuvres ne contiennent rien qui puisse nous éclairer sur les personnes, avec qui la noble trobairitz a été en relations. » (2)

(1) O. SCHULTZ. *Loco citato*.

(2) A. THOMAS. *Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie au moyen-âge*. Paris 1883.

Guinguenné termine ainsi l'article, dont nous avons donné déjà quelques citations :

« C'est de la première Comtesse de Die, que sont les quatre pièces de vers que l'on trouve dans quelques manuscrits. Il ne s'est rien conservé de la seconde. Nostradamus dit qu'elle avait composé, depuis sa retraite, un traité de la Tarasque, en rimes provençales..... mais on ne sait ce qu'est devenu ce traité. » (1)

Auguste Boissier, reproduisant les idées d'auteurs plus anciens, indique que, dans une de ses pièces, Raimbaut s'exprime ainsi :

« J'affecte un air gai au milieu de mes chagrins et sans l'amour qui m'arrête, j'irais me jeter dans un cloître. »

Cette dame dont il parle était la Comtesse de Die, toujours d'après Boissier, qui ajoute : « La Comtesse, de son côté, dans un tenson, se félicite d'avoir trouvé dans Rambaud un chevalier selon son cœur ; mais bientôt elle eut à se plaindre de son inconstance et..... chanta douloureusement l'ingratitude de celui qu'elle aimait. » (2)

Nous possédons plusieurs pièces de vers ou chansons attribuées à la Comtesse. La plus grande partie de ses œuvres a été perdue, sans nul doute. Et les commentateurs sont divisés, sur le nombre exact de celles qui nous restent.

(1) GUINGUENNÉ. *Hist. litt. de la France*, tome XIII (paru en 1814), page 472.

(2) Aug. BOISSIER. *Cinquième concours de la France littéraire.*

Certains n'en acceptent que *quatre*, y compris le tenson transcrit plus loin et rejettent la poésie commençant par les mots : « Fis jois ».

D'autres, parmi lesquels M. O. Schultz, prétendent au contraire que ce dernier morceau est de notre héroïne, mais ils contestent qu'elle soit l'auteur du tenson attribué, par quelques uns d'entre eux, à Raimbaut d'Orange.

Malgré ces opinions diverses, il m'a paru bon de transcrire les cinq *cansós*, qui offrent toutes un certain intérêt.

J'ai essayé de traduire ces vers ravissants, et je l'ai fait d'une façon aussi littérale que possible. Mais il serait imprudent d'espérer pouvoir rendre la grâce des expressions employées dans cette langue si douce du XII^e siècle.

« La poésie française elle-même, maniée avec art, écrit Villemain, aurait peine à suivre tous les artifices du rythme provençal... Parfois une science presque égale à celle des poètes de l'antiquité, a construit les paroles, nuancé, varié les sons et joué avec le mètre. »

Comment, par exemple, faire saisir le charme des répétitions de mots, modifiés pour servir la rime, qui seraient fatigantes en français et qui constituent un des principaux agréments de certaines poésies romanes. (Voir ci-après la 1^{re} pièce : « Ab joi et ab joven... »).

J'engage mes lecteurs à suivre le conseil de M. Eugène Lintilhac, dans son *Précis historique de la lit-*

térature française, en lisant ces vers à haute voix, afin d'en saisir toute l'harmonie.

Le manuscrit du Vatican, où se trouvent la note en vieux langage roman reproduite en tête du chapitre premier et les deux miniatures que l'on verra dans le cours du volume (1), donne tout d'abord la pièce ci-après, dans laquelle la Comtesse se félicite d'avoir enfin rencontré un ami digne d'elle.

Elle a été publiée dans Raynouard, *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. III, p. 23; Rochegude, *Parnasse Occitanien*, Toulouse, 1819, p. 54; C. A. F. Mahn, *Die Werke der Troubadours*, 1846, t. I, p. 87. Le texte ci-dessous a été pris dans O. Schultz, *Die provenzalischen Dichterinnen*, Leipzig, Gustave Fock 1888, p. 17.

Ab joi et ab joven m'apais
 e jois e joven m'apaia,
 que mos amics es lo plus gais,
 per qu'ieu sui coindet' e guaia ;
 e pois ieu li sui veraia,
 bei · s taing qu'el me sia verais,
 qu'anc de lui amar non m'estrais
 ni ai cor que m'en estraia.

De de

Avec joie et avec jeunesse je suis contente, et joie et jeunesse me rendent heureuse, car mon ami est le plus gai. Aussi suis-je accorte et gaie; et puisque je lui suis fidèle, il convient bien qu'il me soit fidèle aussi, car jamais je ne cessai de l'aimer et je n'ai pas au cœur (le désir) de me retirer de lui.

(1) La miniature représentant la Comtesse, constitue la lettre initiale de la poésie.

Mout mi plai, quar sai que val mais
cel qu'ieu plus desir que m'aia,
e cel que primiers lo m'atrais
Dieu prec que gran joi l'atraia ;
e qui que mal l'en retraia,
no · l creza, fors cel qui retrais
c'cm cuoill maintas vetz los balais
ab qu'el mezeis se balaia.

Dompna que en bon pretz s'enten
deu ben pausar s'entendenssa
en un pro eavallier valen ;
pois qu'ill conois sa valenssa,
que l'aus amar a presenssa ;
que dompna, pois am'a presen,
ja pois li pro ni li valen
non dirant mas avinenssa.

Qu'ieu n'ai chausit un pro e gen,
per cui pretz meillur'e genssa,
larc e adreig e conoissen,
on es sens e conoissenssa,

Il me plait infiniment, car je sais qu'il vaut plus (que tout autre), lui, de qui je désire le plus être aimée ; quant à celui qui, le premier, me l'a conduit, je prie Dieu de lui accorder grande joie ; et quel que soit celui qui lui dira du mal de moi, qu'il ne le croye pas, mais qu'il ajoute foi plutôt à ce que dira un autre : souvent on cueille les verges, avec lesquelles on se frappe soi-même.

Dame qui désire haut mérite, doit bien placer toutes ses aspirations vers un chevalier preux et vaillant, dont le courage lui soit connu, et oser l'aimer ouvertement ; d'une dame qui aime avec franchise, jamais les preux et les vaillants ne diront autre chose que du bien.

J'en ai choisi un, preux et noble, par qui le mérite (de ceux qui l'aiment) s'améliore et s'ennoblit ; généreux, adroit et fin, qui a sens et adresse. Je le prie d'avoir confiance en moi et de ne pas

prec li que m'aia crezenssa,
 ni om no · l puosca far crezen
 qu'ieu fassa vas lui faillimen,
 sol non trob en lui faillessa.

Amics, la vostra valenssa.
 sabon li pro e li valen,
 per qu'ieu vos quier de mantenen,
 si · us plai, vostra mantenenssa.

se laisser persuader que je puisse faillir envers lui, si lui-même n'a rien à se reprocher vis-à-vis de moi.

Ami, votre valeur est connue des preux et des vaillants ; aussi je vous demande dès maintenant, s'il vous plaît, votre protection.

Il est difficile de trouver, dans toute la poésie romane, un madrigal plus coquettement tourné.

La troubairitz a employé l'inflexion des mots, pour enrichir ses rimes, obtenant ainsi des chutes presque identiques, qui ne diffèrent entre elles que par l'usage de l'un ou de l'autre genre. Grâce à ce procédé, propre à la littérature provençale et rarement imité par les poètes de la langue d'oïl, les *trouvères*, notre poétesse arrive à ce rythme chantant, d'un charme tout particulier, qui s'affirme surtout dans la strophe d'envoi, tout à la fois si simple et si gracieuse.

La poésie qui suit, est celle que certains auteurs refusent de comprendre dans les œuvres de la Comtesse. Elle se trouve citée dans Rochegude, *Parnasse Occitanien*, p. 57 ; dans C. A. F. Mahn, *Die Werke der Troubadours*, t. I, p. 88, et dans M. O. Schultz, *Die provenzalischen Dichterinnen*, p. 19. C'est cette version que je reproduis, en y ajoutant le 4^e vers qui se trouve dans quelques autres éditions.

Fis jois me don' alegransa,
 per qu'ieu cant plus gaiamen,
 e non m'o teng a pezansa
 ni a negu pessamen
 quar sai que son a mon dan
 aital lauzengier truan,
 e lor maldis non m'esglaiä,
 ans en son dez tans plus gaiä.

En mi inges Fransa
 li lausengier maldizen,
 qu'om no pot aver onransa
 qui a ab els acordamen,
 qu'ist son d'atretal semblan
 com la nivols, quan s'espan,
 que · l solels en pert sa raia,
 per qu'ieu non am gent savaia.

E vos gelos mal parlan,
 no · us cugetz qu'ieu m'an tarzan
 que jois e jovens no · m plaia,
 per tals que dols vos descaia.

Une pure joie me donne de l'allégresse, aussi je chante plus gaiement, et je ne me mets nullement en peine, pas même en peine d'y penser (à ce que l'on peut dire), bien que je sache qu'ils cherchent mon mal, tous ces médisants misérables; leurs méchants propos ne m'affligent pas; au contraire, je suis dix fois plus gaie.

. quant à ces fâcheux médisants, on ne peut avoir de l'honneur si on est d'accord avec eux; ils ressemblent au brouillard qui, se répandant, fait perdre au soleil son éclat; aussi je n'aime pas les gens méchants.

Et vous, jaloux, mauvaises langues, ne vous figurez pas que j'hésiterai (à dire) que joie et jeunesse me plaisent, quelque douleur que cela vous cause.

Raimbaut a traité le même sujet que son amie. Dans une de ses chansons, il se plaint : « que les médisants se font un jeu de détruire les personnes,

qui ont le plus de fidélité et de droiture et se plaisent à mettre les amants dans la peine ».

La plupart des troubadours ont fait comme notre héroïne et ont conseillé, dans leurs vers, de se prémunir contre les envieux.

Bernard de Ventadour s'écrie, « que l'union de deux amants serait belle chose, si l'envie n'arrivait pas à ébruiter leur affection ! ».

Folquet de Marseille n'envoie pas de message à sa dame, « car il veut faire croire aux envieux, qu'il a placé ailleurs son espoir ».

Arnaut de Marueil se désole de ce qu' « il faut souvent dissimuler et mentir, pour cacher l'état de son cœur aux indiscrets ».

Les choses n'ont guère changé depuis l'époque qui nous occupe. Les amoureux de nos jours ne trouvent guère plus de pitié que ceux du 12^e siècle, devant ces juges impitoyables, que sont les indifférents.

Il est vrai que l'on peut considérer comme un attrait particulier, qui vient s'ajouter aux joies d'une affection partagée, le plaisir, pour deux personnes qui s'aiment, de tromper la surveillance incessante, exercée sur tous leurs actes, par les moins intéressés.

Dans le tenson (1) que nous reproduisons ci-après, débat entre la Comtesse et Raimbaut.

Monsieur Lintilhac cite cette pièce, comme une

(1) Le tenson est une espèce de dispute entre deux personnages.

« élégante scène de dépit amoureux » (1) et M. H. Vaschalde prétend qu'on peut la regarder, « comme une imitation du charmant dialogue d'Horace avec Lydie : *Donec gratus eram tibi*, etc..... » (2).

Cette œuvre rapportée par Raynouard, t. II, page 188, et par Rochemont, *Parnasse Occitanien*, p. 47, se trouve également dans *l'Histoire des Troubadours* de M. H. Vaschalde, page 11. C'est d'après ce dernier auteur, que je la donne.

Amicx, ab gran cossirier
 Sui per vos et en greu pena,
 E del mal qu'ieu en suffier
 No cre que vos sentatz guaire ;
 Doncx, per que us metetz amaire
 Pus a me laissatz tot lo mal ?
 Quar abduy no'l partem egual.

Domna, amors a tal mestier,
 Pus dos amicx encadena,
 Qu'el mal qu'an e l'alegrier
 Senta quecx a son veiaire ;
 Qu'ieu pens, e no sui guabaire,
 Que la dura dolor coral
 Ai eu tota a mon cabal.

Ami, je suis en grand souci et en grande peine pour vous. Et vous-même, vous ne sentez guère le mal dont je souffre. S'il est vrai que vous m'aimez, pourquoi me laisser en partage tout le mal ? Car nous ne le supportons pas d'égale façon.

Dame, amour est fait de telle sorte, que lorsqu'il enchaîne deux amants, chacun d'eux, de son côté ressent, à son point de vue, toute la peine et toute la joie qu'ils éprouvent. Je pense au contraire, et je ne raille pas, que la peine de cœur a été pour moi, toute entière.

(1) E. LINTILHAC. *Précis historique de la littérature française*.

(2) H. VASCHALDE. *Histoire des Troubadours*, Paris, 1889, p. 10.

Amicx, s'acsetz un cartier
 De la dolor que m malmena
 Be viratz mon encombrier ;
 Mas no us cal del mieu dan guaire,
 Que quan no m'en puesc estraire,
 Cum que m'an, vos es cominal
 An me ben o mal atretal.

Domna, quar yst lauzengier
 Que m'en tout sen et alena,
 Son vostr'anguoyssos guerrier
 Lays m'en, non per talan vaire,
 Quar no us sui pros, qu'ab lor braire
 Vos an bastit tal joc mortal
 Que no y jauzem jauzen jornal.

Amicx, nulh grat no us refier.
 Quar ja'l micus dans vos refrena
 De vezer me que us enquier ;
 E, si vos faitx plus gardaire
 Del mieu dan qu'ieu no vuelh faire,
 Be us tenc per sobre plus leyal
 Que no son silh de l'Espital.

Domna, ieu tem a sobrier,
 Qu'aur perdi, e vos, arena,
 Que per dig de lauzengier

Ami, si vous supportiez une faible portion (un quartier) du mal qui me torture, vous comprendriez bien mon tourment. Mais elle vous importe peu ma peine dont je ne puis me distraire. Il vous est indifférent que je sois heureuse ou attristée.

Dame, ce sont des calomniateurs qui, par leurs propos, ont fait tout le mal ; je suis, moi, votre guerrier bien malheureux ; si je ne suis pas près de vous, c'est que, par leurs dires seuls, ils ont inventé ce jeu mortel, auquel nous ne pouvons nous complaire.

Ami, je ne vous suis nullement reconnaissante d'être plus retenu pour me voir, que je ne le désirerais ; et si vous êtes plus soucieux du tort (qui peut en résulter pour moi), que je ne m'en préoccupe moi-même, je penserai sûrement que vous êtes plus scrupuleux que les frères de l'Hôpital.

Dame, je crains d'autant plus de voir notre amour détruit par

Nostr'amor tornes en caire,
 Per so dey tener en guaire
 Trop plus que vos per sanh Marsal,
 Quar etz la res que mais me val.

Amicx, tan vos sai lauzengier
 E fait d'amorosa mena
 Qu'ieu cug que de cavalier
 Siatz devengutz camjaire;
 E deg vos o ben retraire,
 Quar ben paretz que pessetz d'al.
 Pos del micu pensamen no us cal.

Domna, jamais esparvier
 No port, ni cas ab cerena,
 S'anc pueys que m detz joi entier
 Fuy de nulh'otra enquistaire;
 Ni no suy aital bauzaire;
 Mas per enveia'l deslial
 M'o alevon e m fan venal.

Amicx, creirai vos per aital,
 Qu'aissi us aya tos temps leyal.

les propos des médisants, que je perds de l'or, alors que vous perdez seulement du sable. Car vous êtes, par St-Martial, la personne que j'aime le mieux au monde.

Ami, vous êtes si complimenteur et usez de manières tellement amoureuses, que je suppose que de chevalier, vous vous êtes fait changeur (1). Je dois bien vous faire des reproches, car il semble que vous songez à autre chose, depuis que ma pensée ne vous importe plus.

Dame, que je ne porte jamais d'épervier, que je ne chasse plus jamais, s'il est vrai que, depuis que vous m'avez comblé de faveurs, j'ai recherché un autre amour. Je ne suis pas trompeur à ce point ; mais on me fait passer pour tel, par jalousie.

Eh ! bien ami, j'admettrai donc à l'avenir, que vous avez toujours été fidèle.

(1) Jeu de mots pour indiquer qu'il a changé de manière de faire.

Domna, aissi m'auretz leyal,
Que jamais non pensarai d'al.

Vous pouvez, ma mic, me supposer assez loyal, (pour croire) que je ne penserai jamais à autre personne qu'à vous.

Est-ce à la suite du débat qui avait fait éclore ce tenson, devenu célèbre, que le chevalier bouda Béatrix ? On ne peut l'assurer, mais ce qu'il y a de certain, c'est que notre héroïne, ayant été délaissée, à un moment donné, par l'ingrat qu'elle aimait, chanta sa douleur dans la ravissante poésie publiée et traduite par Raynouard, que je reproduis ci-dessous.

C'est bien là, la plus belle des poésies de la troubadoursse. Tous les auteurs la citent, tous s'accordent à la louer sans réserve. Elle est le fleuron de la couronne poétique de la Muse dauphinoise et comme la caractéristique de son œuvre. Grâce à ces strophes, dont certaines offrent des rimes d'une richesse incomparable, la Comtesse de Die est considérée, comme ayant écrit tous ses vers, sous l'inspiration de la douleur. Et, c'est la tristesse émue de cette épître faite de reproches et de tendresse, tout à la fois, que célébreront, à travers les âges, les poètes épris de son talent.

Elle figure dans Raynouard, t. III, p. 22 ; Rochegude, *Parnasse Occitanien*, 8^o, page 55 ; C. A. F. Mahn, *Die Werke der Troubadours*, t. I, p. 86 ; Karl Bartsch, *Chrestomathie provençale*, Elberfeld, 1880, p. 71. Je la copie dans M. O. Schultz, *Die provenzalischen Dichterinnen*, p. 18.

A chantar m'er de so qu'ieu non volria,
 tant me rancur de lui cui sui amia,
 car ieu l'am mais que nuilla ren que sia :
 vas lui no·m val merces ni cortesia
 ni ma beltatz ni mos pretz ni mos sens,
 c'atressi·m sui enganad' e trahia
 com deg'r' esser, s'ieu fos desavinens.

D'aisso·m conort car anc non fi faillessa,
 amics, vas vos per nuilla captenenssa,
 anz vos am mais non fetz Seguis Valenssa (1),
 e platz mi mout quez eu d'amar vos venssa,
 lo mieus amics, car etz lo plus valens ;
 mi faitz orguouill en ditz et en parvenssa,
 e si etz francs vas totas autras gens.

Be·m meravill com vostre cors s'orguouilla
 amics, vas me, per qu'ai rason qu'ieu·m duoilla ;
 non es ges dreitz c'autr'amors vos mi tuoilla

Le sujet de mes chants sera pénible et douloureux. Hélas ! j'ai à me plaindre de celui dont je suis la tendre amie ; je l'aime plus que chose qui soit au monde ; mais auprès de lui, rien ne me sert, ni merci, ni courtoisie, ni ma beauté, ni mon mérite, ni mon esprit. Je suis trompée, je suis trahie comme si j'avais commis quelque faute envers lui.

Ce qui du moins me console, c'est que je ne vous manquai jamais en rien, ô cher ami, dans aucune circonstance ! Je vous ai toujours aimé, je vous aime encore plus que Seguin n'aima Valence (1). Oui, je me complais à penser que je vous surpasse en tendresse, ô cher ami ! comme vous me surpassez en brillantes qualités. Mais quoi ! vos discours et vos manières sont sévères envers moi, tandis que toutes les autres personnes trouvent en vous tant de bontés et de politesse !

Oh ! combien je suis étonnée, cher ami, que vous affectiez envers moi, cette sévérité : pourrais-je n'en être pas affligée ? Non, il n'est pas juste qu'une autre dame m'enlève votre cœur, quelles que

(1) *Seguin et Valenssa*, vieux roman en langue d'oc, qui devait former une des lectures habituelles des troubadours.

per nulla ren qu'ie·us diga ni acuolla ;
 e membre vos cals fo·l comenssamens
 de nostr'amor ! ja Dompnedieus non vuoilla
 qu'en ma colpa sia·l departimens.

Proesa grans qu'el vostre cors s'aizina
 e lo rics pretz qu'avetz m'en ataina,
 c'una non sai, loindana ni vezina,
 si vol amar, vas vos non si' aclina ;
 mas vos, amics, etz ben tant conoisens
 que ben devetz conoisser la plus fina,
 e membre vos de nostres covinens.

Valer mi deu mos pretz e mos paratges
 e ma beltatz e plus mos fis coratges,
 per qu'ieu vos mand lai on es vostr' estatges
 esta chansson que me sia messatges :
 ieu vuoill saber, lo micus bels amics gens,
 per que vos m'etz tant fers ni tant salvatges,
 non sai, si s'es orguouills o maltalens.

Mas aitan plus voill li digas messatges
 qu'en trop d'orguouill ant gran dan maintas gens.

soient pour vous, ses bontés et ses manières. Ah ! souvenez-vous du commencement de notre amour ; Dieu me garde que la cause d'une rupture vienne de moi !

Le grand mérite que vous avez, la haute puissance qui vous entoure, me rassurent. Je sais qu'aucune dame, de ces contrées ou des contrées lointaines, si elle veut aimer, fait, en vous préférant, le choix le plus honorable ; mais, ô cher ami, vous vous connaissez en amour ; vous savez quelle est la femme la plus sincère et la plus tendre : souvenez-vous de nos accords !

Je devrais compter sur mon mérite et sur mon rang, sur ma beauté, encore plus sur mon tendre attachement ; aussi je vous adresse, cher ami, aux lieux où vous êtes, cette chanson, messagère et interprète d'amour ; oui, mon beau, mon aimable ami, je veux connaître pourquoi vous me traitez d'une manière si dure, si barbare ? Est-ce l'effet de la haine ? est-ce l'effet de l'orgueil ?

Je recommande à mon message de vous faire souvenir combien l'orgueil et la dureté deviennent quelquefois nuisibles.



INITIALE D'UN MANUSCRIT DU VATICAN

Communiquée par M. H. VASCHALDE, auteur de *l'histoire des
Troubadours du Vivarais, du Gévaudan
et du Dauphiné.*



INITIALE D'UN MANUSCRIT DU VATICAN

Communiquée par M. H. VASCHALDE, auteur de l'*Histoire des
Troubadours du Vivarais, du Gévaudan
et du Dauphiné.*

« Je ne crois pas, dit Raynouard, que jamais l'élégie amoureuse ait mis autant de grâce et d'abandon à exprimer une affection aussi tendre et aussi passionnée. C'est le sentiment le plus vrai, le plus exquis qui a dicté cette pièce. J'avoue que j'ai essayé vainement d'en offrir une traduction ; le sentiment, la grâce ne se traduisent pas ; ce sont des fleurs délicates, dont il faut respirer le parfum sur la plante ; leur odeur s'exhale, leur éclat se ternit, à l'instant qu'on les détache de la tige maternelle.

» Que l'on compare cette pièce avec celle de Sapho, et l'on aura une juste idée de la littérature classique et du caractère de la littérature que créèrent les troubadours. L'amante de Phaon cède à l'entraînement de l'amour, mais de l'amour tel qu'une femme l'éprouvait dans ces temps où la sensibilité était toute matérielle, où la civilisation n'admettait point encore les femmes à faire l'ornement de la société. L'amante du chevalier parle un autre langage ; c'est le cœur seul qui s'abandonne ; sa sensibilité est toute intellectuelle. Cette femme, aussi tendre que passionnée, ne demande à l'amour que l'amour même. » (1)

L'éloquence de notre héroïne ne parvint pas à ramener son volage amant, occupé, sans doute, à rechercher les faveurs de Marie de Verfeuil ou de la comtesse d'Urgel.

(1) RAYNOUARD. *Choix de Poésies originales de Troubadours*, t. II, p. 42.

Et l'infortunée poétesse laissa échapper sa douleur dans une dernière pièce, qui n'est plus seulement dictée par l'amour le plus pur.

Je ne crois pas devoir en donner une traduction complète. Elle est plus intelligible que les précédentes. De plus, certaines expressions parfaitement acceptables, en langage roman, paraîtraient choquantes, en français moderne. Je me suis borné à expliquer sommairement le sens de chaque strophe.

Elle est publiée dans Raynouard, t. III, p. 28; Rochemont, *Parnasse Occitanien*, p. 57; C. A. F. Mahn, *Die Werke der Troubadours*, t. I, p. 87. J'adopte le texte très correct de M. O. Schultz, *Die provenzalischen Dichterinnen*, 1888, p. 18.

l'estat ai en greu cossirier
per un cavallier qu'ai agut,
e vuoil sia totz temps saubut
cum ieu l'ai amat a sobrier ;
ara vei qu'ieu sui trahida
car ieu non li donei m'amor,
don ai estat en gran error,
en lieig e quand sui vestida.

Ben volria mon cavallier
tener un ser en mos bratz nut,
qu'el s'en tengra per erebut
sol qu'a lui fezes cosseillier ;

Je suis en grand souci pour un chevalier que j'ai eu, et je désire que, de tout temps, l'on sache que je l'ai aimé à l'excès. Je vois à présent que je suis trahie, parce que je ne lui témoignai pas suffisamment mon amour : en quoi j'ai eu grandement tort.

Que je voudrais être auprès de mon chevalier. Quelle reconnaissance j'aurais pour celui qui lui conseillera de revenir vers

car plus m'en sui abellida
 no fetz Floris de Blanchefflor : (1)
 ieu l'autrei mon cor e m'amor
 mon sen, mos huoills e ma vida.

Bels amics avinens e bos,
 cora · us tenrai en mon poder ?
 e que jagucs ab vos un ser
 e qu'ie · us des un bais amoros ;
 sapchatz, gran talan n'auria
 qu'ie · us tengues en luoc del marit,
 ab so que m'aguessetz plevit
 de far tot so qu'ieu volria.

moi. Car j'en suis plus éprise que Floris ne le fut de Blanchefflor (1).
 Je lui ai donné mon cœur, mon amour, mes yeux et ma vie.

Bel ami, avenant et beau, quand serez-vous donc en mon pouvoir ? Sachez que vous n'auriez pas certes grand mérite à me plaire ; il vous suffirait, pour cela, de vous rendre à mon appel.

Raynouard ne devait pas avoir présents à l'esprit les termes de cette dernière poésie, au moment où il écrivait la comparaison, transcrite plus haut (2), de l'œuvre de Sapho avec celle de la Comtesse.

Cette plainte, où vit tant de passion, ne dépare pas l'œuvre de notre héroïne, qui s'y révèle, pour ainsi dire, sous un jour nouveau. Le lecteur attentif remarquera, en effet, qu'elle a su faire emploi d'idées plus personnelles, sans négliger toutefois le choix des rimes, aussi élégantes dans ce morceau que dans ceux qui le précèdent.

L'œuvre de la Comtesse ne se bornait pas certai-

(1) *Floris et Blancafflor*, vieux roman en langue d'oc.

(2) Voir page 51.

nement aux quelques *vers* que nous connaissons. La plus grande partie de ses *causôs* a été détruite ; et comment en serait-il autrement, puisque, au dire de M. Paul Meyer, le savant directeur de l'École des Chartes, « toute la littérature provençale a subi des pertes inouïes » (1).

Ce qui nous en reste est suffisant pour faire amèrement regretter les parties adirées et permettre d'apprécier l'habileté de notre héroïne à dresser des vers parfaits, au point de vue de la forme.

On ne peut leur reprocher, comme à la plupart de ceux des troubadours, que le manque de variété dans le sujet. Les poètes romans, *ces grands artisans de style*, comme les appelle M. Lintilhac, obéissant à leurs préoccupations constamment tournées vers les choses de l'amour, ne songent à célébrer que leur propre sentiment ou l'objet de leur affection.

Aussi leur fallait-il une habileté réelle, pour chanter, de façons si diverses, une seule passion.

Ils ont, pour obtenir ce résultat, mis à profit, avec un talent sans égal, les moyens que leur fournissait la nature de la langue romane elle-même ; sa concision, l'inversion fréquemment employée et la licence de modifier les termes.

Plusieurs d'entre eux ont manié ces innombrables ressources, avec une habileté si remarquable que le lecteur, exempt de préjugés, parcourt, sans lassitude, d'abondants volumes écrits sur un même sujet.

(1) Paul MEYER. *Romania*, 1872, p. 379-387.

Et Villemain a pu écrire, en parlant de leurs œuvres :

« Ce qui fait surtout le charme et l'éclat de cette poésie, c'est l'expression interminable des sentiments délicats du cœur ; c'est le langage uniforme de l'amour, soit qu'on l'écoute dans les accents passionnés d'un guerrier troubadour, ou dans les douces paroles de la Comtesse de Die. » (1)

On doit avoir une profonde reconnaissance envers les félibres qui ont, tout à la fois, réveillé dans son pays, le souvenir de la célèbre Dioise et tenté de faire aimer, aux habitants de la contrée, notre vieille langue provençale si riche en productions lyriques.

Quel intérêt offre aux amis des lettres, l'évolution de cet idiôme réservé jadis aux cours galantes du Midi, avec la poésie dite courtoise, et qui tend à revenir à sa première forme, celle appelée *populaire* au XI^e siècle ! Il a dormi pendant un long espace de temps, transformé en divers patois, bannis de toute conversation élégante et choisie. Mais ces patois étaient les racines profondes jetées par la langue mère, prêtes à reprendre vie au premier rayon de soleil, au premier appel d'un véritable poète. Et, comme ils gardaient de pâles reflets du langage disparu, trésor précieux de la petite patrie, tous les exilés de Provence, du Languedoc ou d'ailleurs éprouvaient une joie profonde à les parler.

De nos jours encore, deux méridionaux ne peu-

(1) VILLEMAIN. *Cours de litt. franç.*, Paris, 1840, Didier, t. I, p. 197.

vent se rencontrer sur un sol étranger, ou dans une province qui n'est pas la leur, sans entamer une conversation dans le dialecte qu'employaient leurs nourrices, pour les endormir et qu'ils ont balbutié jadis sur les genoux de leurs mères. Ils le défigurent le plus souvent, l'agrémentent de mots français. Mais qu'importe ? C'est encore un rappel du pays, de ces vastes plaines ensoleillées qu'on a dû quitter, mais qu'on aime d'autant plus qu'elles sont chantées à nos cœurs par un puissant poète, *le souvenir*.

Ils savent bien que la vieille langue ne souffrira pas de leurs atteintes. L'un de nos maîtres n'a-t-il pas dit, « que la mère lionne pardonne à ses fils les égratignures qu'ils lui font, en jouant. »

A ce propos, il me revient une anecdote qui prouvera combien est profond l'amour des gens du Midi, pour la langue de leur *miéjour* (1) et tout ce qui la rappelle.

C'était quelques temps avant l'occupation de Rome par les troupes françaises. Un Montpelliérain, fortement épris de sa province, visitait l'Italie en touriste. A Turin, Milan, ses premières étapes, il put, tout en employant la langue du pays, causer parfois en français, dans les hôtels où il descendit. Mais à Rome les difficultés surgirent à ce point de vue. Notre voyageur ne se contentait pas des quelques mots français lancés par un interprète, qui

(1) Midi, en languedocien.

justifiait à lui seul, d'une façon fort insuffisante, l'annonce menteuse d'un tableau extérieur, portant en lettres d'or les mots :

Ici l'on parle Français.

Englisch spoken.

Hier spricht man deutsch.

Au bout de quelques jours, la nostalgie le prend et cependant il ne veut pas quitter Rome, sans avoir contemplé toutes ses merveilles.

Il n'a plus qu'un désir, trouver un compatriote. Mais comment s'y prendre ?

Il se rappelle enfin, qu'en visitant la basilique de St-Pierre, il a remarqué un donneur d'eau bénite, passant ses journées à prier et n'interrompant ses dévotions que pour offrir le goupillon aux fidèles, en prononçant quelques mots latins.

Le lendemain est justement un jour de fête. A l'heure de l'office, il court à la basilique, obtient du donneur d'eau bénite, moyennant quelque menue monnaie, l'insigne faveur de le remplacer. Le voici installé dans ses nouvelles fonctions, offrant l'eau sainte, tout en disant lentement ces mots : « *Aimarièi mai te paga de Sant Fòrdi* (1) ».

Et la foule, d'entrer de plus en plus nombreuse. Quelques fidèles regardent étonnés. D'autres répondent *Amen*, en se signant pieusement. Le languedo-

(1) *J'aimerais mieux te payer du St-Georges.* St-Georges, crû renommé des environs de Montpellier.

cien répète, sans se lasser, son verset peu liturgique. Un nouvel arrivant tend la main et le bedeau improvisé, de lui dire, d'un air dévot :

« *Aimarièi mai te paga de Sant Fòrdi.* »

— « *Despacha tè, s'as de mounèda* (1) », répond gravement le fidèle.

Notre méridional dépose aussitôt le goupillon et, sans nul souci du scandale qu'il cause, en abandonnant sa place, il entraîne sa nouvelle connaissance vers la *trattoria* (restaurant) la plus voisine.

On n'y trouva pas sûrement du St-Georges, mais l'Asti et le Barollo *spumante* (écumeux) délièrent assez la langue de nos deux amis, pour que l'envie leur vint de chanter, dans ce patois béni, la grande et la petite patrie, la France et le Languedoc.

Au fond de ces patois, qui allaient se francisant peu à peu, dormait, comme je l'ai déjà dit, la vieille langue romane. Et quelques poètes, ses admirateurs, n'ayant pas l'énergie nécessaire pour la faire revivre complètement, lui ramenaient toutefois des sympathies nombreuses dans le peuple, toujours épris de chansons. Ils la parlaient si bien ; leurs vers naïfs étaient si pleins de charmes. Je me contenterai de citer Despourrins, le gracieux chanteur béarnais, Jasmin, le coiffeur agenais, l'auteur de *Françouneto* (1840).

Il fallut l'apparition de *Mireille*, cette épopée sublime, et la venue du provençal inspiré que

(1) *Dépêche-toi, si tu as de l'argent.*

Lamartine comparait à Homère, pour opérer la renaissance du doux parler de nos ancêtres.

Le divin chantre des *Iles d'or* et de *Calendal* devait sonner le réveil de la vieille langue.

Avec ce culte de l'idée, qui n'appartient qu'aux hommes de génie désireux d'arriver au but quand même, Mistral, secondé par son ancien maître et son nouvel ami, les regrettés Roumanille et Aubanel, forma ce triumvirat poétique dont il reste hélas! le seul survivant.

Quelques temps après, les trois *reïres* (anciens), voulant arriver à donner des règles fixes et une orthographe littéraire à l'idiome renaissant, parvinrent à grouper, le 21 mai 1854, au château de Fontségugne, les sept apôtres, fondateurs du Félibrige (1)

(1) M. P. Mariéton donne ainsi l'étymologie du mot félibre, à la page 523 de la *Terre provençale* :

« Mistral a tiré ce mot d'un cantique sur les sept douceurs de la Vierge. Elle trouve Jésus disputant dans le temple avec *li set felibre de la lei* (les sept docteurs de la loi). On a fait venir ce mot du bas latin *felibris* (*alumnus*, disciple, nourrisson), du grec *φιλαβρος*, ami du beau ; M. Podhorsky signale, d'après le dictionnaire irlandais d'O'Reilly, le mot composé *feliber, feli* chantre et *par* (identique à *ber*) roi. »

Quant à l'idée qu'ont eue les félibres d'adopter le nombre sept, pour tout ce qui touche à leur constitution et à leurs fêtes (sainte Estelle, leur patronne, représentée par l'étoile aux sept branches ; jeux floraux donnés tous les sept ans : cour d'amour composée de sept dames), elle rappelle d'une façon ingénieuse les origines de la langue qui leur est chère.

Nous devons reconnaître, avec Villemain, que l'idiôme roman des troubadours reçut l'impression de la littérature arabe et orientale, faite surtout de merveilleux et où l'on retrouve la première idée du tenson. Dans son cours de littérature, l'illustre professeur cite, à ce propos, les sept poèmes suspendus dans le temple de la Mecque. Ce nombre sept est célébré par les poètes

(Roumanille, Mistral, Aubanel, Mathieu, Brunet, Giera, Tavan).

La cause était fondée et ne demandait plus qu'à recueillir de nouveaux adeptes.

Le cadre restreint de cette étude ne me permet pas de prolonger cette digression, déjà trop étendue, et de signaler les progrès de la campagne nouvelle, qui ouvre une quatrième phase dans l'histoire de la poésie lyrique du Midi.

Mais j'ai voulu, du moins, consigner en ces lignes un hommage respectueux et public à ces novateurs illustres, amoureux enthousiastes de leur province et de sa langue ravissante.

L'appel des poètes provençaux a été entendu. L'arbre a poussé de nombreux rameaux. Et l'on voit se grouper aujourd'hui, autour des anciens amis de Fonségugne, tous les lauréats des tournois poétiques d'Aquitaine, Languedoc et Provence : MM. Félix Gras, le nouveau capoulié, Thomas Chabaneau, L. Constans, Maurice Faure, le député félibre, Paul Mariéton, le chancelier, Alcide Blavet, E. Chalamel, Arnavieille et Messine de la *Cigalo d'or*, Maurras, Tournier, Baroncelli de l'*Aioli*, le baron Tourtoulou, de Ricard, l'abbé Roux, dont les œuvres limousines semblent écrites sous la mâle inspiration de Bertrand de Born, Jules Boissière,

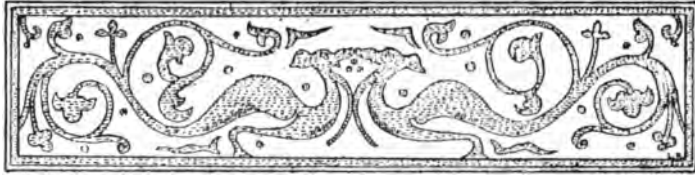
arabes, eux-mêmes. L'auteur des vers faits en l'honneur d'Al Mansour, kalife de Cordoue, désirant célébrer la richesse du palais du kalife, s'écrie : « C'est un ciel nouveau parmi les sept ciels. (VILLEMAIN. *Cours de litt. franç.*, Paris, 1840, Didier, t. I, p. 152.)

le poète clermontais, Jean-Félicien Court, du *Grilh toulousain*, Bigot, Lescure et tant d'autres que je ne puis énumérer ici, formant une véritable légion d'écrivains ardents à défendre le vieil idiome et prêts à chanter, avec le chef vénéré, les sublimes serments de *Calendal* :

Lengo d'amour, se ia d'arlèri
Et de bastard, o, pèr St Cèri !
Auras dou terradou li mascle à toun coustat :
Et tant que lou Mistrau ferouge
Bramara dins li roco, aurouge,
T'apararen à boulet rouge,
Car es tu la patrio, e tu la liberta !

« Langue d'amour, s'il est des fats et des bâtards, ah ! par Saint Cyr ! tu auras les mâles du terroir à ton côté ; et tant que le mistral farouche bramera dans les rochers, terrible, nous te défendrons à boulets rouges ; car c'est toi la patric, et toi, la liberté ! »





CHAPITRE TROISIÈME

LES FÊTES EN L'HONNEUR DE LA COMTESSE. — PRÉPARATIFS.
— PROGRAMME. — LA RETRAITE AUX FLAMBEAUX. — PASSAGE
DES FÉLIBRES A SAILLANS. — DISCOURS DE MM. COURT ET
CHASTET. — ARRIVÉE A DIE. — ACCUEIL ENTHOUSIASTE. —
L'ENTRÉE EN VILLE. — LES ARCS DE TRIOMPHE ET LA PORTE
ST-MARCEL. — LE VIN D'HONNEUR ET LE BANQUET. — LA
FÊTE LITTÉRAIRE : MM. H. FOUQUIER, MAURICE FAURE,
CHEVANDIER, CLOVIS HUGUES. — POÉSIE PATOISE DE
M. E. CHALAMEL. — RETOUR A LA GARE. — SALUT DE
M. PESTRE. — LE DÉPART. — LA FARANDOLE DIOISE. —
HOMMAGE A LA COMTESSE.



'est avec peu d'empressement,
que le public diois avait
accueilli le projet de dresser
un buste à une femme incon-
nue, qui ne semblait pas, au
premier abord, mériter pareil
honneur.

Mais, dès les premiers jours, quelques vaillants
champions prirent à tâche de défendre la Comtesse
de Die, contre l'indifférence de ses compatriotes,
et de faire réussir une fête qui devait avoir le
double avantage d'animer, pendant une journée

entière, l'ancienne capitale des Voconces, et de glorifier l'art poétique, dans une personnification gracieuse.

Au premier rang de ces chevaliers servants, nous devons placer M. Maurice Faure qui, le premier, avait songé à doter une ville qui lui est chère, du buste de la troubadouresse, œuvre de M^{me} Clovis Hugues, tant remarqué à l'exposition des femmes artistes en 1887. On peut le considérer, à juste titre, comme le promoteur de cette solennité félibréenne, dont la population dioise ne perdra jamais le souvenir.

A la demande de M. le maire de Die, il donna, dans une lettre publiée par le *Journal de Die* du 27 novembre 1887, quelques indications sommaires sur la poétesse dauphinoise.

Nous citerons, après M. Maurice Faure, MM. Emile et Adrien Chevalier. Le premier ouvrit toutes grandes les colonnes du *Journal de Die* aux communications concernant les fêtes. Le second consacra à la troubadouresse un article humoristique, destiné à faire sourire le public, aux dépens de quelques personnes vertueuses à l'excès, qu'offensait la pensée d'une fête consacrée à la poésie amoureuse.

M. Emile Borel, un dauphinois exilé du pays natal, qui prouva son dévouement à la Comtesse en faisant, à Paris, des recherches sur notre héroïne, et en adressant au *Journal de Die* l'ode ravissante reproduite dans le chapitre précédent :

A chantar m'er de so qu'ieu no volria.

Enfin les nombreux organisateurs des fêtes, dont le zèle ne se démentit pas un seul instant (1).

La lecture des quelques articles parus dans le *Journal de Die* et l'entrain de quelques uns, conquirent peu à peu la sympathie du public, pour une fête inspirée par les sociétaires de la *Cigale* et du *Félibrige*. On ignorait pourtant encore ce qu'étaient au juste ces sociétés, aux dénominations étranges, dont les membres visitaient pour la première fois le Dauphiné.

Depuis, ils se sont fait connaître, ces joyeux troubadours modernes qui, chaque année, au moment où la cigale, qu'ils ont prise pour emblème, redit au soleil plus ardent sa langoureuse chanson, dévalent vers le Midi, offrant aux diverses cités de leur choix, les images des enfants les plus illustres de chacune d'elles.

On sait aujourd'hui qu'ils évoquent et veulent faire revivre toutes nos gloires, unissant dans leur amour passionné du beau, celles d'un passé lointain

(1) Voici les noms des commissaires qui furent nommés pour diriger les fêtes et qui remplirent si consciencieusement leur mission :

MM. Allard ; — Argod ; — Avond ; — Barnaval ; — Benoit ; — Béranger ; — Blain ; — Emile Boissier ; — Bouillanne ; — Brunet ; — Carton ; — Adrien et Roch Chevalier ; — Eugène et Léon Clère ; — Paul Coursange ; — Marius Crozet ; — Caprais Favier ; — Ferrier, maire ; — Galland ; — Emile et Louis Girard ; — Grimaud, instituteur ; — Gustave et Emile Jossaud ; — Josseaune ; — Amédée Joubert ; — E. Liotard et Liotard, instituteur ; — Lombard ; — Marsanoux ; — Auguste Nal ; — Payan ; — Ernest Pestre ; — Marie Reynaud ; — P. Reynaud ; — Roux ; — Samuel ; — S. Santy ; — Simon ; — Teston ; — Jean Thiaire ; — Henri Vignon.

avec Cortète de Prades ou Saluste du Bartas et celles qui viennent à peine de s'éteindre, avec Ingres, Soleillet et Gautier.

Mais en 1888, à Die, on n'avait pas encore entendu parler d'eux. Et cependant, toute prévention disparut, dès que l'on apprit que cigaliers et félibres étaient les adeptes du *gay savoir*, désireux de former une escorte d'honneur à la noble Comtesse.

Chaque habitant se prépara à les recevoir de son mieux.

L'hospitalité n'est-elle pas d'ailleurs de tradition, dans cette partie du Dauphiné, qui confine au Midi et qui en possède le cœur large et l'enthousiasme ardent ?

A la date du 5 juillet 1888, une première séance avait eu lieu, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, pour le choix de diverses commissions. Dès leur formation, elles se mirent à l'œuvre, chacune se promettant de faire mieux que les autres.

Une réunion plénière du Comité se tint à la Mairie le jeudi soir, 9 août, veille de la fête ; les dernières dispositions furent prises. Chacun reçut l'indication de son poste, pour le lendemain. M. le Maire fut chargé d'accueillir le président de la *Cigale*, Henry Fouquier, le critique délicat, l'écrivain plein de charmes, dont la venue était une bonne fortune pour les vrais amateurs de littérature. M. Adrien Chevalier et l'auteur de ce modeste recueil se virent délégués à recevoir, le premier, les représentants de la presse, et le second,

M^{me} Clovis Hugues, la gracieuse artiste, qui venait contempler, une dernière fois, son œuvre avant de l'abandonner aux Diois, tout fiers de retrouver leur Comtesse. Enfin, chacun des commissaires devait se déclarer le second de chacun des étrangers qui nous venaient.

La séance close, les salves d'artillerie éclatent, les tambours battent, la fanfare toujours prête à mêler ses accords aux cris de joie de la population dioise, lance ses notes brillantes. C'est là, l'exécution de la première partie du programme, la retraite aux flambeaux, le *passé rue* des Pyrénées, le *passa calle* de l'Espagne. Les feux de Bengale embrasent toute la rue Villeneuve, donnant un aspect fantastique aux vieilles maisons du quartier et faisant grimacer les têtes en bas relief, qui se voient encore sur quelques unes d'entre elles. La retraite arrive sous les fenêtres du *Cercle du Progrès*; un hurrah éclate. C'est Paul Mariéton que l'on acclame, le seul représentant du *Félibrige* arrivé de ce jour. On salue en lui la pléiade d'hôtes illustres que l'on fêtera demain. Le chancelier du *Félibrige* et les membres du cercle répondent par des applaudissements, et le flot de jeunesse s'écoule bruyant et enthousiaste.

Le vendredi, 10 août, dès six heures du matin, de nouvelles salves d'artillerie nous réveillent. Une course rapide dans les divers quartiers, permet de voir que les Diois ont bien fait les choses. Tous les habitants ont pavoisé leur demeure : des arcs de triomphe élégants, œuvres de MM. Dallung, Samuel et Oddon, ornent les deux entrées de la

ville : des guirlandes de feuillage se balancent dans toutes les rues. Une avenue a été formée depuis la gare, à l'aide de jeunes sapins arrachés aux flancs du géant Glandaz. Leurs feuilles ont pris, sous la poussière qui les recouvre, la couleur pâle de l'olivier. Heureux hasard ! Elles rappelleront ainsi aux Méridionaux qui nous arrivent, l'arbre béni dans toute la Provence.

Décidément, ils seront bien accueillis, ces visiteurs que nous ne connaissons pas encore, mais dont on a tant parlé depuis quelques jours. Aussi, bientôt, Clovis Hugues, l'un d'eux, pourra-t-il s'écrier, dans un élan d'enthousiasme : « Si ce n'est pas le Midi ici, qu'est-ce alors ? »

Le cortège se forme pour se rendre à la gare.

Mais les voyageurs ont été déjà fêtés à leur passage à Saillans, par la *Société républicaine d'Instruction*, dont les membres ont offert des fleurs et des corbeilles de fruits.

Monsieur Henri Court, président de la société, a prononcé le discours suivant :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESSIEURS LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ *La Cigale*,

La *Société républicaine d'Instruction* de Saillans se fait un honneur et un devoir de venir vous saluer à votre court passage dans notre pays, — non seulement parce que nous voyons parmi vous un enfant de Saillans, M. Maurice Faure, aujourd'hui parvenu à une haute situation, — mais parce que des noms illustres et aimés comme ceux d'Alphonse Daudet, de Mistral, de tant d'autres encore, nous sont familiers depuis longtemps.

Et nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui les remercier des heures charmantes et instructives que, par le livre, par le

journal ou par la chanson joyeuse, ils nous procurent dans nos longues veillées d'hiver, lorsque la bise est revenue.....

Veuillez accepter, Messieurs, ces fleurs et ces fruits comme un faible témoignage de notre reconnaissance et de notre admiration.

Puis, M. Chastet, au nom du Conseil municipal, a adressé aux félibres et cigaliers le salut que je transcris :

MESSIEURS LES FÉLIBRES ET CIGALIERS,
MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE *La Cigale*,

J'ai tout lieu de croire que vous excuserez le paysan agriculteur, et j'ai la conviction que vous préférerez mon langage un peu rude, aux mièvreries et aux finesses prétentieuses dont les gommeux sont coutumiers.

J'ai tort peut-être de prendre la parole, mais il y a des circonstances où la bouche parle d'abondance de cœur.

Ceci dit, Messieurs, laissez-moi vous saluer au nom du Conseil municipal de Saillans et vous dire : « Vous allez inaugurer le buste d'une illustre comtesse, exécuté par des mains habiles guidées par un grand cœur (les femmes se devinent même à travers les âges). La Comtesse de Die a inspiré à M^{me} Clovis Hugues une œuvre vraiment digne de sa valeur poétique ».

Honneur à cette noble Dioise qui eut cette grande pensée : « Dans ces temps sombres, avec de la grâce, de l'amabilité, du gai savoir, tu pourras adoucir la barbarie du moyen âge et la cruauté des pourfendeurs ». Dans ces temps où la force étouffait le droit, cette vaillante châtelaine, comme Clémence Isaure, rendit de grands services à la cause de l'humanité.

La poésie, Messieurs, avait trouvé son berceau dans nos montagnes, d'où elle prit son vol. Elle devint railleuse et plaisante avec Villon, grave et utile avec Abélard, frondeuse avec Rabelais, raison avec Voltaire et cœur avec Rousseau, sublime avec Musset et grandiose avec Victor Hugo.

Tous ces grands morts et vous, Messieurs, ont fait de notre chère patrie la première nation du monde, c'est-à-dire la plus instruite et la plus civilisée; merci. Merci aussi de nous faire l'honneur de vous arrêter quelques instants dans notre petite cité, qui, d'ailleurs, a toujours été ardente pour le progrès.

Le temps presse, un dernier merci pour avoir ramené le beau temps avec vous ; nos cigales ne chantaient plus, vous leur avez rendu la voix. Il semble briller avec plus d'éclat au-dessus de nos têtes, à l'occasion de votre venue, l'astre radieux qui fit s'écrier, lors de l'éclipse de 1842, ce jeune Avignonnais, en le voyant reparaitre : « Oh ! béou souléou ! » Oui, beau soleil, qui féconde la terre, qui fera mûrir nos raisins, afin qu'à la pressée nous puissions remplir nos coupes et boire à la santé des Cigaliers et Félibres et à la prospérité de la France et de la République

Cependant on s'impatiente à la gare de Die..... Un roulement sourd, suivi du coup de sifflet réglementaire, nous apprend enfin que le train vient de franchir le pont de la Drôme. Hurrah pour nos visiteurs !

La fanfare dioise, à défaut d'air plus local, entonne le *Chant des Allobroges*.

La dernière note envolée, les félibres et les cigaliers descendent, encombrés de leurs paquets et des corbeilles de fruits recueillis à Saillans. C'est à peine si, dans le désir de faire éclater notre joie, nous leur laissons le temps de se ranger, pour entendre nos souhaits de bienvenue.

Un silence se produit. Aussitôt les mille voix de nos cigales, de se faire entendre joyeuses et continues.

.....
 E di cigalo garrigauo,
 Que grasihavo l'erbo caudo,
 Li cimbaletto fouligauo
 Repetavan sens fin soun loung cascarelun (1).

(1) *Mireille* de P. MISTRAL. Chant VIII. « Et des cigales de la lande, que grillait l'herbe chaude, les petites cymbales folles, répétaient sans fin leur long claquettement. »

Elles chantent, en effet, les bestioles insouciantes, saluant notre radieux soleil, un fameux gaillard, comme l'appellera tantôt le provençal Clovis Hugues, et semblent faire fête aux amis du *gai savoir*, qui leur ont emprunté, avec leur nom, leur constante gaieté.

M. Ferrier, maire de Die, s'avance alors vers M. Henry Fouquier et prononce l'allocution suivante :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Au nom de tous les habitants de la vieille cité des Voconces, je souhaite la plus cordiale bienvenue à vous d'abord, qui avez l'honneur de présider cette société de poètes et de littérateurs, ainsi qu'à tous les Cigaliers et Félibres, qui ont bien voulu nous honorer de leur présence et rehausser ainsi l'éclat de nos fêtes.

Vous trouverez partout sur votre passage, Messieurs, une population laborieuse autant qu'hospitalière, mais aujourd'hui heureuse et fière surtout de vous acclamer.

M. Henry Fouquier, encore sous l'impression de la fatigue du voyage, répond quelques mots gracieux, se réservant, dit-il, de remercier la population de son accueil sympathique, au moment où il saluera l'illustre Comtesse de Die.

Puis, c'est au tour de M^{me} Clovis Hugues, d'être fêtée. L'auteur de ce modeste recueil lui offre un bouquet, aux couleurs dioises, et la complimente ainsi :

MADAME,

Chargé par la municipalité dioise et par la commission de nos fêtes de vous souhaiter la bienvenue dans notre ville, je suis heureux et fier de vous offrir ce bouquet, modeste témoignage de

notre respectueuse sympathie pour votre personne et de notre admiration pour votre talent.

Nous n'oublierons jamais que, grâce à vous, la ville de Die sera dotée d'une séduisante image qui symbolisera, à tout jamais, cette langue si poétique et si originale dont vos amis sont les plus brillants interprètes.

Et, moi-même, évoquant pour un jour les traditions de cette époque galante, qu'illustra notre gente Comtesse Béatrix, je me déclare, devant tous, votre chevalier et j'adopte cette devise :

« Tout pour nos fêtes et pour ma dame ! »

Ici, je passe la main à M. Paul Mariéton, le chancelier du félibrige, directeur de la *Revue félibréenne*. Il ne m'en voudra pas d'offrir à mes lecteurs quelques lignes de sa prose exquise, pour les reposer de la monotonie de mon compte-rendu.

« Précédé par nos sapeurs, grands lis jaunes pistillés de noir, et suivi de voitures vite envahies par les moins vaillants, le cortège s'ébranle vers la ville. Comment les énumérer tous ? Ils sont venus nombreux, les exilés du ciel natal, les passionnés de Provence. Après les plus tôt reconnus, Fouquier, Clovis Hugues et Maurice Faure, c'est Félicien Champsaur, le romancier moderniste qui devient moins sceptique aussi pour sa Provence, à mesure que le parisianisme l'a conquis tout entier ; c'est Robert Kemp, un sosie plus jeune du roi des Belges ; c'est Albert Tournier, le metteur en scène de nos fêtes de Paris ; c'est Elie Fourès, bon poète français et félibre aquitain déveué, brun comme un pruneau d'Agen ; c'est Charles Maurras, un nouveau venu, un ardent champion de la Cause par la plume et l'enthousiasme ; c'est Eschenauer (de Cette), Plan-

tier, Burgues, président des *Picpouliers* (Toulousains de Paris), Uzès, président des *Sartaniers* (Vauclusiens de Paris : de *Sartan*, poêle à frire), Barracand le romancier, interprète fidèle des mœurs de son Dauphiné, les deux Gaillard (Isère et Vaucluse), l'un, jovial compagnon et tout surpris de se voir amené à la Cigale par la politique ; l'autre, excellent poète et que la poésie conduisit jadis à la *Chambre...*, on ne fait pas sa destinée ; enfin le groupe des Félibres *félibrejeant*, ceux qui ignorent Paris, ses pompes et ses œuvres, par qui et pour qui se donnent les fêtes, mais dont les comptes rendus parleront le moins possible (1). »

Nous franchissons le premier arc de triomphe. Les félibres manifestent la plus vive satisfaction, à la lecture du souhait qu'il leur offre :

« *Soyez les bienvenus* »

et de la devise d'Aubanel, transformée pour la circonstance et reproduite au cintre :

« *Quaï canto m'encanto.* » (2)

Après avoir parcouru la rue Nationale, où la foule se presse nombreuse, de plus en plus sympathique, on arrive à la porte St-Marcel. Le vieil arc triomphal ne va plus, comme jadis, abriter pour un instant sous sa voûte sculptée de rosaces gracieuses et de signes symboliques, quelque heureux guerrier célé-

(1) P. MARIÉTON. *La Terre provençale*, page 76.

(2) La véritable devise d'Aubanel était la suivante : « *Quaï canto, soun mal encanto.* » « Qui chante, son mal enchante. »

brant sa victoire. Non certes, ce n'est point un héros des champs de bataille qu'acclame tout ce peuple ; mais l'art immortel, que ses plus fervents adorateurs fêtent aujourd'hui en notre ville. Il était juste que cette pléiade d'artistes modernes vint saluer, dans l'antique monument, l'œuvre des artistes du temps passé.

Nous voici parvenus à la place de l'Eglisé. Les pompiers forment la haie. Félibres et cigaliers pénètrent dans la sous-préfecture, où M. Deschamps, l'administrateur dévoué de l'arrondissement, déposant son caractère officiel, offre, avec sa courtoisie habituelle, le vin d'honneur aux étrangers et aux membres du comité. Ce vin d'honneur, comme bien on le pense, c'est la *clairette* de Die « dont les bouteilles casquées d'argent ont fait, suivant Charles Maurras, rêver plus d'un félibre à la liqueur pétillante de la veuve Cliquot ».

Pauvre clairette ! il a fallu toute l'habileté de l'amphitryon pour dénicher ces vieilles bouteilles. Les ruisseaux mousseux ne coulent plus sur les côteaux de La Chargière et de Justin (1). L'ennemi maudit de nos viticulteurs a tout ravagé.

Souhaitons, en passant, que la reconstitution du vignoble diois, courageusement entreprise, soit couronnée d'un prompt succès et qu'elle marque, dans le pays des Voconces, en redoublant la gaieté de ses habitants, la renaissance d'un mouvement félibré en pareil à celui qui s'est produit si puissant, en Provence, Languedoc et Aquitaine.

(1) Collines dioises, autrefois couvertes de vignes.

Une promenade à travers des rues vieilles et étroites, permet à nos visiteurs de se rendre compte de ce qu'était Die au moyen âge. Elle se termine à l'école laïque de filles, où doit avoir lieu le banquet.

C'est à mon ami Adrien Chevalier, l'aimable rédacteur du *Journal de Die*, que j'emprunte le compte-rendu de cette partie de la fête.

« Vous êtes désireux de savoir ce qui s'est passé au banquet ? Eh ! mon Dieu ! que n'y êtes-vous venus ? Vous y auriez appris — ce que vous savez déjà — qu'on peut aimer la langue de Mistral et ne pas détester celle de Victor Hugo. Les bons gourmets du pays pourront vous dire que l'on a fort bien diné, mais je suis convaincu que vous préférerez apprendre que l'on a fort bien parlé. Il est certain que vous auriez vu avec plaisir Alphonse Daudet à côté de Tartarin, — vous ou moi. — Vous auriez même volontiers applaudi Jules Claretie, portant un toast à *Monsieur le Ministre*, en admettant que ce dernier fût M. Deluns-Montaud. Vous n'avez pu le faire... C'est tant pis pour ces messieurs.

» Mais vous avez pu applaudir les toasts du maire de Die, d'Henry Fouquier, de Maurice Faure. Vous avez pu crier bravo en entendant la délicieuse improvisation de ce délicieux humoriste qui s'appelle Clovis Hugues ; vous avez pu applaudir M. Gaillard de l'Isère et M. Gaillard de Vaucluse — deux gaillards ! — de même que M. Tournier.

» Et tenez, puisque je ne puis vous donner les discours dont je viens de parler, je vais vous faire

savourer le speech exquis de Paul Arène, que le maître conteur a bien voulu me communiquer :

En ma qualité de Sisteronais, qui vient de dormir douze heures à franchir le col de Cabre, et fier que je suis d'avoir, en le nuancant, renouvelé — dans la mesure permise aux démocraties — le vieux mot de Louis XIV : *Il n'y a plus d'Alpes*, je me permets de boire à l'amitié du Dauphiné et de la Provence.

Je me le permets encore, en souvenir d'un fait historique du temps des guerres de religion. Vers 1575, Sisteron assiégé, deux jeunes garçons beaux et braves, l'un de 19 ans, l'autre de 16, se rencontrèrent un jour d'assaut sur la brèche des Cordeliers.

Ils se battirent en héros, ne se tuèrent pas, et vécurent heureusement pour la gloire et la grandeur de la France.

L'un de ces garçons était Provençal ; l'autre, Dauphinois.

L'un s'appelait Crillon ; l'autre, Lesdiguières.

Voilà pourquoi je bois à l'amitié du Dauphiné et de la Provence, se passant fraternellement la coupe félibréenne et surtout française. (1)

Une poésie languedocienne, œuvre de M. Léon Rouquet, un de mes cousins, lauréat des Jeux Floraux à Montpellier en 1890, devait être lue par moi, à la fin du banquet. Elle me fut adressée trop tard et j'eus le vif regret de ne pouvoir l'offrir à nos visiteurs. Je répare aujourd'hui cette omission, indépendante de ma volonté, en publiant le gracieux éloge adressé aux cigaliers par le poète clermontais.

Une traduction me paraît inutile, le dialecte de Clermont-l'Hérault pouvant être compris facilement, même par les personnes qui ne sont pas familiarisées avec nos idiomes méridionaux.

(1) *Journal de Die* du 12 août 1888.

As Cigaliès de Paris

CIGALÉCHÀ !

Dins nostré dous patouès, qué parlan à Clarmoun,
 Dount PEYROTTEs o fach la glouera et lou renoun,
 Flouris un pechiot mot, poulit coume un imaché,
 Sabé pas soun pariou dins un aoutré lengaché !
Cigaléchà ! cerquas, Messieus, tant qué bourrés.
 Bous donné un merlé blanc quan mé lou troubarés !
Cigaléchà n'es maï qu'imita la Cigala,
 Coume éla brésillà, cantà, battre dé l'ala,
 Sans soucis dé déman, boutichà tout lou jour ;
 Per fricot, sé nourri dé soudel et d'amour !
 Défauts et qualitats, dount légidés la lista
 Al chapitre premier del bravé Fabulista !
Cigalécha l'éfan qué s'en bo tout joyous,
 En manquen la leçou, cassa lous parpaillous !
Cigalécha souven la charmanta filletta,
 Al lustré dé la nioch quan ben touta souletta
 Rempli son orchoulet al rajol dé la fon ;
 Per qué pren al rétour, lou cami lou pus lon ?
Cigalécha à soun tour, soun galan qué la beilla
 Per li sarra la man en parlen à l'aureilla !
Cigalécha lou pintre armat dé sas coulous
 Qué traça sus la tēla un tableou merveilleous !
Cigalécha bé maï lou patien qué s'escrima,
 Pécaïré, à marida lou boun sens et la rima !
 Nostra lengua naïva, en sa simplicitat
 Perfés dis à chacun la pura véritat.
 Baoutrés qué lou génia emporta sus soun ala,
 CIGALIÈS dé Paris, en founden la CIGALA
 Abès pla capitat, et n'és pas sans rasou
 Qué nous prénés d'un cop lou mot et la cansou :
 Pintrés, Counteurs, Sculptous, et sublimés Rimaïdés,
 Sès toutés per ma fé dé grands **Cigaléchaïdés**.
 Dins lous ars immourtels, célébras chaqua jour

Las fious, la libertat, lou soudél et l'amour ;
 Aïmas ambé passiou cé qu'aïma la CIGALA,
 Pitança à part, pamens, car lou qué bous régala,
 Chaque més dins Paris, es may fort qué Batel
 Per dressa lou ménut et caouffa lou fournel :
 Et quan per bous traita, Notta fo la cousina,
 N'es pas per appresta la Mousca ou la Vermina !...
Cigaléchés loun temps, CIGALIÉS dé Paris,
 Sès la força et l'hounou dé nostré bel pays ;
 Dins lou ciel idéal tant qué batrés de l'ala,
 La França dins lous ars brillara sans égala !
 Excusas-mé, Messieus, sé bous ay dérenchat
 Abouté francamen qu'aï trop **Cigaléchat** !
 Més aban de fini, laïssas-mé pla bous diré
 Qué dél foun dé moun cor bous aïmé et bous admiré :
 Et na'y qu'un grand regret de n'estre un CIGALOU,
 Per pourré bous bantà seloun bostra balou !

LÉON ROUQUET.

Clermont-l'Hérault, Juillet 1888.

De la salle du festin, on se rend à la place de L'Evêché plantée de marronniers séculaires, « dont les feuilles remuées, font jouer l'ombre et la lumière sur la foule », comme l'a écrit M. Henry Fouquier, dans sa relation.

La véritable fête, la fête littéraire va commencer enfin. Les cigaliers qui doivent prendre la parole et la gracieuse statuaire montent sur l'estrade aménagée à cet effet, et la foule, avide d'entendre, se presse de son mieux.

A ce moment, le voile qui recouvrait la Comtesse tombe, pendant que la fanfare joue un air d'ouverture et que les membres de la *Patriote*, groupés autour de l'estrade, saluent, en pousant un hurrah formidable, auquel répondent des applaudissements unanimes.

La noble amoureuse apparaît belle dans sa tristesse, les paupières demi closes et comme rêvant à l'inconstance de son infidèle Raimbaut. Mille jets d'eau ménagés dans le piédestal s'échappent et forment, autour du buste, une gerbe de diamants irrisés par l'astre radieux et aussi variés en leurs couleurs, que le furent, en leur éclat, les rimes que laissa tomber jadis de sa bouche l'exquise *trobairitz*.

Voici l'appréciation de M. Firmin Javel, rédacteur en chef de *L'Art Français*, sur le buste de la Comtesse :

« Il est l'œuvre de M^{me} Clovis Hugues et figura pour la première fois, l'an dernier, à l'exposition des femmes peintres et sculpteurs, où il fut remarqué.

» Droite, très digne, les yeux baissés, belle de méditation et de recueillement, la Comtesse de Die songe sans doute à une de ces poésies où elle mettait tant de passion et de feu. Sa coiffure, que l'habile statuaire a restituée fidèlement, se termine par deux longues nattes qui forment le cadre le plus naturel et le plus harmonieux à son visage inspiré. » (1)

M. Henry Fouquier, en qualité de président de la société *La Cigale*, se lève et prononce le discours qu'on va lire :

MESSIEURS,

Pour parler dignement des poètes, rien ne vaut les poètes. Vous allez en entendre, tantôt, qui vous charmeront en racon-

(1) *L'Art Français*. Numéro du 11 août 1888.

tant ou en célébrant la gloire de la Comtesse de Die, la poétesse légendaire, dont nous inaugurons le monument.

Moi, je ne viens, Messieurs, qu'en simple avant-propos, comme disait un poète qui n'aimait pas les préfaces, — ni probablement les discours, — et je n'aurai garde de me priver du mérite, toujours facile et toujours apprécié, d'être bref. Cependant, ayant le grand honneur d'être le président de la société *La Cigale*, à qui est due, ainsi qu'aux félibres de Paris, l'initiative de la fête d'aujourd'hui, je ne puis me dérober au devoir de remercier publiquement tous ceux qui nous ont aidés dans notre tâche, tous ceux qui ont voulu, avec nous, rendre hommage à la Comtesse de Die, et, en particulier, je dois remercier la femme, sculpteur émérite, à qui nous devons le beau buste qui vient d'être découvert.

Cette image de la Comtesse est-elle ressemblante ? Je n'en jurerais pas et vous savez que non. Il y a six siècles qu'est morte la femme-poète qui avait hérité de la seigneurie de Die, la gouverna peut-être mal — on n'en veut pas aux poètes pour un peu de mauvaise politique — mais la charma par son talent et la toucha par son amour. Ce fut ici qu'elle chanta et qu'elle « brûla », comme dit énergiquement Byron en saluant l'île de la Grèce où mourut Sapho. Il reste peu de chose de son œuvre, mais un grand souvenir : c'est ainsi que, dans la cassette où ont été serrées les douces lettres d'amour, même lorsque le temps les aura détruites, persiste un parfum délicat.

C'est un hasard heureux ou, pour mieux dire, c'est une bonne fortune précieuse qui nous a permis de commencer par Die la tournée de nos fêtes cigalières et félibréennes. Ici la Provence et le Dauphiné se donnent la main. A qui nous reprocherait de voir et de célébrer trop exclusivement, dans la Provence seule, la tradition, l'esprit, le génie méridional français, nous répondrions que nous sommes venus à Die chercher le souvenir de la comtesse dauphinoise, pour le porter à Orange, à son ami le troubadour Raimbaud. A six cents ans de date, on peut, sans inconvénient, s'entremettre à rapprocher les amoureux... car, ce que nous réunissons ici, dans l'évocation du lointain passé, ce sont deux poètes, qui eurent en eux l'âme poétique du Midi, cette âme éparse en ses provinces diverses, variée dans ses expressions, mais non dans ses sentiments, faite à la fois de la tradition latine, de l'instinct permanent de la race et peut-être, par dessus tout,

de la nature qui nous entoure, de la beauté du ciel et de nos montagnes, de ce contraste constant d'impressions douces ou fortes auxquelles personne n'échappe et qui fait que, chez nous, le lettré de la ville et le berger de l'alpe ont le même patrimoine héréditaire de poésie et goûtent, à un égal degré, le charme et la saveur de notre vieille langue...

Cette âme poétique du Midi, à Die, c'est une femme qui la représente : et c'est là cette bonne fortune dont je parlais. Au début de notre petit voyage au pays natal, par lequel nous avons voulu prouver que nos sociétés cigalières et félibréennes ont la foi sincère, celle qui ne se contente pas de parler, mais qui sait agir, nous rencontrons tout d'abord la femme. Et nous la rencontrons à la fois avec tout l'éclat et tout le mystère de la légende... Elle se présente à nous, tout ensemble voilée et nue, pourrait-on dire. On sait peu de chose de celle-ci, mais le renom qui lui vient de ses amours a traversé les siècles et a triomphé de l'oubli. De l'autre côté de notre fleuve, de ce Rhône, qui a roulé, dit-on, des paillettes d'or, mais qui roule encore dans ses eaux des légendes et des souvenirs, plus précieux que l'or même, de l'autre côté du Rhône, sur les bords de qui Pétrarque rêvait à Laure, Clémence Isaure régna. De ce côté-ci régna la comtesse, la Clémence Isaure Dauphinoise. Comment vécut-elle ? On n'en sait trop rien. Fut-elle heureuse ? Rendit-elle heureux le mari à qui la politique l'avait liée ? J'imagine que s'il fut heureux, ce fut peut-être à la façon du plus heureux des trois, dont nous parle le vaudeville. Mais le propre de la poésie, c'est d'avoir des ailes, de les ouvrir, de nous emporter au-dessus des réalités de la vie. Avec elle, l'amour plane dans une région où on ne parle presque pas la langue des hommes. La Comtesse de Die aima et fut aimée. Elle connut les joies et les larmes de la passion. Elle les redit dans des vers, d'une originalité, d'une force, d'une grâce exquisés. Les plus sévères n'oseraient pas en demander davantage...

Notre Midi passe pour ne pas faire grand cas de la femme. La famille s'y est longtemps modelée sur le droit romain, qui faisait, du mari et du père, un maître souvent tyrannique. Nos mœurs, sur ce point, se sont modifiées et améliorées. La femme a maintenant, chez nous, au foyer, la place qu'elle mérite. Mais il faut bien accorder qu'autrefois il n'en allait pas ainsi. Ce fut pour protester contre une doctrine trop absolue, contre une pratique trop sévère, que les femmes instituèrent des Cours

d'amour, qui fleurirent surtout dans le Midi. Ces Cours, où la Comtesse de Die fut reine par le génie poétique, allèrent peut-être à l'excès, comme toutes les réactions du monde. Elles estimèrent et proclamèrent que l'amour n'est pas possible dans le mariage, ce qui est contraire à la loi de l'amour même, car on dit qu'il est coutumier de faire des miracles... Sérieusement, personne aujourd'hui, pas une femme et pas un homme, ne souscriraient à une telle doctrine. Mais n'oublions pas qu'elle se produisit en plein moyen âge, à une heure sombre où toutes les libertés, même celle du cœur, étaient cruellement opprimées. Et c'est un des pires dangers de l'oppression des esprits qu'elle prépare à la liberté des revanches souvent sans mesure...

J'ai dit l'époque sombre du moyen âge. Mais je n'ai dit : la nuit, car cette longue et triste heure de notre histoire ne cessa pas d'avoir, pour qui sait bien regarder, des lueurs d'aurore. Dans notre Midi surtout, où la tradition latine et le sentiment profond du droit égalitaire tempéraient la brutalité féodale, les espérances n'abdiquèrent pas. En tout cas, le sourire resta, reconfort suprême, aux lèvres des femmes. C'est ce sourire, mystérieux et douloureux comme le sourire de la Joconde, que vous trouverez ici dans cette image sculptée par l'habile main d'une femme, qui, en créant la figure légendaire de la comtesse, n'a oublié ni les douleurs qui viennent de la passion, ni les consolations que l'art et la poésie y apportent.

« Qui chante son mal, l'enchanter. »

C'est la devise qui nous vient d'un de nos maîtres Félibres, vieille devise de notre Midi poétique. On peut l'inscrire sur ce beau buste, que les Cigaliers, les Félibres de Paris et la ville de Die ont consacré à la mémoire de celle qui, comme notre beau pays, en tout temps, aima, souffrit et chanta (1).

Chaque phrase est accueillie par des bravos. Ces expressions élégantes, ces tournures délicates, ces quelques pointes où l'ironie sait se faire douce, M. Fouquier voulant rester galant, parce qu'il parle d'une femme, enthousiasment les moins ins-

(1) *Revue félibrénne* de septembre-novembre 1888, page 264.

truits. L'orateur a dit avec juste raison que le « lettré de la ville et le berger de l'Alpe goûtent » à un égal degré le charme et la saveur de » notre langue. »

M. Maurice Faure succède au président de *La Cigale*.

Comme on sent bien qu'il est chez lui, ce Dauphinois ardent et que cette fête est son œuvre. Il lance avec feu, sa voix vibrante, accompagnée du geste on ne peut plus aisé. C'est bien là le tribun haranguant la foule du forum. Et certes, ce rôle lui incombait, d'expliquer à ses compatriotes ce que fut la suave Comtesse, dont l'image ornera désormais, grâce à lui, cette promenade, qui fut peut-être jadis le parc où rêva Béatrix.

MESDAMES,
MESSIEURS,

Après l'éloquent discours de M. Henry Fouquier si spirituel et si fin, j'aurais grande envie, pour vous laisser sous le charme des paroles du président de *La Cigale*, de garder le silence, mais on m'assure que je dois obéir aux injonctions du programme et il paraît qu'on ne peut pas plus se soustraire à l'exécution des mandats littéraires qu'à celle des mandats politiques.

Je me conforme donc de bonne grâce à l'invitation qui m'est faite, en exprimant tout d'abord ma joie profonde de voir dans la vieille capitale des Voconces tant d'esprits distingués, venus de tous les points du Dauphiné et de la Provence pour saluer une gloire littéraire trop longtemps oubliée, même dans le pays dont elle a illustré le nom.

Il y a longtemps que j'avais conçu le projet de la tirer de l'oubli et je me disais souvent qu'il appartenait peut-être au fondateur dauphinois de *La Cigale* de faire revivre la douce mémoire de la noble Cigalière, qui portait étincelante parmi les bijoux de sa couronne comtale, la cigale d'or des troubadours.

Enfin, Messieurs, mon rêve de jeunesse est réalisé, le buste de la Comtesse de Die, œuvre d'une femme inspirée, digne compagne d'un ardent poète, se dresse, triomphant et rayonnant, au milieu des acclamations de ce peuple du Diois heureux de fraterniser avec les lettrés et les artistes auxquels il vient de faire un si cordial et si chaleureux accueil.

Ce n'est pas d'ailleurs, un simple sentiment d'orgueil méridional, de fierté locale, qui fait battre le cœur de mes compatriotes. C'est surtout la conviction que la fête d'aujourd'hui a une portée plus haute que celle d'une manifestation restreinte à l'exaltation d'une personnalité, quelque éminente qu'elle soit.

En honorant, en effet, la Comtesse de Die, les poètes du Midi, fidèles au parler natal, les Cigaliers et les Félibres, généreusement secondés par la municipalité et la commission dioises, n'ont pas eu seulement à cœur de mettre en relief l'une des plus gracieuses figures de la brillante pléiade des femmes d'élite qui, en plein moyen âge, immortalisèrent la langue romane ; ils ont voulu en même temps rendre un éclatant hommage à cette luxuriante floraison littéraire du XI^e et du XII^e siècles, si glorieuse pour nos provinces méridionales, qui furent, grâce à elle, au cœur même de l'Europe latine, alors que les grands foyers d'Athènes et de Rome étaient depuis longtemps éteints, le berceau rayonnant de la civilisation, de l'art et de la poésie.

Comment, Messieurs, par quel miracle, en un temps où la force matérielle était le seul arbitre du droit et la seule puissance redoutée, de simples chanteurs populaires ne puisant leurs inspirations que dans la nature, ignorants de l'antiquité classique, purent-ils imposer au peuple d'abord, aux grands ensuite, le culte de la poésie, l'amour de l'art, le respect de la justice et de la liberté ?

C'est que, plus délicates, plus éclairées, moins insensibles que leurs époux, plus préoccupés de combats que de beaux vers, les femmes, ces éternelles souveraines, encourageaient, applaudissaient, aimaient ces humbles poètes tant et si bien que, pour plaire à sa compagne, plus d'un haut seigneur dut incliner sa fierté féodale devant eux et qu'on vit des princes déposer l'épée pour prendre la viole du troubadour plébéien.

C'est l'influence profonde de la femme, dans le mouvement rénovateur du moyen âge, que nous avons voulu proclamer en

célébrant l'une des plus vaillantes et des plus renommées parmi les Félibresses d'autrefois.

L'histoire littéraire du temps où brilla la Comtesse de Die est, il est vrai, pleine d'obscurités, et la vie de notre châtelaine, de la Clémence Isaure du Dauphiné, comme l'a appelée tout à l'heure Henry Fouquier, est entourée de tant d'ombre qu'il serait téméraire, comme a voulu le tenter, en vrai croyant, César de Nostredame, de retracer, avec l'affirmation de la certitude, toutes les phases de sa vie agitée et tous les traits de sa physionomie.

Comme pour ses émules et ses contemporaines Azalaïs de Porcairargues, Clara d'Anduze, la comtesse de Provence, dona Castelloza, Na Tiberge, comme pour son imitatrice toulousaine, Clémence Isaure, les vieilles chroniques sont incomplètes et mystérieuses sur bien des points, mais qu'importe? Elles nous apprennent que ces illustres femmes furent des poètes, qu'elles présidèrent des Cours d'amour, qu'elles secondèrent le réveil de l'esprit public, qu'elles affirmèrent, en un temps de servage et d'humiliation pour leur sexe, leur aptitude aux œuvres littéraires, qu'elles accélérèrent la marche du progrès humain et hâtèrent l'avènement du droit en contribuant à substituer à la domination brutale de la force, la puissance et la supériorité de l'idée.

De tels titres suffisent pour justifier notre admiration reconnaissante qui, dans la Comtesse de Die, incarne et symbolise l'action féconde du groupe tout entier des femmes troubadours.

La Comtesse de Die fut d'ailleurs, l'une des plus distinguées et des plus militantes de la pléiade.

Dans la pittoresque cité comtale, dont elle portait le nom, au milieu des tauroboles et des monuments de l'antiquité païenne, devant le mont Glandaz dont l'imposant aspect excitait son imagination aux grandes pensées, au bord de la Drôme, dont elle écoutait, rêveuse sur la terrasse de son palais, le murmure inspirateur, son cœur captivé par les doux chants des troubadours s'était donné sans réserve à l'amour, à la poésie, au gai savoir.

Aussi fut-elle des plus agissantes et des plus vaillantes parmi les dames de haut parage qui eurent le rare mérite de relever le prestige de la poésie renaissante, en instituant des solennités publiques, des Cours d'amour, où des prix étaient décernés aux poètes les plus experts en gaie science.

La Comtesse de Die présida souvent ces poétiques réunions, dont la philologie allemande a vainement nié l'existence, ces Cours d'amour qui n'étaient pas peut-être le tribunal de la légende romanesque, rendant gravement des sentences galantes, mais sûrement une assemblée, un jury, où des femmes poètes décernaient gracieusement aux plus dignes, des récompenses, des *joies* comme on disait alors, dont leur sourire doublait le prix.

A ces Cours d'amour, dont les jeux floraux d'Isaure, comme ceux du Félibrige, ne sont que la continuation, l'illustre Dioise ne manquait jamais.

L'appel vint-il d'Avignon ou de Romanin, fallût-il aller au fond de la Provence, à Signe ou à Pierrefeu, elle quittait ses montagnes et accourait au rendez-vous, avide d'ouvrir son âme à l'harmonie pénétrante des vers et de la musique.

La Comtesse de Die chantait parfois, elle aussi. Sa poésie, celle du moins que nous connaissons, est l'écho vibrant de ses soupirs, une touchante plainte d'amour, tantôt suppliante et douce, tantôt brûlante et passionnée, comme une élégie de Sapho ou une invocation du Cantique des Cantiques. Ceux de ses courts poèmes, que la bibliothèque du Vatican nous a conservés, sont de purs modèles de grâce et de sentiment. Cette appréciation n'est pas de moi, Messieurs; elle a une autorité que personne ne saurait contester, puisqu'elle émane d'un homme justement célèbre, bon juge en poésie et en langue romane, M. Raynouard, le savant secrétaire perpétuel de l'Académie française, l'auteur des *Templiers*, et l'historien des troubadours.

Honneur donc, Messieurs, et gloire à la Comtesse de Die qui servit vaillamment la cause de l'idéal dont les Cigaliers et les Félibres sont les modernes défenseurs.

Honneur et gloire à cette noble cité de Die, *Dea Vocontiorum*, qui avait bien le droit d'être la première étape de notre voyage littéraire, non seulement parce que dans la nuit du moyen âge elle fut un foyer de civilisation et devint plus tard le siège d'une Académie qui jeta un vif éclat, mais aussi parce que, sous la conquête romaine elle fut un centre éminemment favorable aux arts, comme l'atteste son théâtre antique, dont il ne reste hélas! que les débris.

Messieurs, parmi les vestiges du passé qu'on rencontre à

chaque pas dans cette ville consacrée à Cybèle, se trouve une inscription latine presque effacée par le temps, qui témoigne, en ces termes gravés sur le marbre, de la reconnaissance populaire envers un ami des lettres dont les libéralités avaient contribué à l'organisation des spectacles :

« A Sextus Vincius Juventianus, flamine du divin Auguste, par le consentement et à la demande du peuple, à cause de sa remarquable libéralité en faveur des spectacles. »

Messieurs, les Cigaliers et les Félibres revenus au pays natal, devaient bien, vous en conviendrez, leur premier salut, avant d'aller faire retentir la poésie de Sophocle sur le théâtre antique d'Orange, non seulement à la Comtesse de Die, mais encore à cette ville, fidèle, à travers les âges, aux traditions artistiques, qui glorifiait, il y a deux mille ans, un généreux citoyen dont le seul mérite était d'avoir donné au peuple la joie d'applaudir les beaux vers de Plaute et de Térence.

Ces paroles éloquentes qui renferment à la fois, une biographie complète de notre héroïne et un brillant exposé du but poursuivi par les Félibres, trouvent un écho dans tous les cœurs; les acclamations enthousiastes qu'elles font naître se prolongent jusqu'au moment où M. le docteur Chevandier se lève, pour lire son ode au Mont Glandaz.

Les strophes inspirées dont le poète fait ressortir les moindres effets, en lecteur consommé, ne datent pas d'aujourd'hui; mais elles sont de circonstance. Il devait bien avoir sa part de la fête le géant diois, aux pieds duquel semblera songer, à l'avenir, la douce amante de Raimbaut.

AU MONT GLANDAZ

I

Déjà plus de vingt ans ont passé sur nos têtes!
C'était un jour d'avril; l'essaim des alouettes

Réveillait les guérets de son teint argentin;
 Sur un col élevé j'arrivais avec l'aube;
 La nuit, à l'occident laissait traîner sa robe;
 Dans les prés renaissants se levait le matin,

Et le pâtre, en chantant, menait ses agneaux pâtre.
 — Tel qu'un monstre échoué je te vis apparaître,
 O mont Glandaz ! Ton dos avoisinait les cieux.
 Et ta neige semblait comme une écume blanche
 Qui recouvrait ta croupe et courait sur ta hanche.
 Et tu me paraissais austère et glorieux.

Autour de toi, vingt monts, comme des chiens fidèles,
 Se tenaient accroupis, énormes sentinelles;
 Un plastron de granit défendait ton poitrail;
 Et le soleil levant, en glissant dans ton ombre,
 Frangeait d'un rayon d'or cette cuirasse sombre....
 — Et les bœufs accouplés, dispos pour le travail,

Suivaient le laboureur jusqu'au sillon qui fume....
 — Ton front dans la lumière et tes pieds dans la brume,
 Tu me saisis ! Je pris pour un souffle de feu
 Les nuages rougis galopant sur tes cimes,
 Et leurs flocons, sortant de tes larges abîmes,
 Pour des taches de sang inondant le ciel bleu.

A ton immense aspect mon âme fut ravie;
 J'aimai ta majesté, ta puissance, ta vie,
 Ton formidable aspect; j'admirai ta splendeur....
 — Et ton ombre montait en découvrant les plaines,
 Les villages épars; et les fraîches haleines
 Du printemps m'enivraient et me rendaient rêveur.

II

Souvent ta grande voix a frappé mon oreille;
 Je ne sais quels concerts le vent du Nord éveille
 Dans tes mille piliers, dans tes antres pensifs;
 Mais on dirait alors que des orgues puissantes
 Chantent à l'Eternel des odes saisissantes;
 Et les monts étonnés se tiennent attentifs.

L'Aquilon est le chantre aux larges harmonies,
 Versant dans tes échos ses pleurs, ses symphonies,
 Ses gémissements sourds, ses poèmes plaintifs. . . .
 — Et mon âme, emportée en vos notes profondes,
 Croyant entendre alors la musique des mondes
 Ecoute en frémissant vos longs récitatifs. . . .

III

O mont Glandaz, je sais que de pelouses vertes
 Et de grands sapins noirs tes pentes sont couvertes
 Que tu nourris les loups, l'ours, les agneaux bêlants
 Que des torrents fougueux bondissent dans tes rides
 Que le chamois hardi lèche tes pics arides,
 Et qu'en tes flancs un lac dort depuis cent mille ans.

Et parfois tu n'es plus qu'un monument superbe,
 Revêtu par les temps de buis, de mousse et d'herbe,
 Sous lesquels un insecte, un parasite obscur
 Peut se blottir à l'aise; et tes ruisseaux qu'on vante
 Ne sont qu'une rosée, une goutte qui chante
 Que la nuit a laissée aux lichens de ton mur. . . .

— Mais lorsque l'ouragan sonne de la trompette
 Sur les sommets neigeux; mais lorsque la tempête,
 Secouant tes forêts, rugit avec fureur;
 Quand dans les tourbillons le tonnerre se roule,
 Que, sous l'éclair strident, le roc éclate et croule,
 Que tout craque et se tord et que les loups ont peur;

Tu m'apparais alors comme un autel austère
 D'où quelque grand esprit va planer sur la terre;
 Comme un mont Sināï plein d'étranges lueurs.
 Puis, attendant en vain quelque nouveau Moïse,
 Je me prends à douter de la terre promise,
 Je sonde l'horizon les yeux noyés de pleurs!

.

IV

Désespérer, faiblir! Ah! laissons ces détresses!
 Des prophètes j'entends retentir les promesses;
 Soyons fiers, patients; Dieu saura les tenir.
 En voyant les éclairs sillonner les nuées,
 Ne songeons point, tremblants, aux chutes, aux huées,
 Mais aux âpres sommets qu'occupe l'Avenir.

Autrefois, ô Glandaz, au fond des mers houleuses,
 Dormaient nonchalamment tes crêtes orgueilleuses;
 Par un suprême effort, la terre, en ses tourments,
 Te souleva. Dès lors, tu t'es couronné d'astres,
 Et lorsque le soleil enflamme tes pilastres,
 Tu remplis nos vallons de tes rayonnements.

Au-dessus du niveau des humaines misères,
 Dressons nos fronts vaincus; délivrons-nous des serres
 Des préjugés-hiboux, du vautour-lâcheté.
 Le Droit et le Devoir nous désignent l'arène;
 Entrons. Après la lutte advient la paix sereine;
 Le bonheur par l'effort fut toujours acheté.

O mont! par tes sapins, par ton rocher sonore,
 Par tes flancs caverneux, par l'Orient qui dore
 De ses premiers rayons, tes pics audacieux,
 Je jure de sortir des noires servitudes
 Et de montrer toujours aux pâles multitudes
 Les Justes, ces Titans escaladant les cieux (1).

(1862.)

La partie poétique de la fête se continue par la lecture de l'œuvre de M. Clovis Hugues, improvisée, paraît-il, pendant le trajet de Paris à Valence. La Muse de l'aimable conférencier ne craint

(1) *Journal de Die* du 19 août 1888.

pas la fatigue. Le voyage ne l'a pas lassée. Comment ne serait-elle pas robuste, la vierge qui a trempé ses lèvres aux ondes salées du grand lac méditerranéen et livré son corps adorable aux caresses brûlantes du soleil de Provence?

A LA COMTESSE DE DIE

O gente Comtesse de Die!
Te voilà donc belle à jamais,
Sous ce profond ciel qu'incendie
Le soleil, gloire des sommets,
Non loin des vallons où la brise
Chante sa chanson, l'aile prise
Au tremblement des ramcaux verts,
En ce pays de poésie,
Où l'éternelle fantaisie
Fleurit dans la grâce du Vers!

Te voilà célébrée, ô femme!
Avec les bardes et les dieux,
Parce qu'un jour on vit ton âme
A travers les pleurs de tes yeux,
Parce qu'il suffit à la rose,
Pour mériter l'apothéose
Devant l'azur éblouissant,
D'avoir sur sa tige brisée
Porté la goutte de rosée
Que l'aube pleurait en naissant!

Ce qui fait en un peu de gloire
Revivre ton nom tout entier,
Ce n'est point d'avoir à l'Histoire
Présenté ton blason altier,
Ce n'est point d'avoir été belle
D'une beauté surnaturelle
Ni d'avoir eu, sous les cieus lourds,
En un bruit de vague qui roule,

L'agenouillement de la foule
A tes pieds chaussés de velours.

Ton nom, illuminé d'un rêve,
N'aurait pas plus longtemps duré
Qu'un flot expirant sur la grève,
Si tu n'avais jamais pleuré,
Si dans le vertige du doute,
Tu n'avais jamais sur ta route
Heurté du front au mal vainqueur,
Si tu n'avais, ô joie amère!
Servi comme un dieu la chimère
Qui buvait le sang de ton cœur!

Qui se souviendrait du passage
De tes jours perdus dans les jours,
Si tu n'avais à ton corsage
Porté la fleur des troubadours?
Si tu n'avais pas été douce
Au petit brin d'herbe qui pousse
Entre les fentes du vieux mur,
Au papillon, à l'hirondelle,
A tout ce qui fait battre une aile
Dans la pensée ou dans l'azur?

Pour que tu sois doublement belle
Dans la gloire et dans l'idéal,
C'est en un temple de Cybèle
Qu'on a choisi ton piédestal.
Les vents ont ébranlé la porte,
L'autel a croulé. Mais qu'importe
Que les siècles aient emporté
Les murs hantés d'ombres divines,
S'ils te font avec leurs ruines
Un socle à ta célébrité? (1)

(1) Allusion au choix que l'on avait fait tout d'abord d'une antique colonne en granit venant du temple de Cybèle, pour établir le piédestal de la Comtesse. Pour des raisons qu'il n'y a pas lieu d'indiquer ici, on ne put donner suite à ce projet et le socle fut taillé dans une belle pierre de Chomérac (Ardèche).

Accepte-le ce bloc de pierre,
Au nom des hommes et des dieux.
Ils veulent que tu restes fière
De ton sanglot mélodieux.
L'hommage qu'on rend aux poètes
Nous repose du bruit des fêtes
Où trône l'orgueil des guerriers;
Et Cybèle, mère des mondes,
Qui fait pousser les moissons blondes
Fait aussi pousser des lauriers (1).

Les habitants de Die et tous les étrangers venus pour les fêtes peuvent considérer comme une réelle bonne fortune d'avoir eu la primeur de l'ode « A la Comtesse », qui viendra s'ajouter aux nombreuses et ravissantes productions déjà ciselées par le député-félibre.

« Pour parler dignement des poètes, rien ne vaut » les poètes » a dit M. Henry Fouquier, tout à l'heure. Je me permettrai de compléter l'idée du maître, en ajoutant que l'éloge sera mieux compris encore, s'il est chanté dans la langue dont s'est servi le poète que l'on veut célébrer.

Cette pensée a dû venir à tous, au moment où M. Fourès commence à lire la poésie de M. Chalmel, écrite dans cet idiôme provençal qui a conservé à travers les âges, la grâce simple et naïve du langage *roman*. Je l'offre à mes lecteurs avec une traduction, reproduction bien faible, malgré mes efforts, de l'œuvre ravissante du troubadour dauphinois.

(1) *Journal de Die* du 16 août 1888.

A LA COMTESSE DE DIÔ

*Illa Felibroꝝum est regina, omnisque
Feliber condignum obsequium reddere
debet ei.*

A.-B. CROUSILLAT.

I

O gento dono! O segnouresso!
Perlho de moun béu Dòufinat!
De la glòrio dei Félibresso
Encuei venèn te courouna.

Car sian, nous autrei, lei Felibre,
Teis eiretié lei mai fideù
Que counservan dins nostei libre
Tei chant d'amour coume se deu

En tu vouten faire revieüre
La flour d'un passat noble e grand;
E per un moument tourna beüre
Lou vin que bevion nostei grand!

A LA COMTESSE DE DIE

*Elle est la reine des Félibres et tout
Félibre doit lui offrir l'hommage dont
elle est digne.*

A.-B. CROUSILLAT.

I

O gente dame! O souveraine (seigneuresse!) Perle de mon
beau Dauphiné, nous venons te couronner en ce jour de la
gloire des Félibresses.

Car nous sommes, nous, les Félibres, tes héritiers les plus
fidèles, qui conservons dans nos livres, tes chants d'amour,
comme il convient.

En toi nous voulons faire revivre la fleur d'un passé noble et
grand, et pour un instant nous désirons boire le vin que buvaient
nos aïeux.

Flour de joïo e de courtesio ;
 Vin de pouésio e d'amour
 Qu'enmialon d'un rai d'ambrousis
 L'amar de nostei marrit jour....

Oh! dreisso la ta cara bello
 Vès l'azur e vès lou souleu !
 Lou mieijour de tu se rappello
 Mieï que de sei prince beleu?...

Se souvènt coume èrei superbo,
 Tu, la Reino dei Cour d'amour,
 Vount lusissiei, mai que dins l'erbo
 Lei diamant de l'eigagno ' n plour !

Se souvent de toun arderesso
 Per lou beù Guilhem, toun amant,
 Que dins ' no suprèmo caresso
 Rendè l'amò en beisant ta man.

Oh! qunte amour lou trespourtavo
 Lou Troubaire meloudious
 Que, sus eù, tei beu vers pourtavo
 Coume un talisman precieus !

Fleur de joie et de courtoisie, vin de poésie et d'amour, qui d'un rayon d'ambrosie adoucissent l'amertume de nos mauvais jours.

Oh! tourne ton gracieux visage vers l'azur et vers le soleil! Le Midi garde peut-être meilleure souvenance de toi, que de ses princes?

Il se souvient combien tu étais belle, toi, la Reine des Cours d'amour, où tu brillais plus que ne brillent dans l'herbe les diamants de la rosée en pleurs.

Il se rappelle ton ardent amour pour le beau Guilhem, ton amant, qui dans une suprême caresse, rendit l'âme en baisant ta main.

De quelle passion amoureuse il était animé le trouvère aux suaves mélodies, qui portait sur lui tes beaux vers, comme un talisman précieux.

Tu que puleù que de deidire
 Lei mot dei sarramen sacra
 Leisserei toun, divin sourire
 D'un negre dou se meschira....

Tu que coume la bloundo estialo
 De darrié ' n nivou s'acatant,
 Sous lou vouale dei couventialo
 Renoucièrei tout lou restant.

Tu qu'aviei reçòupu l'òumage
 Dei Troubaire e dei Chivalié;
 E tengu dins un dous servage
 D'amour, lou mieijour tout entié ;

Tu qu'un rei amai n'empeiraire
 Eron jalous de te chanta
 E s'èron fa leis adouraire
 De ta graciò e de ta beùta.

Tu qu'erei noble e qu'erei reino
 Autant que sous lei flourdalis;
 Qu'aviei dei dieusso la deigueino
 E lou mialicous paraulis,

Toi qui plutôt que de manquer au serment donné, laissas ton divin sourire s'éteindre sous des pensées de deuil.

Toi qui, de même que la blanche étoile se déroband derrière un nuage, pris le voile de religieuse, pour renoncer à tous les plaisirs du monde.

Toi qui reçus l'hommage des trouvères et des chevaliers et retins dans un servage d'amour le Midi tout entier.

Toi qu'un roi et qu'un empereur furent jaloux de célébrer par leurs chants, adorateurs sincères de ta grâce et de ta beauté.

Toi qui fus tout aussi noble et aussi reine que celles nées sous les fleurs de lys et qui eus le port majestueux et le parler fait de miel d'une déesse.

Dins ta beùta ' n flour t'embarèrei
 Per ploura toun ami de couar...
 Un an tout en plen lou plourèrei
 E mouriguèrei de sa mouart!...

II

Ah! lei coumplanchei de toun amò
 Dins noste parla prouvençau,
 Qunt ' eis lou couar que noun leis amo?
 Lou Felibre que noun lei saup?

Qu n'a pas pres dins sa jueinesso
 Per bressa sei pantai de fiò
 Tei chant d'amour, ò Felibresso!
 Tei beu vers, Coumtesso de Diò?...

E vaquí perque créiem juste
 De t'auboura dins toun país,
 Dins l'antico *Dea* d'Aguste
 Queste monument lauvaïs.

Car, coume lou prechavo au mounde,
 Un dei noste, qu'eis au toumbeù :
 — « Fau que tout ço qu'eis laid s'escounde
 E que luse tout ço qu'eis beu!... »

Malgré ta beauté, tu t'enfermas pour pleurer l'ami de ton cœur...
 et mourus de sa mort, après l'avoir pleuré une année entière.

II

O les plaintes de ton âme exhalées dans notre parler provençal,
 quel est le cœur qui ne les aime? le Félibre qui ne les sait?

Qui de nous n'a dit dans sa jeunesse, pour bercer ses rêves
 ardents, tes chants d'amour, o Félibresse, tes poèmes, Comtesse
 de Die?

Aussi croyons-nous qu'il est juste d'élever dans ton pays, dans
 l'antique *Dea* d'Auguste, ce monument à ta louange.

Car, ainsi que l'a dit au monde, un des nôtres déjà couché
 dans le tombeau : — « Il faut que tout ce qui est laid se cache
 et que brille tout ce qui est beau! »

Le silence, qui avait été grand jusque là, est devenu plus religieux encore.

Les rimes s'égrènent lentement, soulevant des murmures d'approbation immédiatement réprimés. Chacun veut entendre cette poésie en langue du pays, qui semble une douce prière murmurée par le volage Raimbaut à sa fidèle amie. Lorsque M. Fourès a lu les deux vers d'Aubanel qui terminent la pièce, ce sont de vrais hurrahs que pousse l'auditoire.

Le félibre a voulu célébrer la verve poétique et le parler fait de miel de la femme qui l'inspira. Et lui-même s'est servi d'une langue d'or, bien faite pour chanter la célèbre amoureuse. Ses confrères joindront, dès ce jour, dans leur mémoire, aux odes de leur aïeule, l'épître gracieuse que lui a consacrée M. Challamel.

Le programme de la fête est rempli, et pourtant le public ravi de goûter, pour un jour, à cette vie littéraire si nouvelle pour lui, attend indécis et désireux de la voir se prolonger quelques instants encore.

Mais l'heure du départ a bien sonné. La statuaire donne un dernier regard à l'œuvre exquise qu'elle laisse aux Diois, et reprend la tête du cortège, au bras de son chevalier.

Dans la rue Villeneuve, que nous suivons, les drapeaux flottent nombreux. Quelques-uns forment des trophées autour d'écussons portant les armoiries des félibres les plus célèbres.

A chaque fenêtre, se montrent nos charmantes Dioises, en exquises toilettes. Elles adressent aux voyageurs leurs aimables sourires. Cette solennité inspirée par l'amour est bien leur fête à elles, dont l'existence s'écoule en un long soupir du cœur, qui se transforme constamment, sans s'éteindre jamais. Amour d'enfant, pour les poupées qui reçoivent leurs premières caresses; amour ineffable de vierge, pour celui que leur cœur a choisi; amour ardent de femme pour l'époux dont elles seront incomprises parfois; amour de mère enfin pour ces chérubins roses, qui trop tôt oublieront les tendresses passées et voleront vers des affections éphémères, causes le plus souvent de bien amers regrets.

A l'arrivée en gare, un adieu est adressé à nos visiteurs par M. Pestre, avocat, correspondant du Comité.

FÉLIBRES ET CIGALIERS,

Au nom du Comité d'organisation de cette fête, au nom de la population dioise, j'ai l'honneur de vous adresser nos adieux.

La vieille cité des Voconces est heureuse, elle est fière d'avoir reçu dans ses murs, ne fût-ce que pour quelques instants, une élite de citoyens aussi remarquables, aussi distingués. Elle a éprouvé un moment, comme une réminiscence de son antique renommée. C'est Paris qui lui a envoyé un rayonnement de sa gloire.

Depuis longtemps, on nous avait annoncé que des fêtes littéraires et artistiques devaient avoir lieu dans le Midi, au mois d'août; et on disait tout bas, sans oser l'espérer, que les félibres et cigaliers viendraient voir si le ciel de ce coin du Dauphiné était aussi pur que le ciel de Provence.

Les beaux yeux de la Comtesse de Die l'avaient jadis contemplé, et vous avez pensé, Messieurs, qu'il fallait honorer la mémoire de notre aimable et gracieuse compatriote.

C'est ainsi que vous avez voulu inaugurer la série des fêtes éclatantes qui vous attendent ailleurs. Recevez l'expression de notre profonde et sincère gratitude.

Vous êtes venus comme des messagers de bonnes nouvelles, apportant avec vous la joie et le plaisir, la paix et la gaieté; vous allez, suivant l'expression de l'honorable président de *La Cigale*, vous retremper au soleil natal; et en passant vous êtes venus saluer notre humble cité, pleine des souvenirs de la *Dea Vocontiorum*.

C'est tout ce que nous avons pu vous offrir avec notre reconnaissance. — Ici, point de splendeurs, mais des acclamations ardentes et enthousiastes, parce que nous connaissons les félibres et cigaliers par leurs œuvres, parce que nous savons que tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils pensent, tout ce qu'ils écrivent; c'est pour la Patrie.

Puissiez-vous donc garder de notre pays, de nos montagnes, de notre soleil, le souvenir affectueux que nous conserverons de votre visite. Cette belle journée sera inscrite en lettres d'or dans nos annales; nous raconterons cette fête magnifique à nos enfants et à nos petits-enfants, et s'ils nous demandent ce qu'étaient les félibres et cigaliers, nous leur dirons : « C'étaient les poètes et troubadours du Midi, qui chantaient les beautés et les gloires de la France! » (1)

Après ces paroles patriotiques qui sont l'écho des pensées de toute la population, des poignées de main s'échangent : les délégués escortent les cigaliers et félibres vers leurs wagons.

Madame Clovis Hugues, nous remerciant de l'accueil enthousiaste qui lui a été offert, je lui fais observer qu'elle laisse au milieu de nous une fille, qu'elle devra venir revoir.

— « Elle est en trop bonnes mains, dit-elle, pour que je m'inquiète de son sort. »

(1) *Journal de Die* du 19 août 1888.

Et le sifflet strident de la machine nous rappelle qu'il doit être une fin, même aux meilleures choses.

Mille cris de : « Vivent les Cigaliers! Vivent les Félibres! » lui répondent. « Vivent les Diois! » s'écrient nos visiteurs.

— Bon voyage! joyeux provençaux, allez ailleurs porter vos doux chants d'amour et votre gaieté. Courez prendre part aux fêtes d'Orange, aux farandoles d'Avignon, au festin de la Barthelasse; mais gardez, s'il est possible, au milieu des ovations enthousiastes que l'on vous prépare, la mémoire de votre première halte et de l'hospitalité dauphinoise!

Le train s'ébranle, les acclamations reprennent et les chapeaux s'agitent jusqu'au moment, où la courbe de Cocause vient nous dérober les gracieuses spirales de fumée, emblèmes des joies de ce monde, qui naissent, vivent à peine quelques instants et se perdent trop tôt, hélas! dans l'infini.

A notre retour en ville, nous nous joignons à la folle jeunesse célébrant par des danses, la Muse qui redevient dioise, pour ainsi dire. La fête n'est pas terminée d'ailleurs; une retraite brillante, une vraie *pègoulado* se prépare. Mon départ pour Orange, où je dois retrouver les félibres sur les gradins du *théâtre antique*, m'empêche d'y assister. J'emprunte à M. Adrien Chevalier, le compte-rendu de cette dernière partie de la fête, qui n'en a pas été la moins originale.

Mes lecteurs n'y perdront pas; ils reconnaîtront qu'il était difficile de rappeler en termes plus joyeux, cette joyeuse folie :

« La fête du 10 août a eu son corollaire tout comme un affreux théorème. Ai-je besoin de vous le démontrer? Ouf! nous n'en pouvons plus les uns et les autres! Nous avons eu notre *pégoulado*, nous aussi. Nous nous sommes offerts, samedi soir, à 9 heures, une retraite aux flambeaux dans les quartiers excentriques de la ville, et notre promenade nocturne a été une merveille de pittoresque. Oh! nous n'avons pas seulement passé sous l'arc-de-triomphe du Viaduc qui, rutilant de lumière, était un véritable bijou. Au son des cuivres, nous avons pris Chastel (1) d'assaut.... Nous avons farandolé, fait les fous, donné des sérénades et soupiré des aubades. On a ténorisé sous les fenêtres des *Magalis*. — Die a été en liesse. — On a chanté, dansé, crié, ri et applaudi. On s'est grisé de toute façon — toujours proprement. *L'Augusta Dea* a eu ses saturnales honnêtes. »

Et je ne résiste pas au plaisir de transcrire, à la suite de cette relation, l'appréciation rétrospective de la solennité, que donnait dans le même article, le jeune rédacteur du *Journal de Die*.

« Ah! mes amis, nous en reparlerons longtemps de nos trois jours de fête. Et, en pensant à la façon merveilleuse dont ils se sont passés, j'entends encore les cris d'horreur des Prud'hommes de chez nous. Oui, nous avons eu des pudeurs effarouchées,

(1) Quartier de Die, construit sur la colline couronnée par l'ancienne *citadelle* de la ville.

à Die. On accolait au nom de la dive comtesse des substantifs libertins, des adjectifs affriolants. Il en était qui se voilaient la face en parlant de celle qu'Henry Fouquier a appelé, notre Clémence Isaure. Nos Arsinoés ont failli prendre mal. Nos bonshommes vertueux à qui l'art, la poésie, tout ce qui est grand et beau est inconnu, nos bonshommes vertueux voulaient chasser de notre place cette douce poétesse d'antan.... sans même la couronner de roses, comme l'aurait fait Platon.

» ... Eh bien! ils sont venus, tous ces fils joyeux du Midi ensoleillé. Nous les avons eus chez nous, ces troubadours d'aujourd'hui. Et tous se sont fait petits devant eux, et tous ont crié *bravo*, et tous se sont humblement découverts sur leur passage. Et dans leur marche triomphale à travers les rues de notre pauvre vieille cité, cigaliers et fêlibres — M^{me} Clovis Hugues en tête — n'ont récolté que des sourires et des fleurs! » (1)

La farandole faite, il ne reste plus, de cet épisode littéraire, qu'un souvenir à tout jamais gravé dans le cœur des Diois.

Et maintenant, restée seule à l'abri du saule qui lui fait un cadre majestueux, en même temps qu'il paraît être le symbole de son œuvre attristée, la fière Comtesse reçoit de son air noble et modeste à la fois, la visite de ceux auxquels n'est indifférent rien de ce qui touche à la poésie.

(1) *Journal de Die* du 19 août 1888.

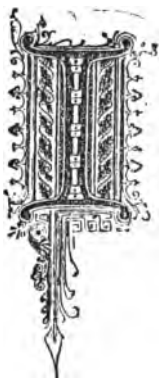
Ils viendront rêver nombreux sous les ombrages qui l'entourent, les bardes de notre époque. Et s'ils ne peuvent, comme d'autres le firent jadis, chanter bien haut de gracieux *sirventes*, ils murmureront du moins, au plus profond de leur cœur, un hommage respectueux pour Celle que les larmes surent inspirer et qu'une chanson d'amour a faite immortelle.





CHAPITRE QUATRIÈME

L'HOSPITALITÉ DIOISE CÉLÈBRÉE PAR LES JOURNAUX : LYON RÉPUBLICAIN, JOURNAUX DE VALENCE, REVUE FÉLIBRÉENNE, MOIS CIGALIER, FIGARO, OBSERVATEUR FRANÇAIS, ARMANA PROUVENÇAU, MONDE ILLUSTRÉ. — LES ADMIRATEURS DE LA COMTESSE : MM. MISTRAL, SEXTIUS MICHEL, MARIUS ANDRÉ, MAURICE RAMBAULD, FÉLIX GRAS. — POÉSIE DE M^{lle} ADÈLE SOUCHIER. — SIRVENTE DE M. RIVIÈRE. — BALLADE DE M. MAURICE CHAMPAVIER, MISE EN MUSIQUE PAR M. EYMIEU. — LA COMTESSE, REINE DES COURS D'AMOUR, PAR LE CAPOULIÉ DU FÉLIBRIGE. — TÉMOIGNAGE DE GRATITUDE DE L'AUTEUR ENVERS LES FÉLIBRES ET LES CIGALIERS.



I me reste, pour remplir la tâche que je me suis tracée, à donner les pièces inspirées par mon héroïne. Ce sera le but de ce dernier chapitre, qui constituera, pour ainsi dire, la couronne qu'ont tressée en l'honneur de la noble trobairitz les plus épris de ses admirateurs. Et, comme je ne puis séparer, dans mon souvenir, la ville de Die de la reine des Félibres, j'y joindrai quelques extraits des feuilles publiques qui ont célébré l'hospitalité dioise.

Tous les journaux de la région, le *Lyon républicain*, les feuilles de Valence, le *Journal de Die* constatèrent la réussite des fêtes du 12 août 1888.

La *Revue félibrèenne* commença, dès le mois de septembre, sous le titre de *Sensations d'un félibre*, la publication des pages charmantes écrites par M. P. Mariéton son directeur, et qui devaient constituer plus tard la *Terre provençale*; la relation de la visite à Die en forme un intéressant chapitre.

Le *Mois Cigalier*, autre organe officiel des troubadours modernes, donna, lui aussi, dans son numéro d'août 1888, une narration détaillée de la promenade des félibres en Dauphiné, Vaucluse et Languedoc.

Ces feuilles spéciales ne furent pas les seules à parler des fêtes félibrèennes. M. Henry Fouquier, le président de la « Cigale », qui avait si vaillamment supporté les fatigues de la tournée provençale, publia, dans le *Figaro*, un compte-rendu plein de verve et de grâce. Je transcris l'alinéa concernant la première étape :

A Die, la réception est étourdissante. Toute la contrée est là. Nous passons sous des arcs de feuillage, qui portent inscrits ces mots : « Salut aux Cigaliers, aux Félibres. Honneur aux poètes ! » Sur la place, ombragée de platanes, dont les feuilles remuées font jouer l'ombre et la lumière sur la foule, on découvre le joli buste de la Comtesse de Die, offert par les Cigaliers et les Félibres et sculpté par M^{me} Clovis Hugues. Les enfants du pays, comme des Grecs à la palestre, font leurs exercices, se préparant à la farandole, danse virile et guerrière. Et, au milieu d'un silence attentif, inconnu aux foules « blagueuses » de Paris, nous nous mettons à parler de la

Comtesse de Die. Ceci ne manquait pas d'être assez délicat. Cette Félibresse du moyen âge n'est guère connue que par la légende de ses amours avec le troubadour Raimbaut d'Orange et par quelques strophes que n'eût pas désavouées la brûlante Sapho. En prose et en vers, on a célébré la gloire de la grande amoureuse, qui chanta sa passion, excusée et admirée du Midi galant et poétique. On lit des vers à sa gloire. Ils sont d'un potier de la montagne (1). C'est ainsi qu'il y a deux ans, entendant une poésie exquise, un vrai morceau d'anthologie, je demandai ce que faisait le poète? — Il est toucheur de taureaux dans la Camargue... (2)

En même temps, M. Charles Maurras, rédacteur de l'*Observateur français*, un jeune et brillant champion de la cause, dont l'obligeance égale le talent, et qui n'avait pas quitté d'un instant les voyageurs dans leur course triomphale, fit paraître un article humoristique dont je détache ces quelques lignes, empreintes du plus pur patriotisme :

Les cris de : Vivent les Cigaliers! Vivent les Félibres! poussés par quatre mille poitrines, dans cet horizon fermé de montagnes qui lèvent leurs fronts de roches rousses, parmi ces collines pansues à l'herbe courte, au vivace parfum, ces cris prennent de la grandeur et l'on dirait l'acclamation de la *terre natale* allant aux exilés qui ne l'oublent pas, et, loin d'elle, savent encore l'aimer... (3)

Un des fondateurs du Félibrige, le regretté Roumanille, que nous pleurons encore, ne pouvait rester indifférent aux fêtes méridionales. L'*Armana provençau*, cette publication créée par lui et qui,

(1) Allusion à la poésie de M. Challamel, transcrite au chapitre précédent.

(2) *Le Figaro*, reproduit dans le *Journal de Die* du 19 août 1888.

(3) *Observateur français* (numéro du 13 août 1888).

sous une forme populaire, renferme avec la chronique félibréenne, des contes ravissants, des anecdotes au tour gracieux et des sonnets, dont plusieurs sont de réels chefs-d'œuvre, relate, dans cette phrase, l'arrêt des voyageurs, en Dauphiné :

A Diò proumieramen, enverdurado jusqu'i téule (10 d'avoust 1888), s'es inagura lou buste de la Coumtesso de Diò, bèu travai de la man de Madamo Cl. Hugues en l'ounour de la bello e noblo dôufinenco qu'en vers tant calourènt a canta sis amour emé Rimbaud d'Aurenjo. D'aqui, après avé begu à sa mémòri la *clareto* de Diò, se davalé 'n Aurenjo... (1)

(GUY DE MOUNT-PAVON.)

Tout d'abord, à Die *enverdurée* jusqu'aux toits (10 août 1888), on a inauguré le buste de la Comtesse de Die, beau travail de la main de Madame Cl. Hugues, en l'honneur de la belle et noble dauphinoise qui a chanté, en vers si chaleureux, ses amours avec Raimbaut d'Orange. De là, après avoir bu à sa mémoire la clairette de Die, on est descendu à Orange...

GUY DE MONT-PAVON.

Les journaux illustrés, eux-mêmes, voulurent conserver le souvenir de ces solennités artistiques et littéraires.

L'Art Français du 11 août 1888, avait donné, par avance, une exacte reproduction du buste en plâtre de la Comtesse. Nous avons cité l'appréciation de M. Firmin Javel, directeur de *L'Art Français* et critique au *Gil Blas*, sur l'œuvre de M^{me} Clovis Hugues. Il est regrettable que, dans la statue en bronze, la couronne comtale ne soit pas surmontée, comme dans la maquette, de l'étoile poétique si bien due à la félibresse du XIII^e siècle,

(1) *Armana prouvençau* de 1889, p. 9.

et qui donnait au visage, en l'allongeant, plus de grâce et de distinction. Dans le numéro du *Monde illustré* portant la date du 18 août 1888, M. Paul Maurou, son dessinateur, fervent cigalier, a encadré des nombreux portraits de ses confrères, la scène du théâtre romain d'Orange, ainsi que les bustes de la Comtesse et de Paul Soleillet; ce dernier, œuvre de l'habile sculpteur Amy, aussi accueillant pour les profanes que pour ses amis de la *Cigale*.

Les comptes-rendus des fêtes de Die attirèrent l'attention des poètes sur la trobairitz, un peu délaissée jusque là.

On a lu dans le chapitre premier les vers que les amours de la Comtesse avaient inspirés aux amis de la marquise de Sévigné.

Mistral, dès ses débuts poétiques (1859), consacra quelques pensées à l'amante de Raimbaut. Dans *Mireille*, il avait fait exprimer par la jeune Azalaïs ses désirs de renaissance des cours d'amour, renaissance réalisée aujourd'hui, grâce aux efforts incessants du maître et de ses amis, et comparant le parler ravissant de la jeune Provençale à celui de la poétesse d'antan, il s'écriait :

Ansin la Coumtesso de Dio,
Quand tenié court d'amour, segur devié parla.

Ainsi la Comtesse de Die, lorsqu'elle tenait cour d'amour, assurément devait parler (1).

(1) *Mireille*, chant III. Paris, Charpentier, 1888, p. 106.

Plus tard encore (1860), il rappelait notre héroïne, dans son *Rêve de Romanin* :

D'amour, digué n'Alis, la Coumtesso de Dio,
Enjusquo dins la mort lou pantai m'escandiho

De l'amour, dit Alix, la Comtesse de Die, jusque dans le tombeau le rêve m'incendie (1).

Mais depuis, on avait fort négligé la muse dauphinoise. Dès 1888, au contraire, c'est à qui s'occupera d'elle. Toutes les revues spéciales citent son nom. Chacun est jaloux d'ajouter un hommage personnel à celui que lui ont déjà rendu les félibres.

A Sceaux, M. Sextius Michel, voulant remercier M^{me} de Rute, une délicate lettrée, qui venait de porter un toast gracieux à la Provence et aux Cigaliers, la compare à la Comtesse, dans les derniers vers de son sonnet :

.....
Vous aman, vous cantan, vous qu'en la Capitalo,

Fasès tant flameja lou felibren calèu,
Dounant autant d'ounour a nosto pouesiò
Qu'autre-tèns n'ie'n baiè la Coumtesso de Diò! (2)

Nous vous aimons, nous vous chantons, vous qui, dans la capitale, faites briller d'un si vif éclat la lampe félibréenne, en donnant autant d'honneur à notre poésie, que jadis lui en porta la Comtesse de Die.

Dans leurs souhaits de nouvel an à Mademoiselle Thérèse Roumanille, la reine du Félibrige (3),

(1) *Les Iles d'or*. ROMANIN. Paris, Lemerre, 1889, p. 282.

(2) Voir le sonnet entier dans le *Mois Cigalier* de juillet 1888.

(3) C'est une poétique coutume des Félibres, d'élire tous les sept ans, en leurs jeux floraux, une Reine. Lors des grands jeux

MM. Marius André et Maurice Raimbauld rappellent la Comtesse, en des vers pleins de fraîcheur.

Le premier dit en parlant des Troubadours, ses ancêtres :

E ço qu'inspiravo sis amo
Èro l'amour di bèlli damo
Si rèino : Douço, Alis, Blanco-flour de Flassan
E' quello Coumtesso de Dio
Que sèmpre l'amour escandiho,
Qu'en vouluptouso meloudio
Escampavo lou fiò que cremavo soun sang (1).

Et ce qui inspirait leurs cœurs, c'était l'amour des belles dames, leurs reines : Douce, Alix, Blanche-fleur de Flassan, et cette Comtesse de Die sans cesse enflammée par l'amour, qui en voluptueuses mélodies épanchait le feu qui lui brûlait le sang.

Le second, tout en indiquant sa parenté avec l'ami de la divine poétesse, proteste ainsi de son dévouement à la Reine :

Raimbauld ! Iéu, lou darrié d'aquelo grand famiho
Que comto coume aujòu l'amant de Na Biatris
Emé lou prince en quau la Coumtesso de Dio,
Pecaire ! deguè mai de plour que de sourris ;
Iéu, lou darrié felen d'aquéli grãnd Troubair, e,
O Rèino, en depausant ésti vers à ti pèd,
Vène paga moun dèime, urous se pòu te plaire
L'oumage que te porge eicito emé respèt (2).

Raimbauld, moi le dernier de cette grande famille, qui compte

d'Hyères, en 1885, Mademoiselle Thérèse Roumanille succéda, à Madame Frédéric Mistral, nommée première Reine en 1878, aux fêtes internationales de Montpellier. (Extrait de la *Revue félibréenne*. Décembre 1888). Et le jour de la Sainte-Estelle de 1892, Mademoiselle Girard de Saint-Rémy a été acclamée pour présider, pendant sept années, aux destinées du Félibrige.

(1) *Revue félibréenne*. Décembre 1888.

(2) *Revue félibréenne*. Décembre 1888.

parmi ses aïeux l'amant de M^{me} Béatrix, ainsi que le prince à qui la Comtesse de Die, pécaïre! dut plus de larmes que de sourires; moi, le dernier descendant de ces grands Troubadours, o Reine! en déposant ces vers à tes pieds, je viens payer ma dime, heureux si peut te plaire l'hommage que je t'offre ici avec respect.

D'autres poètes, plus enthousiastes encore, ont consacré des œuvres complètes à leur aïeule. Mes lecteurs n'y trouveront pas de nouveaux détails sur la biographie de notre héroïne; mais ils liront avec plaisir les gracieux récits inspirés par les légendes déjà connues.

Je cite en premier lieu, les strophes écrites, sur le buste de M^{me} Clovis Hugues, par M. Félix Gras, le nouveau *capoulié* du Félibrige.

LA COUTRESSO DE DIO

Belle damo de Dio, estello de l'amour,
Toun front seren e pur clarejo coume uno aubo,
La garbo de toun pèu qu'oundejo sus ta raubo
Nous embaumo lou cor coume un jardin en flour;

Toun iue, negre diamant, abraso à si flamado
Lou paure amalauti que sènt jala soun cor,
Ta bouco dis lou mot qu'à touto amo damnado,
Dou paradis d'amour, duerbé li porto d'or...

LA COMTESSE DE DIE

Belle dame de Die, étoile de l'amour, ton front screin et pur rayonne comme une aube, la natte de tes cheveux qui sur ta robe ondoie, nous embaume le cœur comme un jardin fleuri.

Ton œil, noir diamant, réchauffe de sa flamme le pauvre malade qui sent geler son cœur; ta bouche dit le mot qui doit, à toute âme damnée, du Paradis d'amour ouvrir les portes d'or.

Pèr retraire toun front e ta cabeladuro,
 E l'uiiau de toun iue, emai ta parladuro,
 D'une femo fauguè lou gàubi fort e dous
 Qu'inspiré lou pouèto ardent e generous (1).

Pour rappeler ton front et ta chevelure, l'éclair de tes yeux ainsi que ton parler, d'une femme il a fallu l'habileté énergique et douce, capable d'inspirer le poète ardent et généreux.

M^{lle} Adèle Souchier, une Valentinoise profondément amoureuse de sa province, a subi le charme qui se dégage de la figure gracieuse d'Alix, et c'est à la seconde comtesse qu'elle a adressé ses vers et son hommage.

ALIX

COMTESSE DE DIE

Que je te chante aussi, noble *Troubadouresse*,
 N'étais-tu pas l'orgueil de notre Dauphiné !
 Tes vers s'épanchaient-ils en longs flots de tendresse ?
 Ah ! dans sa poétique ivresse,
 Ton doux luth enchantait tout esprit raffiné.

Oui, ton âme était une lyre,
 Une Muse au divin sourire,
 Apollon donne un pur délire
 A tous les élus de son choix,
 Et lorsque dans un cœur de femme,
 Il met une céleste flamme,
 Le dieu des poètes réclame
 Les vibrations de sa voix !

Et l'on chante ! l'on chante, ainsi que l'alouette
 Dont le limpido accent retentit dans les cieux,
 Ou comme le bouvreuil sous sa verte cachette,

(1) *Almanach du Baviard* 1892. T. Samat et C^{ie}, Marseille.

Il nous donne un beau jour de fête,
En devenant l'amour du vallon gracieux.

Étais-tu radieuse et belle ?
Qui m'empêche de te voir telle,
La gloire t'a faite immortelle,
Mieux encore que la beauté,
Et, comme un doux écho sonore,
Ton nom brillant subsiste encore,
Et l'auréole qui le dore
Nous éblouit par sa clarté !

Dans ces temps d'autrefois, pleins de jeux poétiques,
Luttas-tu de génie avec les troubadours ?
Pour prix recevais-tu des bouquets symboliques
Disant leurs délicats amours,
Leurs admirations devant durer toujours ?

On a conservé souvenance
De ta *Tarasque* de Provence,
Légende où ton vers se balance
Dans un idiôme enchanteur,
Suave et charmante musique,
A la fois naïve et magique,
Ainsi qu'un langage angélique
Dont l'amour est le créateur.

Je te salue au nom de ta province aimée,
Comtesse, souris moi d'un sourire de sœur ;
Puisse mon chant, porté par la brise embaumée,
Te plaire, ô rose parfumée !
Daigne le recevoir avec grâce et douceur ! (1)

Il aurait été fâcheux qu'un compatriote de Celle
que l'on venait de fêter n'élevât pas la voix en
son honneur. M. Rivière, un Diois d'adoption,

(1) Extrait du *Sylphe*, organe mensuel des écrivains dauphinois. 2, rue de la Gare, Voiron. Numéro d'avril 1888.

auteur de charmantes poésies réunies sous ce titre, *Aubes et Couchants*, l'a compris, et il a célébré dans la pièce que je reproduis avec sa traduction, et la gloire de la Comtesse et la visite des Félibres.

LA COUNTESSO DE DIO

I Cigalié em'i Félibré

I

Qu'ei poulido nosto Countesso,
 P'ausado su soun pé d'estàu !
 Lou rai dàu soulèu la caréssu ;
 Qu'ei poulido nosto Countesso !
 Ei la réino di Félibresso ;
 Sé créirié qué pénso à Raimbàu.
 Qu'ei poulido nosto Countesso,
 P'ausado su soun pé d'estàu !

Mài qué mài parei tréfoulido
 En vésent nosti gran roucas,

LA COMTESSE DE DIE

Aux Cigaliers et aux Félibres

I

Quelle est belle notre Comtesse
 Posée sur son piédestal !
 Le rayon du soleil la caresse ;
 Qu'elle est belle notre Comtesse !
 Elle est la reine des Félibresses ;
 On dirait qu'elle rêve à Raimbaut.
 Qu'elle est belle notre Comtesse
 Posée sur son piédestal !

Toujours plus elle paraît réjouie
 A la vue de nos grands rochers,

E li colo dé bos vestido...
 Màì qué màì parei tréfoulido.
 Din li champ regardo espandido
 Li cabanetto amai li mas...
 Màì qué màì parei tréfoulido
 En vésent nosti gran roucas.

Tra qu'espélissoun lis estello,
 Flour dé fiò din lou grand céu blù,
 Qué la niue d'oumbro l'émantello;
 Tra qu'espélissoun lis estello,
 La luno pànlo clarinello
 Vuéjo su soun front si bélù,
 Tra qu'espélissoun lis estello,
 Flour de fiò din lou gran céu blù.

Qu'escoutos, bello sounjarello?
 L'aigo qué canto à toun éntour?
 Plégan à mità li parpello,
 Qu'escoutos, bello sounjarello?

Et des collines vêtues de bois.
 Toujours plus elle paraît réjouie.
 Dans les champs, elle regarde éparses
 Les cabanes et les chaumières (mas).
 Toujours plus elle paraît réjouie.
 A la vue de nos grands rochers.

Dès qu'éclosent les étoiles,
 Fleurs de feu dans le grand ciel bleu,
 Que la nuit lui met son manteau d'ombre;
 Dès qu'éclosent les étoiles,
 La lune pâle et claire
 Verse sur son front ses rayons.
 Dès qu'éclosent les étoiles,
 Fleurs de feu dans le grand ciel bleu.

Qu'écoutes-tu, belle rêveuse?
 L'eau qui chante autour de toi?
 Les paupières demi-closes,
 Qu'écoutes-tu, belle rêveuse?

Es lis àuréto cantarello,
 Lis àureto qué fan ta cour?
 Qu'escoutos, bello sounjarello?
 L'aigo qué canto à toun éntour?

II

Cigalié, Félibré, Cantàiré,
 Voulian vous diré : Gramaci !
 Nosto villetto, per vous plàiré,
 Cigalié, Félibré, Cantàiré,
 Enfestoulido dé tout càiré,
 Avio carga si béu vesti...
 Cigalié, Félibré, Cantàiré,
 Voullan vous diré : Gramaci !

Ai ! qu'ei courto vosto vésito,
 Qué tambén tan nous fasié gàu !
 Ei dounc dé parti bén nécito?
 Ai ! qu'ei courto vosto vésito,

Sont-ce les zéphyr chanteurs,
 Lez zéphyr qui forment ta cour ?
 Qu'écoutes-tu, belle rêvcuse ?
 L'eau qui chante autour de toi.

II

Cigaliers, Félibres, Chanteurs,
 Nous voulions vous dire : Merci !
 Notre petite ville pour vous plaire,
 Cigaliers, Félibres, Chanteurs,
 En fête de tous les côtés,
 Avait vêtu ses beaux habits.
 Cigaliers, Félibres, Chanteurs,
 Nous voulions vous dire : Merci !

Ah ! qu'elle est courte votre visite,
 Qui pourtant nous faisait si grand plaisir !
 Il est donc bien nécessaire de partir ?
 Ah ! qu'elle est courte votre visite !

Perqué s'énana, quand cicito,
 Avias plaço à nosté fougàu ?
 Ai ! qu'ei courto vosto vérito,
 Que tambén tan nous fasié gàu !

Tournarès mài, sègur, nous véiré ;
 Vous n'en prègué, qué siègué léu.
 Enregan lou draïou di réiré,
 Tournarès mài, sègur, nous véiré...
 Nous fasen viéi qu'ei pas de créiré,
 L'òli bàisso à nosté caléu.
 Tournarès mài, sègur, nous véiré,
 Vous n'en prègué, qué siègué léu.

Pourquoi vous en aller, quand ici
 Vous aviez place à notre foyer ?
 Ah ! qu'elle est courte votre visite,
 Qui pourtant nous faisait si grand plaisir !

Vous reviendrez encore, sûrement, nous voir ;
 Je vous en prie, que ce soit bientôt.
 Nous prenons le chemin des anciens.
 Vous revicndrez encore, sûrement, nous voir...
 Combien nous nous faisons vieux, c'est incroyable ;
 L'huile baisse à notre lampe.
 Vous revicndrez encore, sûrement, nous voir,
 Je vous en prie, que ce soit bientôt.

(Traduction littérale de l'auteur.)

Dans la dernière strophe de son harmonieux *sirvente*, qui peut être considérée comme le *mandadis* aux Félibres, le poète s'est fait l'interprète des désirs des habitants de Die. Leur bonheur serait grand s'ils voyaient revenir en leur cité, ne serait-ce que pour un jour, la bande joyeuse de leurs hôtes de 1888.

Pendant que les cigaliers promenaient leur gaité,

à travers les régions qui leur sont chères, un Crestois exilé dans la capitale, et que l'absence n'a pas désintéressé des choses du pays natal, M. Maurice Champavier, chantait aussi l'amoureuse Dioise, en cette délicate ballade :

Belle dame tant valeureuse,
Tant jolie et tant malheureuse,
Qui subis le charme vainqueur
D'un beau chevalier de Provence
Et lui donnas ton gentil cœur
Sans en avoir grand' récompense,
Je te plains et maudis l'amant
Qui te prit et ne t'aima mie :
Preux chevalier quelquefois ment,
O pauvre Comtesse, ma mie !

Ton âme tendre et langoureuse
Soupira sa plainte amoureuse
Sans amertume et sans rancœur :
En toi survivait l'espérance.
Et, cependant, vain et moqueur,
Gardant à peine souvenance
De ton abandon si charmant,
Ton Rambaud faisait chère lie,
Toujours aimé, toujours aimant,
O pauvre Comtesse, ma mie !

La rupture fut douloureuse,
Mais, toujours tendre et généreuse,
Tu ne lui gardas point rigueur
De son outrageuse inconstance.
Prise d'une vague langueur,
Tu laissas ta frêle existence,
Depuis, s'écouler doucement,
Chantant ta suave élégie
Et ton poétique tourment,
O pauvre Comtesse, ma mie !

ENVOI

Comtesse, pour le sentiment,
La beauté, l'honneur, l'agrément,
La tendresse, la poésie,
Pas une entre toutes choisie
Ne te valut, j'en fais serment,
O noble Comtesse, ma mie ! (1)

Ces pensées gracieuses exprimées en une langue si douce devaient fatalement inspirer un compositeur. Il est heureux que ce soit encore un Dauphinois, M. Henry Eymieu, de Saillans, qui ait obéi à sa Muse, en écrivant sous les paroles de M. Maurice Champavier, une mélodie tracée d'un style archaïque admirablement appropriée au sujet. J'ai pu la faire figurer à la fin du volume, grâce à l'obligeante autorisation de M. André, son éditeur.

Je termine ces citations par celle d'une œuvre qui laissera, sans nul doute, mes lecteurs sous une impression d'admiration et de douce rêverie. Cette nouvelle, exquise, pleine de poésie, bien qu'écrite en prose, et semblable à une légende du temps où vécut la noble Comtesse, est due à la plume de M. Félix Gras. Elle parut tout d'abord dans l'*Évènement* du 15 janvier 1888, avant de figurer dans *Les Papalines*, un heptaméron de récits provençaux, dont l'apparition a été un nouveau succès pour le Capoulié du Félibrige.

(1) *Le Mois Cigalier*. Août 1888.

LA COUNTESSO DE DÌO

Pèr uno vesprado d'avoust, souto la teso dis avelanié, li page, li jouglar, li chivalié e li damo enviroonavon la bello e casto countesso de Dio que tenié court d'amour. Elo èro bello coume lou jour, linjo dins soun eso de sedo blanco, lis espalo cuberto dis oundo de sa cubeladuro negro e sis iue blu treboulant ! Èro bello, bèn tant, que, dins lou mounde entié, sa bèuta fasié soun renoum, autant que soun meravihous esprit pèr desembouia lis affaire d'amour.

E au castèu ié venien, tant pèr la vèire que pèr l'ausi, li segnour, li baroun, li chivalié de touti lis incountrado. Lou rèi de l'Anglo-Terro Richard, que ié disien lou Cor de Lioun, l'empereire de l'Alemagno Frederi, que ié disien la Barbo-Rousso, avien apres lou bèu lengage d'Oc pèr pousqué canta coume se dèu si gráci.....

Disian dounc que la court d'amour se tenié, aquèu vèspre, souto la teso dis avelanié : l'assemblado belavo li paraulo de la Countesso, que coulavon de si bouco roso, coume de perlo d'uno

LA COMTESSE DE DIE

Par une vesprée d'août, sous l'allée des noisetiers, les pages, les jongleurs, les chevaliers et les dames environnaient la belle et chaste comtesse de Die qui tenait cour d'amour. Elle était belle comme le jour, svelte dans son corsage de soie blanche, les épaules couvertes par les ondes de sa chevelure noire, et ses yeux bleus troublants. Elle était si belle que, dans le monde entier, sa beauté faisait son renom autant que son esprit merveilleux à débrouiller les affaires d'amour.....

Et en son château venaient pour la voir, autant que pour l'ouïr, les seigneurs, les barons, les chevaliers de toutes les contrées. Le roi d'Angleterre Richard, qu'on appelait le Cœur de Lion, l'empereur d'Allemagne qu'on appelait la Barbe-Rousse, avaient appris le beau langage d'Oc pour chanter ses grâces.

Nous disions que la cour d'amour se tenait, par une vesprée d'août, sous l'allée des noisetiers : l'assemblée buvait les paroles qui coulaient des lèvres roses de la Comtesse comme des perles

eigadiero d'or, quand, d'eilalin, pereilalin, sus lou revèst de la mountagno blüio, se veguè veni bello e richo cavaucado de segnour e de damo, següi de si page e de ses escudié. La troupo ufanouso s'avancè dou roudélet, e l'un di cavalié que fasié coumpagno à la rèino de la cavaucado, diguè : « Noblo countesso de Dio, vous que sias la plus bello entre touti li bello, qu'avès la sapiènci di causo d'amour, escoutas-me : vène, au noum de la rèino Mario de Mount-pelié, qu'es aqui subre soun acancio blanco, vène vous prega de l'ausi e de descembouia, coume saupres, sis afaire d'amour emé soun incoustant mari, lou bèu rèi d'Aragoun. »

La Countesso saludé la rèino Mario e touto la coumpagno. Pièi faguè asseta la rèino à sa drecho.

La rèino Mario avié lou corps bèn fa, sa car èro blanco e douço à chaspa coume la sedo, mai soun visage èro un paquet desgracia emai aguèsse l'èr dous e afable.

Alors la Countesso ié diguè : « D'ounte vèn voste mau d'amour? Atrouvaren, osco seguro, lou baume que dèu lou gari. »

La rèino ié diguè : « Countesso noblo e gènto, me garares uno grosso espigno dou cour se me rendès li favour de moun

d'une aiguère d'or, quand, soudain, là-bas, au loin, sur le versant de la montagne bleue, apparut une belle et riche chevauchée de seigneurs et de dames, suivis de leurs pages et de leurs écuyers. La troupe superbe s'avança vers la réunion, et l'un des chevaliers, qui faisait compagnie à la reine de la chevauchée, dit : « Noble comtesse de Die, vous qui êtes la plus belle entre toutes les belles, qui avez la science des choses de l'amour, écoutez-moi : je viens, au nom de la reine Marie de Montpellier, qui est là sur sa haquenée blanche, je viens vous prier de l'entendre et de débrouiller, comme vous saurez, ses affaires d'amour avec son inconstant mari, le roi Dom Pierre d'Aragon. »

La comtesse s'inclina devant la reine Marie et la fit asseoir à sa droite.

La reine avait le corps bien fait, sa chair était blanche et au toucher douce comme la soie, mais son visage était un peu disgracié, quoique doux et affable.

La comtesse lui dit : « D'où vous vient votre mal d'amour? Nous trouverons sûrement le baume qui doit le guérir. »

Alors la reine dit : « Comtesse noble et gentille, vous me tirez une grosse épine du cœur si vous me rendez les faveurs de

espous reiau. Desempièi lou lendeman de noste maridage, éu a fugi l'oustau!..... Sabe, pèr ausi dire, que vai pèr touto terro, e meme pèr mar, cercant plesi d'amour!..... »

Acò di, plourè e soupirè à faire piéta.....

La Countesso virè si bèus iuc blu vers l'assistanço, e diguè : « Quau prepausara lou bon remèdi à mau d'amour tant amar? » E degun respoundguè. S'ausiguè, un moument, que lou brut armonious dis esquierlo e di sounaio d'un escabot que pasturgavo eila sus l'autre pendènt de la mountagno.

Alors la Countesso diguè : « Gènto rèino Marlo, voste mari vou revendra, iéu l'assigure; noun pode, estènt qu'es rèi, lou manda davans ma.court d'amour coume un simple baroun, mai, amor que voste doulour me toco, anarai à Mount-pelié lou jour que voste espous reiau ié sara, e ié farai, emé respèt, la semounso coume se dèu, e ié legirai, de fiéu en courduro, lou relèu di lèi d'amour. E coume sabe que voste espous reiau a grando courtesio, se soumetra, n'ai l'asseguranço, à voste dret d'amour. E se, pèr cas, la resoun e lou dret noun lou boutavon dins la

mon royal époux. Depuis le lendemain de notre mariage il a fui la maison!..... et je sais, par ouï dire, qu'il va par tous pays cherchant plaisir d'amour!..... »

Cela dit, la reine se prit à pleurer et à soupirer, qu'elle en faisait pitié.....

La comtesse de Die tourna ses beaux yeux bleus vers l'assistance et dit : « Qui proposera le bon remède à mal d'amour si amer? » Personne ne répondit. On n'entendit un instant que le bruit harmonieux des clairines et des sonnailles d'un troupeau qui paissait là-bas sur l'autre pendant de la montagne.

Alors la comtesse dit : « Noble reine Marie, votre époux vous reviendra, je vous l'assure; je ne puis mander un roi devant ma cour d'amour, comme un simple baron, mais puisque votre douleur me touche, j'irai à Montpellier le jour où votre royal époux y sera, et je lui ferai, avec respect, la semonce qu'il mérite, et je lui lirai de fil en couture le rouleau des lois d'amour. Et comme je sais que votre royal époux a grande courtoisie, il se soumettra, j'en ai la certitude, à vos droits d'amour. Et si, par cas, la raison, le droit, la courtoisie ne le mettaient pas dans le

draio flourido de voste cor, vole, iéu, pèr ruso o pèr engano, i'adure e ié faire camina countènt e satisfat. »

E quand la Coumtesso aguè parla, la rèino Mario sourisié. Alors touti s'aubouréron, e grandi fèsto i'aguè dins lou castèu de Dio. Pièi la rèino Mario tournè à Mount-plelié.

Dins quauque tems d'aqui, un messagié venguè anuncia l'arribado dou rèi En Pèire d'Aragoun dins sa bono villo de Mount-plelié. E la coumtesso de Dio se rapelè de sa proumesso, e partiguè quatecant en bello cavaucado.

Quand lou rèi d'Aragoun aprenguè que la bello coumtesso de Dio èro arribado sus sa terro, n'aguè ni pauso ni fin que noun l'aguèsse visto. E éu, lou rèi afanous..... éu, lou rèi courtés e assegura, fuguè tout esmougu e esbahi davant la bèuta estranjo de la Coumtesso. Sa voues bretounejè..... Mai, basto, outenguè, acò vai sèns dire, la proumesso de veni de niue..... à la coundicioun pamens qu'à l'aveni oublidarié plus sa noble espouso, la douço Mario.

Quand lou rèi, esmeraviha, aguè tout proumés, la Coumtesso mandè lèu-lèu querre d'escoundoun la rèino Mario, e de vèspre

sentier fleuri de votre cœur, je voudrais, moi, par ruse et supercherie, l'y amener et l'y faire marcher content et satisfait. »

Quand la comtesse de Die eut parlé, la reine Marie souriait. Alors on se leva et il y eut grandes fêtes dans le château. Puis la reine Marie retourna à Montpellier.

A quelque temps de là, un messenger vint annoncer à la Comtesse l'arrivée du roi Dom Pierre d'Aragon dans sa bonne ville de Montpellier; et la comtesse de Die se rappela sa promesse. Elle partit aussitôt en belle chevauchée.

Quand le roi d'Aragon apprit que la Comtesse était arrivée sur sa terre, il n'eut ni trêve ni repos qu'il ne l'eût saluée. Et lui, le roi superbe..... lui, le roi courtois et hardi, fut tout ému et ébahi devant l'étrange beauté de la Comtesse, et sa voix bégaya..... Bref, il obtint, cela va sans dire, la promesse de venir, à la nuit..... à la condition toutefois, qu'il n'oublierait plus à l'avenir ses devoirs envers sa noble épouse, la douce Marie

Quand le roi, émerveillé, eut tout promis, la Comtesse manda, vite vite, en cachette, la reine Marie, et, à la nuit, la fit entrer

la faguè intra dins sis apartamen; e si servicialo, qu'avien l'estè de l'afaire, la faguèron coucha dins lou lié de la Countesso... Lou rèi d'Aragoun manquè pas l'ouero, arribè... dins l'escuresino de la niue; li servicialo, misteriousamen, e marchant sus la pouncho di pèd, l'aduguèron davans lou lié sedous e prefuma, ounte deja l'esperavo dono Mario sa femo. È, dins l'escuresino de la niue, lou rèi noun veguè l'engano.....

Lou lendeman lou rèi veguè sa mespreso e n'en riguè.....

La rèino Mario, esmeravhado de l'aventuro, entre que se fuguè vestido, anè aluma un cire davans l'atar de Nostro-Damo-dou-bon-Remèdi, e, d'à geinoun sus lou frejau, ansin la preguè : « Nostro-Damo! vous rènde gràci de la pas qu'avès aducho dins moun oustau e dou baume qu'avès tra dins moun cor. Engardas de tout malastre la douço Countesso de Dio qu'a tant bèn adouba li causo, e fasès que demore casto enjusqu'au jour que la reçauprès dins lou Sant Paradis de vosto Fiéu. »

Fau crèire que Nostro-Damo-dou-bon-Remèdi l'ausiguè, car la Countesso, aguènt arrenja l'afaire dis espous reiau, pensavo de s'entourna dins soun castèu, quand, un bèu jour, i'arribo à brido

dans ses appartements; ses servantes, qui avaient le mot de l'affaire, la firent coucher dans le lit de la Comtesse. Le roi d'Aragon ne manqua pas l'heure, il arriva... dans l'obscurité de la nuit; les servantes, mystérieusement, et marchant sur la pointe des pieds, l'amènèrent devant le lit soyeux et parfumé où déjà l'attendait dame Marie, sa femme. Dans l'obscurité de la nuit le roi ne vit pas supercherie.....

Le lendemain le roi vit sa méprise et en rit.....

La reine Marie enchantée de l'aventure, aussitôt vêtue, alla allumer un cierge devant l'autel de Notre-Dame-du-Bon-Remède, et, à genoux sur la dalle, ainsi elle pria : « Notre-Dame, je vous rends grâce de la paix que vous avez apportée dans ma maison et du baume que vous avez jeté dans mon cœur. Gardez de toutes malencontreuses la douce comtesse de Die qui a si bien arrangé les choses, et, faites qu'elle demeure chaste jusqu'au jour où vous la recevrez dans le saint Paradis de votre cher Fils! »

Il faut croire que Notre-Dame-du-Bon-Remède l'exauça, car la Comtesse, ayant arrangé l'affaire des époux royaux, pensait retourner en son château, quand un beau matin arrive à bride

abatudo un escudié, qu'entre la vèire se trais à geinoun, e, jougnènt li man, ié dis :

« Coumtesso bello, aguès piéta de moun segnour e mèstre, lou comte Guiaume d'Adhemar que se mort d'amour pèr vous, alin au castèu d'Aigo-Morto! Erian en Palestino en trin de guerreja contro Saladin e sis espahis, quand, un jour souto le tendo, un jouglar a canta vosti tensoun e a moustra voste retra escrincela sus l'evòri. Tant-lèu lou cor de moun segnour et mestre Guiaume d'Adhemar es esta pres d'amour pèr vous, mai d'un amour tau, que lou paure Comte n'a plus manja ni begu, ni dourmi, e s'es embarca subre la premièro galèro de partènço. Un cop sus la mar mens coumbourido que soun cor, *pecaire!* La fièvre l'a pres e n'es desbarca d'aièr, tout mourènt, sus la terro d'Aigo-Morto, refusant tout remèdi e touto bevèndo pèr i'apàsima sa fièvre, disènt que n'a qu'a prounouncia voste noum pèr se refresca la bouco e bouta lou baume dins soun cor... Coumtesso bello e gènto, venès lèu, un rai de vòstis iue ié rendra la vido! »

La Coumtesso, toucado pèr lou malastre d'aqueste Chivalié, mounto sus soun blanc poulin, e la vaqui, à travès plano, estang

abattue un écuyer qui, aussitôt de la voir, se jette à ses genoux et, joignant les mains, lui dit :

« Comtesse belle, ayez pitié de mon seigneur et maître, le comte Guillaume d'Adhémar, qui se meurt d'amour pour vous, là-bas, au château d'Aigues-Mortes. Nous étions en Palestine en train de guerroyer contre Saladin et ses spahis, quand un jour, sous la tente, un jongleur a chanté vos chansons et a montré, gravée sur l'ivoire, l'image de vos traits. Aussitôt le cœur de mon seigneur et maître Guillaume d'Adhémar s'est pris d'amour pour vous, mais d'un amour tel, que le pauvre comte n'a plus mangé, ni bu, ni dormi, ni guerroyé et s'est embarqué sur la première galère en partance. Une fois sur la mer, moins tourmentée que son cœur, *pecaire!* la fièvre l'a pris, et il est débarqué d'hier, mourant, sur la terre d'Aigues-Mortes! Il refuse tous remèdes et toutes boissons qui pourraient apaiser sa fièvre, disant qu'il n'a qu'à prononcer votre nom pour se rafraîchir la bouche et mettre le baume dans son cœur... Comtesse belle et gentille, venez vite, un rayon de vos yeux lui rendra la vie! »

La Comtesse, touchée par le récit du malheur de ce chevalier, monte sur son blanc poulain, et la voilà, à travers plaines,

e sansouïro, sus lou camin d'Aigo-Morto. Entre arriba se porto à la testière dou malaut d'amour, e lou pren dins si bras, e l'embrasso tendramen..... e pièi ié baïo la bago de soun det. Lou Comte esbalauvi n'en pòu pas crèire sis iue, e n'en ressènt tau plesi e talo joïo que n'en mort sus lou cop!

La Coumtesso plourè lou bel amant que venié de mourir d'amour pèr elo, e lou faguè enseveli dins un mousoulèu de pèïro blanco dis Aupiho. Pièi n'en prenguè dòu e anè s'embara, pèr lou restant de sa vido, dins lou mounastié di moungeto de Sant-Ounourat.

D'ùni dison que ié mouriguè. D'autre afourtisson que lis ange dou bon Diéu venguèron la querre e l'empourtèron en cors e en amo en Paradis (1).....

étangs et salicornes, chevauchant sur le chemin d'Aigues-Mortes. Aussitôt arrivée, elle se rend au chevet du lit du malade d'amour, elle prend l'amoureux dans ses bras et le presse tendrement..... et puis elle lui donne la bague de son doigt. Le malade d'amour ébloui ne peut en croire ses yeux et il ressent tel plaisir et telle joie qu'il en meurt sur le coup!...

La Comtesse pleura le bel amant qui venait de mourir d'amour pour elle, et le fit ensevelir dans un mausolée de pierres blanches des Alpilles. Puis elle prit deuil et alla s'enfermer dans le couvent des nonnes de Saint-Honorat.

D'aucuns disent qu'elle y mourut; d'autres affirment que les anges du bon Dieu vinrent la prendre pour l'emporter en Paradis.....

Au moment de clore ce travail, je dois donner l'assurance de ma gratitude à tous ceux qui ont bien voulu m'aider de leurs conseils, ou m'autoriser à publier leurs œuvres, ainsi qu'à mes illustres confrères en Sainte-Estelle, qui m'ont accueilli avant même d'avoir reçu les preuves de mon dévouement à l'œuvre commune.

Je le fais du plus profond de mon cœur, tout en

(1) *Li Papalino*. Avignon, J. Roumanille, 1891, p. 168 et s.

les priant d'accueillir avec bienveillance ce modeste et premier essai. Ils répondront à mon espoir, j'en suis certain, s'ils songent que cette étude a été consacrée à leur poétique aïeule par un amoureux inexpérimenté mais enthousiaste de la langue suave qu'elle parla, et que nous ont rendue, en dépit d'attaques sottes ou méchantes, nos Félibres vénérés et ceux qui ont suivi leur exemple.

Chantez encore, et sans répit, enfants de la noble inspirée, qui suivez la voie de Mistral, Aubanel, Roumanille ! Répondez par de nouveaux chefs-d'œuvre aux idées étroites des quelques sceptiques désireux de voir s'éteindre nos dialectes préférés. Laissez votre cigale d'or voler au pays des rêves azurés, et qu'il nous soit permis encore à nous, qui chérissons notre petite patrie autant que vous-même, mais ne savons le lui dire en un parler si tendre, qu'il nous soit permis de goûter à la coupe sainte, dans laquelle vous nous versez les ivresses poétiques.

Chantez ! Car en exaltant le coin de terre, témoin de vos premières joies, de vos chagrins d'enfants, vous ajoutez un nouvel éclat à l'auréole qu'ont allumée bardes du Nord ou chantres du Midi, troubadours du passé et poètes de notre époque, au front étincelant de notre France bien-aimée.



A Mademoiselle J. FAVIER



BALLADE A LA COMTESSE DE DIE



Poésie de CHAMPAVIER



MUSIQUE DE HENRY EYMIEU

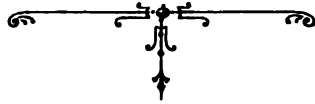


*Publiée avec l'autorisation de Monsieur ANDRÉ, éditeur
5, Quai Voltaire, Paris*

A Mademoiselle J. FAVIER

BALLADE À LA COMTESSE DE DIE

POÉSIE DE
CHAMPAVIER



MUSIQUE DE
HENRY EYMIEU

Andante. douce et avec beaucoup d'expression.

Chant.

Belle da me tant valeu- reu - se, Tant jo-

Piano.

- lie et tant malheu - reu - se, Qui su - bis le charme vain-queur D'un

beau cheva lier de Pro - ven - ce, Et lui donnas ton gentil cœur Sans

tristement.

en a-voir grand re-com-pen-se, Je le plains et mandis l'a-mant-

Qui le prit et ne l'ai-ma mi-e. Preux chevalier quel-que fois ment-

p ral - - len *tando. pp* un peu plus vite qu'au 1^o tempo.

O pauvre comtesse ma mi-e! Ton â-me ten-dre et lan-gou-

p suivez le chant. *long.*

reu - - - se Sou-pi - ra sa plain-te a-mou-

- reu - - se Sans a - mer - lune et sans ran-

The first system of the musical score consists of a vocal line and piano accompaniment. The vocal line is written in a single treble clef with a common time signature. It begins with a half rest, followed by a quarter note 'r', a quarter note 'e', a quarter note 's', a quarter note 's', a half note 'S', a half note 'a', a half note 'm', a quarter note 'e', a quarter note 'l', a quarter note 'u', a quarter note 'n', a quarter note 'e', a quarter note 'e', a quarter note 't', a quarter note 's', a quarter note 'a', a quarter note 'n', and a quarter note 's'. The piano accompaniment is written in two staves (treble and bass clefs) with a 7/8 time signature. The right hand plays a rhythmic pattern of eighth notes, and the left hand plays a simple bass line with quarter notes.

- cœur En toi sur- vi- vait l'es- pé-

The second system of the musical score continues the vocal line and piano accompaniment. The vocal line starts with a half rest, followed by a quarter note 'c', a quarter note 'œ', a quarter note 'u', a quarter note 'r', a half note 'E', a half note 'n', a quarter note 't', a quarter note 'o', a quarter note 'i', a quarter note 's', a quarter note 'u', a quarter note 'r', a quarter note 'v', a quarter note 'i', a quarter note 'v', a quarter note 'a', a quarter note 'i', a quarter note 't', a quarter note 'l', a quarter note 'e', a quarter note 's', a quarter note 'p', a quarter note 'é', and a quarter note 'e'. The piano accompaniment continues with the same rhythmic pattern as the first system.

- ran - - - ce , Fit ce - pen- dant vain et mo-

The third system of the musical score continues the vocal line and piano accompaniment. The vocal line starts with a half rest, followed by a quarter note 'r', a quarter note 'a', a quarter note 'n', a quarter note 'c', a quarter note 'e', a quarter note 'c', a quarter note 'o', a quarter note 'm', a quarter note 'm', a quarter note 'a', a quarter note 'i', a quarter note 's', a quarter note 'e', a quarter note 'p', a quarter note 'e', a quarter note 'n', a quarter note 'd', a quarter note 'a', a quarter note 'n', a quarter note 't', a quarter note 'v', a quarter note 'a', a quarter note 'i', a quarter note 'n', a quarter note 'e', a quarter note 't', a quarter note 'm', a quarter note 'o', and a quarter note 's'. The piano accompaniment continues with the same rhythmic pattern as the first system.

- queur Gar- dant à pei - ne sou-ve

The fourth system of the musical score continues the vocal line and piano accompaniment. The vocal line starts with a half rest, followed by a quarter note 'q', a quarter note 'u', a quarter note 'e', a quarter note 'u', a quarter note 'r', a quarter note 'G', a quarter note 'a', a quarter note 'r', a quarter note 'd', a quarter note 'a', a quarter note 'n', a quarter note 't', a quarter note 'à', a quarter note 'p', a quarter note 'e', a quarter note 'i', a quarter note 'n', a quarter note 'e', a quarter note 's', a quarter note 'o', a quarter note 'u', a quarter note 'v', a quarter note 'e', and a quarter note 'r'. The piano accompaniment continues with the same rhythmic pattern as the first system.

tristement.

- nan - - - ce De ton a - ban - don si char-

- mant, *f* Ram - bau - d me - - - nait joy - - eu - se

vi - - e, tou - jours ai - mé, Tou - jours ai - mant

p ral - - lem - lan *pp* do
O pau - vre Com - tes - se ma mi - - e !

p suivez le chant. *pp* *long*

sans presser.

La rap-tu-re fut doulou-reu - - - se.

le chant bien distinct et très expressif de la main gauche.

This system contains the first two lines of music. The vocal line is in treble clef with a key signature of two sharps (F# and C#) and a 2/4 time signature. The piano accompaniment consists of a right-hand part with a steady eighth-note pattern and a left-hand part with a simple harmonic accompaniment. The lyrics are written below the vocal line.

Mais tou-jours tendre et gé-né-reu - - - se

This system contains the second two lines of music. The notation and style are consistent with the first system. The lyrics continue below the vocal line.

Tu ne lui gar-das pas ri-queur - - - De

This system contains the third two lines of music. The piano accompaniment features some dynamic markings such as *mf* and *f*. The lyrics continue below the vocal line.

son ou-tra-geu - - - se in-cons-lan-ce

This system contains the final two lines of music on the page. The piano accompaniment concludes with a final chord in the right hand and a sustained note in the left hand. The lyrics conclude below the vocal line.

Tempo giusto.

Prise d'une va-gue lan-gueur T'u laissas la frêle exis-tan-ce

ral - - - len - - - p tain - -

De - puis s'écou - ler douce - ment chan - tant la su - e -

- do et en mourant.

- ve clé - gie O pauvre Comtesse ma mi - e!

long *P* suivez le chant.

déclamé

P *pp* *ppp*

Ped.



ERRATA

Page 4, note 1. Monerqué, lisez Monmerqué.

Page 12, note 1. Fontségude, lisez Fontségugne.

Page 65. Une erreur de typographie a fait omettre parmi les noms des commissaires des fêtes dioises, celui de M. Dallung, architecte, qui fut pourtant l'un des organisateurs les plus actifs de la solennité du 12 août 1888.

Page 93, Challamel, lisez Chalamel.

Page 98, Challamel, lisez Chalamel.

Page 107, note 1, Challamel, lisez Chalamel.





INDEX ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES

A

Abélard, 69.
Adhémar (Guilhem), 15, 18,
20, 21, 22, 23, 95, 125.
Adhémar (Le Nègre), 15, 18,
19.
Aigues-Mortes, 125.
Aimard II, 7, 9, 18.
Albigeois, 3.
Albon (comte d'), 8.
Alix (comtesse), 7, 12, 14, 18,
20, 110, 111, 113.
Allard, 65.
Amy, 109.
André (Marius), 111.
André (éditeur), 120.
Anduze (Claire d'), 4, 85.
Anjou (René d') II.
Anjou (Charles d'), XI.
Aragon (Dom Pierre d'), 122,
124, 125.
Arène (Paul), 12, 76.
Argod, 65.
Argout (d'), 77.
Arles, II.
Arles (Constance d'), VI.
Arnaud (Daniel), XIV.
Arnavieille (Albert), 60.

Asti, 58.
Athènes, 84.
Aubanel, 12, 59, 60, 73, 98,
128.
Avignon (Adalarie vicomtes-
se d'), 19.
Avignon, 86, 101.
Avond, 65.

B

Barberino (Francesco da)
XVII, 8, 15, 17, 18, 24, 37.
Barberino (Le Cardinal), 24.
Barnavel, 65.
Baroncelli, 60.
Barracand, 73.
Bartas (Saluste du), 66.
Barthelasse (La), 101.
Bartsch (Karl), 48.
Baulx (Stéphanette dame de)
19.
Beatrix (Comtesse), 8, 9, 12,
15, 21, 24, 35, 37, 48, 72,
83, 111.
Beatrix (fille de Raymond Bé-
ranger), XI.
Benoit, 65.
Béranger, 65.

Béranger (Raymond), II, X, XI, XVII.
 Bigot, 61.
 Blain, 65.
 Blavet (Alcide), 60.
 Boccace, XIV.
 Boissier (Auguste), 9, 13, 14, 22, 38.
 Boissier (Emile), 65.
 Boissière (Jules), 60.
 Borel (Emile), 64.
 Born (Bertrand de), VIII, 60.
 Bornelh (Giraud de), XVI, XVII.
 Bouillanne, 65.
 Bovarel (Lamberti de), XIV.
 Brun Durand, 9.
 Brunet, 60, 65.
 Burgues, 73.
 Busca (marquis de), 10.
 Byron, 80.

C

Calvo (Boniface), XIV.
 Calvy (de), 23.
 Carton, 65.
 Castelloza (Na), 4, 85.
 Cavalcanti (Guido), XIV, XVI.
 Chabaneau (Camille), III, IV, X, 10, 17, 18, 24, 27, 30 à 33, 60.
 Challamel (E.), 60, 93, 98, 107.
 Champavier (Maurice), 119, 120.
 Champsaur (Félicien), 72.
 Charles d'Anjou, XI.
 Charles Martel, II.
Chargière (La), 74.
 Chastet, 69.
 Cheltenham (manuscrits de) 10.
 Chevalier (Adrien), 64 à 66, 75, 101.
 Chevalier (Emile), 64.
 Chevalier (Roch), 65.
 Chevandier (docteur), 87.
Chomérac, 92.
 Chorier, 7, 9, 22.
 Claretie (Jules), 75.
 Claustral (Jausserande de), 19.

Clédat (L.), IV.
 Clère (Eugène), 65.
 Clère (Léon), 65.
Clermont-l'Hérault, 76.
 Conrad III (Empereur), XVII.
 Constans (M.-L.), 10, 60.
 Cours d'amour, VIII, 4, 5, 11, 19, 34, 81, 85, 86, 95.
 Coursange (Paul), 65.
 Court (Jean-Félicien), IV, 61.
 Court (Henri), 68.
Courtheson, 11, 14.
 Crescini, VIII.
 Crillon, 76.
 Crousillat (A.-B.) 94.
 Crozet (Marius), 65.
 Cybèle, 87, 93.
Cybèle (temple de), 92.

D

Dallung, 65, 67.
 Dante (Le) VII, X, XIV, XV, 24.
 Daudet (Alphonse), 68, 75.
 Deluns-Montaud, 75.
 Denis (le roi), XVI.
 Deschamps, 74.
 Despourrins, 58.
Die, 1, 8, 66, 70, 75, 80, 81, 82, 86, 103, 105, 106, 108,
 Diez, III.
 Doria (Simon), XIV.
 Duchène (André), 7.

E

Eléonore (d'Angleterre), VIII, XI.
 Embrunois (comte d'), 21.
 Eschenauer (de Cette), 72.
 Espagnolle (l'abbé), XII.
 Eustache (comte), 7.
 Eymieu (Henry), 120.

F

Faidit (Gaucelm), XVI.

Faurc (Maurice), 12, 60, 64,
68, 72, 75, 83.
Fauriel, III.
Favier (Caprais), 65.
Ferrier, 65, 71.
Flassan (Blanchefeur de), III.
Floris et Blancaflor, 53.
Fontségugne (Castel de), 12,
59.
Fock (Gustave), 40.
Fox (Jaufré de), X.
Fourès (Elie), 72, 93.
Fourès, IV.
Fouquier (Henry) 66, 71, 72,
75, 78, 79, 82, 83, 85, 93,
103, 106.
Frédéric II Barberousse (Em-
pereur), VIII, XIV, XVII, 8,
22, 121.

G

Gaillard (Isère), 73, 75.
Gaillard (Vaucluse), 73, 75.
Galland, 65.
Gautier (Théophile), 66.
Gebhardt, VII.
Georges (St-), 57, 58.
Gidel, XV.
Gicra, 60.
Gilbert (Comte), XVII.
Girard (Emile), 65.
Girard (Louis), 65.
Girard (Mademoiselle), III.
Glandas (Mont), 68, 85, 87,
88, 89, 90.
Gras (Félix), 12, 60, 112, 120.
Grenoble (comte de), 8.
Grignan (comtesse de), 23.
Grimaud, 65.
Guigue VI, 8.
Guinguenné, 13, 38.
Guinicelli (Guido), XIV.

H

Heine, XV, XVI.
Henri II (Plantagenet), VI.
Homère, 59.

Honoré de Tarascon (St-), 21.
Horace, 45.
Hugues Clovis (M^{me}), 2, 64,
67, 69, 71, 79, 100, 103, 106,
108, 112.
Hugues (Clovis), 68, 71, 72,
75, 79, 90.
Hugo (Victor), 69, 75.
Hyères (Mabille dame d'), 19.

I

Ingres, 66.
Isabelle, 4.
Isaure (Clémence), 2, 69, 81,
85, 86, 103.
Isoard, II, 9.
Isoardc, 7.

J

Jasmin, 58,
Jaufré, 17, 19, 24, 30.
Javel (Firmin), 79, 108.
Joconde, 82.
Jossaud (Emile), 65.
Jossaud (Gustave), 65.
Jossaume, 65.
Joubert (Amédée), 65.
Justin (Mont), 74.

K

Kemp (Robert), 72.

L

Labbé (Louise), XVIII.
Lacroix (archiviste), 14.
Lamartine, XV, 59.
Lanfranc (Cigala), XIV.
Laure, 81.
Lenau, XVI.
Léman (Ic), IX, XVI.
Lérins, II.
Lescure, 61.

Lesdiguières, 76.
Limoges, ix.
 Lintilhac (Eugène), 3, 39, 44,
 45, 54.
 Liotard, 65.
 Lombard, 65.
 Londres (Lise de), 25.
Londres (St-Martin de), 25.
 Louis XIV, 76.

M

Mahn (C.-A.-F.), 40, 42, 48,
 52.
 Malaspina (Albert de), xiv.
 March (Auzias), xvi.
 Mariéton (Paul), 5, 6, 59, 60,
 67, 72, 73, 106.
 Marsanne (comtesse de), 7.
 Marsanoux, 65.
 Marseille (Folquet de), 44.
 Marueil (Arnaut de), xvi, 44.
 Mathieu (Anselme), 12, 60.
 Marius, II.
 Maurou (Paul), 109.
 Maurras (Charles), iv, 60,
 72, 74, 107.
 Mercure Galant, 23.
 Messine, 60.
 Meyer (Paul), II, III, 54.
 Michel (Sextius), 110.
Milan, 56.
 Millot (l'abbé), 15.
 Mistral, XII, 12, 27, 59, 60,
 68, 70, 75, 109, 128.
 Mistral (M^{me}), 111.
 Moine des Iles d'Or (le), 13,
 22.
 Montfort (Simon de), xi.
 Monmerqué, 4, 23.
Montpellier, 57.
 Montpellier (Marie de), 122,
 124, 125.
 Moréas, iv.
 Musset (Alfred de), 69.

N

Nal (Auguste), 65.
 Naples (Jeanne de), II.

Nolhac (de), xv.
 Nostredame (César de), 85.
 Nostredame (Jean de), xvii,
 5, 7, 13, 15, 16, 18, 20, 21,
 22, 38.
 Notta, 78.

O

Oddon, 67.
 Ongle (Abalète dame d'), 19.
Orange, I, 80, 87, 101, 108.
 Orange (Raimbaut d'), xvi,
 3, 6, 11, 12, 14, 15, 17, 18,
 37 à 39, 43, 44, 79, 80, 87,
 98, 107, 108, 115, 119.
 O'Reilly, 59.

P

Paris (Gaston), viii.
Paris, 73, 78, 90, 99.
 Patriote Dioise (la), 78.
 Payan, 65.
 Perceval, xiv.
 Perrin, 4.
 Pestre (Ernest), 65, 99.
 Pétrarque, vii, xiv, xv, 24,
 81.
 Peyrat (Napoléon), iv.
 Peyrottes, 77.
 Pierrefeuf (Rostangue, dame
 de), 19.
 Philippe (comtesse), 7, 14, 18,
 30.
 Plaine (Galtier de la), 28.
 Plagnes (Arnaut), 18.
 Plantier, 72.
 Platon, 103.
 Plaute, 87.
 Podhorshy, 59.
 Poitiers (Berthon de), 7.
 Poitiers (Guillaume de, le com-
 te, troubadour), vi, xi.
 Poitiers ou Peiteus (Guillaume
 ou Guilhem de, époux de la
 comtesse), 6, 8, 14.
 Porcairaques (Azalais de), 4,
 85.

Posquières (Hermysse de),
19.
Prades (Cortète de), 66.
Provence (comtesse de), 4, 85.
Puy-en-Velay, vii.

R

Rabelais, 69.
Raimbauld (Maurice), 111.
Raymond de Toulouse, vii.
Rayna (Pio), viii.
Raynouard, iii, x, xviii, 6, 7,
17, 40, 45, 48, 51, 52, 53, 86.
Redi, 17.
Reinach (M.-S.), xii.
Reynaud (Marie), 65. •
Reynaud (P.), 65.
Ricard (Xavier de), iv, 60.
Richard-Cœur-de-Lion, viii,
11, 121.
Rivière, 114.
Robert (le roi), vi.
Rochas, 3, 7, 8, 9, 13, 19.
Rochegeude, 40, 42, 45, 48, 52.
Rolland (président), 5.
Romanin, 5, 86.
Romans (Bierris de), 4.
Rome, 56, 84.
Ronsard, xvi.
Roquemartine, 5.
Rossilho (Giratz de), 2.
Roumanille, 12, 59, 60, 107.
Roumanille (Thérèse), 110.
Rouquet (Léon), 76.
Rousseau, 69.
Roux, 65.
Roux (abbé Joseph), 60.
Rozières (Guillelma des), 4.
Rudel (Geoffroy), 22, 23.
Rute (M^{me} de), 110.

S

Saillans, 68, 69, 70.
Sainte-Palaye (Lacurne de),
iii.
Saladin, xi, 25.
Samuel, 65, 67.

Santillane (marquis de), xvi.
Sapho, xviii, 51, 53, 80, 86,
107.
Scherillo, xiv.
Schultz (O.), 8 à 10, 11, 15,
17, 18, 30, 32, 37, 39, 40,
42, 48, 52.
Seguin et Valensa, 49.
Sévigné (marquise de), 23,
109.
Sextus Vincius Juventianus,
87.
Signes, 5, 18, 19, 86.
Signes (Bertrane dame de)
19.
Simon, 65.
Sisteron, 76.
Sisteron (Albert de), ix.
Solcillet, 66, 109.
Sophocle, 87.
Sordello, xiv.
Souchier (M^{lle} Adèle), 113.

T

Tavan, 60.
Térence, 87.
Teston, 65.
Thiaire, 65.
Thomas (Ant.), iv, 7 à 10,
15, 16, 18, 31 à 33, 37, 60.
Tiberge (Na), 85.
Tournier (Albert), 60, 72, 75.
Tourtoulou (de), 60.
Tripoli (comtesse de), 22.
Trojel, viii.
Turin, 56.

U

Ubal dini (Frédérico), 4.
Ugolino, 25, 26.
Urbain viii.
Urgel (comtesse d'), 10, 12,
51.
Urgon (Bertrane dame d'),
19.
Usés, 73.

V

Valence, 90.
Valence (d'Espagne), 1x.
 Valentinois (Comtes de) 3, 7,
 8, 11, 14, 18.
 Valmore, xviii.
 Vaschalde (Henry), 15, 16, 40,
 44, 45.
 Vauvenargues, I.
 Vatel (*Batel*), 78.
 Ventadour (Bernard de), viii,
 xi, xvi, 44.
 Ventadour (Marie de), 4.
 Verfeuil (Marie de), 10, 11,
 51.
 Véronique (Comtesse), 7, 14.

Vesme (Baudi di), 27, 30.
 Vignon (Henri), 65.
 Villa (Arnaut), 18.
 Villanova (Dame de), 4.
 Villemain, 22, 39, 55, 59, 60.
 Villeneuve (Romée de), 11,
 xi.
 Villon, xvi, 69.
 Vincent (abbé), 14.
 Voltaire, xv, 69.
 Vogelweide (Walter von der),
 xvi.

Z

Zorzi (Bartholomé), xiv.





TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	I
CHAPITRE PREMIER : BIOGRAPHIE. — LES COURS D'AMOUR. — VÉRITABLE NOM DE LA COMTESSE. — CELUI DE SON MARI. — SES RELATIONS AVEC RAIMBAUT D'ORANGE. — OPINION DE DIVERS COMMENTATEURS. — DE L'EXISTENCE D'UNE SECONDE COMTESSE. — ROMAN D'ALIX ET DE GUILHEM ADHÉMAR. — UNE LETTRE DE MADAME DE SÉVIGNÉ, AU SUJET DE NOTRE HÉROÏNE. — EXTRAITS DE FRANCESCO DA BARBERINO.....	I
CHAPITRE DEUXIÈME : ŒUVRES DE LA COMTESSE DE DIE. — QUEL EN EST LE VÉRITABLE AUTEUR. — TRANSCRIPTION ET TRADUCTION DES POÉSIES ATTRIBUÉES A NOTRE HÉROÏNE. — SON CHEF-D'ŒUVRE, SUIVI DE L'APPRECIATION DE RAYNOUARD. — DIGRESSION SUR LA LANGUE ROMANE ET LE FÉLIBRIGE.....	37
CHAPITRE TROISIÈME : LES FÊTES EN L'HONNEUR DE LA COMTESSE. — PRÉPARATIFS. — PROGRAMME. — LA RETRAITE AUX FLAMBEAUX. — PASSAGE DES FÉLIBRES A SAILLANS. — DISCOURS DE MM. COURT ET CHASTET. — ARRIVÉE A DIE. — ACCUEIL ENTHOUSIASTE. — L'ENTRÉE EN VILLE. — LES ARCS DE TRIOMPHE ET LA PORTE SAINT-MARCEL. — LE VIN D'HONNEUR ET LE BANQUET. — LA FÊTE LITTÉRAIRE : MM. H. FOUQUIER, MAURICE FAURE, CHEVANDIER, CLOVIS HUGUES. — POÉSIE PAUTOISE DE M. CHALAMEL. — RETOUR A LA GARE. — SALUT DE M. PESTRE. — LE DÉPART. — LA FARANDOLE DIOISE. — HOMMAGE A LA COMTESSE.....	63

CHAPITRE QUATRIÈME : L'HOSPITALITÉ DIOISE CÉLÉBRÉE PAR LES JOURNAUX : LYON RÉPUBLICAIN, JOURNAUX DE VALENCE, REVUE FÉLIBRÉENNE, MOIS CIGALIER, FIGARO, OBSERVATEUR FRANÇAIS, ARMANA PROUVENÇAU, MONDE ILLUSTRÉ. — LES ADMIRATEURS DE LA COMTESSE : MM. MISTRAL, SEXTIUS MICHEL, MARIUS ANDRÉ, MAURICE RAMBAULD, FÉLIX GRAS. — POÉSIE DE M ^{lle} ADÈLE SOUCHIER. — SIRVENTE DE M. RIVIÈRE. — BALLADE DE M. MAURICE CHAMPAVIER, MISE EN MUSIQUE PAR M. EYMIEU. — LA COMTESSE, REINE DES COURS D'AMOUR, PAR LE CAPOULIÉ DU FÉLIBRIGE. — TÉMOIGNAGE DE GRATITUDE DE L'AUTEUR ENVERS LES FÉLIBRES ET LES CIGALIERS.....	105
BALLADE (MUSIQUE).....	129
ERRATA.....	137
INDEX.....	139





BRIVE

IMPRIMERIE MARCEL ROCHE

MDCCCXCIII



3706
13

A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

FEB 12 1976

5063423

4379331 DEC 15 1975 H

BOOK DUE WID
6166577
NOV 6 1975

5639958
~~CANCELLED~~

JUL 1 1977 H

**This book is a preservation photocopy.
It was produced on Hammermill Laser Print natural white,
a 60 # book weight acid-free archival paper
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)**

Preservation photocopying and binding

by

Acme Bookbinding

Charlestown, Massachusetts



1995



3 2044 024 584 666



